LES NATIONS FRÉMISSANTES CONTRE JÉSUS-CHRIST ET SON ÉGLISE

PAR

L'ABBÉ JOSEPH LÉMANN
DU CLERGÉ DE LYON
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE
CHANOINE

Quare fremuerunt Gentes!
Ps. II.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15
LYON
EN DÉPOT CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1879

Permis d'imprimer.

RICHOUD, VIC. GÉN.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

AVERTISSEMENTS

SOUS FORME DE DISCOURS

ADRESSÉS ET DÉDIÉS

A CE QUI RESTE DE CATHOLIQUES CHEZ LES NATIONS

Saint Paul a éprouvé une tristesse poignante au sujet des Nations. On l'ignore généralement.

Il était devenu leur Apôtre. Contredit et maltraité par les Juifs, il avait dit : *Je passe aux Nations*[1]. Un jour donc qu'il leur expliquait le mystère de la transposition des grâces sous la belle et saisissante image d'un olivier (Jésus-Christ) auquel on a retranché une partie de ses branches naturelles (les Juifs) pour enter sur lui des branches étrangères (les Nations) ; tout à coup, le cœur rempli d'émotion et d'inquiétude devant une vision

[1] Actes des Apôtres, XVIII, 6.

d'avenir, il s'écria : « *Prenez garde, ô Nations; ne vous élevez point par* L'ORGUEIL, *mais tenez-vous dans la crainte. Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles qui ont été rompues, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas davantage. Considérez donc sa sévérité et sa bonté... Autrement vous serez aussi retranchées*[1]. »

Hélas ! les alarmes de saint Paul n'étaient que trop fondées. L'orgueil, et quel orgueil ! s'est emparé des Nations ; c'est une ivresse qui ne s'est jamais vue. *Les droits de l'homme* sont partout célébrés, exaltés, prescrits, imposés ; et les droits de Dieu, partout ridiculisés, en attendant qu'ils soient partout effacés ! Mais aussi, il faut être sourd pour ne pas entendre le craquement des branches ; grand Dieu, quel bruit ! le craquement de la France, le brisement de l'Italie, la rupture de l'Autriche et des autres nations. Ce sont les branches de la Gentilité qui à leur tour sont menacées de retranchement. L'olivier éternel va-t-il donc encore une fois changer de couronne et de parure ?..

C'est en pensant à cette tristesse de saint Paul

[1] Ep. aux Rom., XI, 20, 21, 22.

que j'ai écrit ces pages ; je sentais quelque chose de son cœur passer dans mon cœur : puissé-je faire impression ! Mais que le cher lecteur ne se décourage pas et entreprenne de me lire jusqu'au bout : à côté des teintes de tristesse, il apercevra toujours les lueurs de l'espérance !

En réfléchissant en effet sur le châtiment et l'état de misère des Nations, j'ai rencontré chez elles, et salué avec transport, un principe de guérison et de salut qui ne se trouvait pas chez le peuple juif : la présence de l'Église. L'Église sauvera les Nations, et aussi les restes d'Israël. C'est la conclusion de saint Paul : « *Dieu*, dit-il, *les a tous renfermés dans l'incrédulité* — Israël et les Nations, tous, dans l'incrédulité — *afin d'exercer sa miséricorde envers tous.*

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu[1] *!* » O magnifique synthèse du plan divin !

J'adresse cet écrit plus particulièrement aux Catholiques, et même uniquement aux Catholiques, parce qu'en définitive, il n'y a plus qu'eux qui com-

[1] Ép. aux Rom., XI, 32, 33.

prennent ce que seraient le retranchement et la disparition de n'importe quelle nation chrétienne, surtout de la France ; ils adorent dans les yeux de Jésus-Christ, en les partageant, ses pleurs sur Jérusalem ! Puisse cet écrit contribuer à amener parmi eux la secousse morale qui leur rendrait le gouvernement de leurs patries respectives !

C'est sous la forme de discours que je leur parle. Il y restera, de la sorte, quelque trace de la flamme que l'Esprit de Dieu a bien voulu me donner dans le saint ministère de la parole. Et puis, n'est-ce pas la forme la mieux adaptée à des *avertissements*, la plus noble et la plus solennelle ?

Enfin, je fais partir ces pages sous l'égide de deux vertus : la charité et l'obéissance. Disciple d'une religion d'amour, j'ai pesé chaque mot pour avoir le bonheur de ne blesser personne ; et, soumis entièrement à mon Archevêque et à la Chaire infaillible de Saint-Pierre, j'espère chanter la *victoire promise à l'obéissance* [1].

Lyon, 25 mars, jour de l'Annonciation de la très Sainte Vierge.

[1] Prov. XXI, 28.

PREMIER DISCOURS

LE DÉSIRÉ DES NATIONS

DEVENU LE MÉPRISÉ DES NATIONS

MESSIEURS,

Il y a dans les saintes Écritures un nom en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui n'a pas été assez médité. Ce nom lui a été donné avant sa venue par vos propres ancêtres, vos ancêtres à vous, alors qu'ils formaient les nations de la gentilité.

Et nos patriarches à nous peuple juif, nos prophètes à nous, ont entendu ce nom que vos ancêtres lui donnaient, et l'entendant, ils l'ont enregistré dans les pages de la Bible qu'ils étaient en train d'écrire.

Ce nom, ce titre en l'honneur du Christ qui devait venir, le voici : *le Désiré des nations*. Jésus-Christ a été le désiré des nations ; elles ont ardemment soupiré après sa venue. Jacob disait à ses enfants sur son lit

de mort : « Il sera l'attente des nations, *ipse erit exspectatio gentium* » [1]. Et mille ans plus tard, le prophète Aggée, entendant les soupirs des peuples, s'écriait : « Il va venir, Celui qui est désiré par toutes les nations, *veniet Desideratus cunctis gentibus* [2]. »

Eh bien, il est venu, Messieurs, celui que vous désiriez, que vous attendiez ; il est venu, et dix-neuf siècles se sont écoulés depuis.

Or, permettez-moi maintenant une supposition. Je suppose qu'un descendant de nos patriarches et de nos vieux prophètes se présente aujourd'hui devant vous, à cette fin de vous interroger et de vous demander si vous, Nations, qui avez tant désiré Celui qui devait venir, vous avez été satisfaites de sa venue ; si vous êtes contentes de ce qu'il était et de ce qu'il a fait pour vous, en un mot, s'il a répondu à ce que vous attendiez de Lui. La supposition n'est pas puérile, puisque j'appartiens à cet ancien peuple. Permettez-moi donc de vous demander si le Désiré a répondu à votre attente.

Aussi bien, quand je considère ce qui se passe à cette heure de l'histoire du monde, quand j'entends les cris de détresse, quand je vois les nations chrétiennes vaciller et s'entrechoquer, je me mets à la place de ces esprits à moitié religieux et demi-croyants qui se demandent avec inquiétude si le bienfait de Jésus-Christ à l'égard des nations a été vraiment large et complet, s'il n'y a pas eu quelque lacune dans son œu-

[1] Gen., XLIX.
[2] Aggee, II.

vre, et si — ô ciel, permets un instant cette sombre parole, — s'il n'y a pas lieu pour vous, Nations, de vous plaindre de Celui que vous aviez tant désiré.

J'ose donc ramener devant vous Jésus-Christ, nations chrétiennes, le ramener tel qu'il était, silencieux et les bras résignés, sur la plate-forme du prétoire de Ponce-Pilate : *Ecce Homo*, voilà l'homme, non plus cette fois pour être jugé par les Juifs, mais pour être jugé par les Nations. C'est l'heure de vous prononcer sur lui. Votre Désiré a-t-il rempli votre attente, oui ou non? telle est la question sur laquelle je vous adjure tous. Il n'est plus permis à personne de rester neutre.

I

Il importe avant tout de nous demander d'où venait au Sauveur ce nom de *Désiré des nations*. Les docteurs de l'Église donnent tous cette raison-ci : les nations l'ont désiré, non point évidemment parce qu'elles le connaissaient — elles ne le connaissaient nullement avant sa venue, — mais parce qu'*elles avaient besoin de lui*. Elles le désiraient de la même manière qu'une terre épuisée par la sécheresse attend et désire en quelque sorte la pluie du ciel. Regardez la terre quand elle est desséchée : elle se fend, elle se crevasse, elle s'entr'ouvre et semble, en s'entr'ouvrant, désirer ardemment le bienfait de la pluie. C'est de la sorte

que le Messie était attendu. Aussi les prophètes s'écriaient : *Cieux, envoyez votre rosée* [1]. Les nations avaient besoin de Lui pour sortir de leurs abîmes, pour être délivrées de leurs misères ; et c'est pourquoi elles soupiraient après sa venue, exactement comme la terre désséchée dont je viens de parler, qui, crevassée en mille endroits, semble dire au ciel : Prends pitié de moi et envoie-moi la pluie [2].

Telle est l'explication de ce nom de Désiré des nations.

Cela posé, pour résoudre la question qui nous occupe : à savoir, si vous, Nations, devenues les nations chrétiennes, vous avez lieu d'être satisfaites de Celui que vous avez désiré et qui est venu, il faut naturellement examiner quels étaient vos abimes et s'il vous a suffisamment tiré de ces abimes.

Je vais donc d'abord énumérer ces abimes [3].

[1] *Rorate, cœli, desuper.*

[2] Elles soupiraient après lui moins par raison que par instinct, puisqu'elles ne le connaissaient pas ; moins par appétit intellectuel, dit excellemment un docteur de l'Église, que par un appétit naturel, ***non rationali, sed naturali appetitu eum desiderabant*** (Martin de Roë, dans Cornel. Lapierre, t. XIV, p. 336). En un mot, le genre humain avait besoin d'un libérateur et le souhaitait.

[3] Le langage inspiré des Écritures s'est servi, pour désigner les calamites qui accablaient les nations, du mot *abime*. Les nations s'étaient perdues dans les abimes. C'est bien, en effet, le terme qui convient. L'abime a une signification plus vaste que le précipice ou le gouffre. On tombe dans le précipice, on est englouti dans le gouffre, mais on se perd dans l'abime. Le précipice emporte avec lui l'idée d'un vide escarpé de toutes parts, d'où il est presque impossible de se retirer quand on y est. Le gouffre renferme une idée particulière de voracité insatiable qui entraîne, fait disparaître et consume tout ce qui en approche. Mais l'abîme emporte l'idée d'une profondeur immense, incertaine, sans fond, où l'on perd également de vue le point d'où l'on est parti et celui où l'on peut aller. Les nations s'étaient perdues dans les abimes.

Le premier était l'*abime de l'erreur*. Il y avait en lui comme dédales : l'idolâtrie, le polythéisme, le culte des démons, les sacrifices humains, le fatalisme, la négation de l'immortalité de l'âme, le doute, le rire de l'impiété, le suicide.

Deuxième abime avec ses dédales : l'*abime de la corruption et du crime*. Il y avait en lui : la débauche, la corruption sous toutes ses formes, corruption privée, corruption domestique, corruption publique, corruption légale ; des mystères et des saturnales abominables; il y avait l'orgueil, la folie, l'incendie ; il y avait Tibère, Caligula et Néron.

Troisième abîme : l'*abime de l'égoïsme*. Quel abîme que celui de l'égoïsme ! on peut bien le nommer, mais il est impossible d'énumérer tout ce qu'il renfermait. Il est insondable, on s'y perd.

Le quatrième abîme était celui de l'*arbitraire*. Quel abîme également que celui de l'arbitraire ! on n'en pourra jamais non plus trouver le fond. Il y avait en lui : le caprice tenant lieu de règle, la force primant le droit ; il y avait l'écrasement des faibles, la polygamie, l'infanticide légal ou le meurtre approuvé des enfants ; il y avait l'esclavage, la vente de la personne humaine comme d'une marchandise ; il y avait enfin l'asservissement et le silence de toutes les consciences devant l'État adoré comme un dieu.

Cinquième abîme : l'*abîme de la malice et de la cruauté*. Il y avait là la vengeance, tous les genres de supplices ; les combats de gladiateurs ; il y avait des lois criminelles qui font frémir, tant elles sont dures ;

il y avait le droit impitoyable de la guerre, des excès sans nom, des exécutions sans contrôle, des représailles sans limites; il y avait la férocité.

Eh! Messieurs, que d'abimes avec leurs dédales il resterait à énumérer! l'abime de la haine, l'abime de l'épouvante, l'abime de la misère sociale, l'abime du désespoir, et enfin l'abime du néant. Mais je m'arrête. Et encore, remarquez ceci : je n'ai fait qu'énoncer les abîmes sans décrire aucune des scènes terribles qui se sont passées dans leurs ombres. Je n'ai essayé aucune description, d'abord parce que les livres sur le paganisme ne vous manquent pas; et ensuite, parce que, toutes les fois que l'homme se prend à se pencher en lui-même, le chrétien même le plus parfait : l'homme, le chrétien sentent dans leur personnalité gronder ces abimes. Penchez-vous en vous-mêmes, Messieurs, n'entendez-vous pas mugir vos passions à des profondeurs connues de vous seuls? C'est l'abime. Et combien de dédales peut-être et de sombres corridors n'apercevez-vous pas dans votre propre cœur!

Tels étaient donc les abîmes dans lesquels vous, Nations de la gentilité, vous vous étiez perdues et fourvoyées. Et maintenant, que s'est-il passé à l'époque où le Christ s'est présenté? Sous quels traits s'est-il présenté dans vos abîmes, et vous en a-t-il suffisamment tirées? Voilà la question.

On peut dire que le Christ s'est présenté dans tous vos abîmes à la fois, parce que comme Dieu il pouvait être présent dans tous à la fois. Dans l'abîme de l'erreur, il se présenta comme vision de la *vérité*. Dans

l'abîme de la corruption, il se présenta comme vision du *Saint des saints*. Dans l'abîme de l'égoïsme, comme vision du *sacrifice* et du *dévouement*. Dans l'abime de la misère, comme vision de la *miséricorde*. Dans l'abîme de la haine, comme vision de l'*amour*. Dans l'abîme du désespoir, comme vision de l'*espérance*. Dans l'abime du néant, comme vision de *Celui qui est*. Et tous vos abîmes tressaillirent à son aspect, ô Nations de la gentilité. L'histoire atteste l'émotion générale des passions humaines ainsi visitées par le Christ dans leurs profondeurs. Les nations tendirent les bras vers le libérateur : c'est Lui, notre Désiré[1] ! Habitués que vous êtes, Messieurs, aux bienfaits du Christianisme, il vous est difficile de vous rendre bien compte de l'émotion qui s'empara de vos ancêtres à cette descente du Sauveur dans leurs abîmes. Lorsque, par exemple, dans l'abîme de la *corruption et du crime*, apparut ce visage du Christ si pur, si doux, la candeur parfaite, ce visage du Saint des saints : quel ne dut pas être, je vous le demande, le saisissement de vos ancêtres, leur émotion, à l'aspect de ce visage si désiré et en même temps si inattendu, leur apparaissant pour la première fois au-dessus de toutes les

[1] Le prophète-Royal avait annoncé : « L'abîme l'a entouré comme un vêtement. » En descendant dans l'abîme pour en arracher les nations, le Christ en a fait comme son vêtement d'honneur, *abyssus sicut vestimentum amictus ejus* (Ps. CIII). Ce ne sont pas les étoiles qui forment le plus beau manteau de l'Éternel. La lumière, les étoiles, sont en quelque sorte son vêtement ordinaire. Mais Dieu descendant dans l'abîme et lui disant : C'est toi qui m'environneras, en a fait comme son vêtement de fête et de triomphe,

fanges, dans les dédales de la corruption d'où il venait les faire sortir ; quel ne dut pas être leur saisissement! Et lorsque pareillement, dans l'abîme du *désespoir* retentit cette invitation si douce : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai :* oh! quelle secousse durent ressentir, en l'entendant, les générations assises en silence et démoralisées, au fond de l'abîme du désespoir ! Et lorsque dans l'abîme de la *haine* on entendit tout à coup les accents de cette prière : *Notre Père, qui êtes dans les cieux, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés :* qui pourrait dire les larmes de bonheur, les larmes délicieuses qui coulèrent à cette annonce du pardon réciproque, du pardon universel? Bref, il dut y avoir, je m'imagine, un soupir de soulagement, un *ah!* immense qui s'échappa de la poitrine du genre humain : *Ah! c'est donc lui, notre Désiré, c'est lui!* Non, rien ne saurait exprimer le tressaillement de notre pauvre terre se rencontrant enfin avec son Sauveur et prenant possession de lui. Les cieux avaient enfin envoyé leur rosée. Et de même, pour reprendre la comparaison de tout à l'heure, de même que la terre desséchée, entr'ouverte, crevassée en abîmes, boit avec avidité l'eau qui lui a été enfin envoyée du ciel, s'en abreuve, s'en pénètre, s'en délecte; de même, le pauvre genre humain exaucé après quatre mille ans d'attente, en possession enfin de son Désiré, buvait sa doctrine, ses paroles, ses vertus ; buvait son sang, mangeait sa chair, buvait toute

sa personne. Voilà ce qui s'est passé dans le milieu des siècles. Vous, Nations, vous avez été ces nations perdues dans les abîmes et délivrées, ces nations mourantes de soif et désaltérées. Et maintenant commencez à vous prononcer : votre Désiré a-t-il, oui ou non, répondu à ce que vous attendiez de lui[1] ?

Il y a répondu, n'est-ce pas? Vous en convenez presque. Eh bien, moi fils d'Israël, je n'hésite pas à dire qu'il a dépassé votre attente. Ma question tout à l'heure avait été celle-ci : a-t-il répondu à ce que vous attendiez de lui? Maintenant, je vais plus loin et j'affirme qu'il a dépassé ce que vous attendiez de lui. Je vais donc prouver qu'il a dépassé votre attente.

II

Il a dépassé votre attente d'une triple manière. Voici la première.

Votre attente a été d'abord dépassée en ce que, alors qu'il vous arrachait des abîmes, il vous trans-

[1] M. de Chateaubriand a terminé son immortel ouvrage du *Génie du Christianisme* par ce chapitre : *Quel serait aujourd'hui l'état de la société si le Christianisme n'eût point paru sur la terre?* Et voici une de ces conjectures : « Sans l'apparition du Désiré des nations, le naufrage de la société et des lumières eût été total. Nous serions tous aujourd'hui des esclaves turcs ou quelque chose de pis encore. » Cette conclusion est incontestable. Jésus-Christ peut donc en toute vérité être appelé, dans le sens matériel, le Sauveur des nations, comme il a été dans le sens spirituel le Sauveur du monde.

portait dans une sphère inespérée *de lumière et de vie surnaturelles.*

En effet, comprenez bien ceci. Le Libérateur, en vous délivrant des abîmes du paganisme, pouvait parfaitement se contenter de vous replacer dans l'ordre naturel, c'est-à-dire pouvait se contenter de vous rendre l'ensemble des vérités naturelles que vous aviez perdues, la croyance à un Dieu unique, à l'immortalité de l'âme; pouvait se contenter de vous rendre la morale naturelle, *honore ton père et ta mère, pratique la justice, secours ton prochain;* en un mot pouvait se contenter, après vous avoir tirés de l'abîme, de vous replacer dans les conditions de la vie raisonnable, sous des horizons purement naturels. S'il eût agi de la sorte, Jésus-Christ eût ressemblé à un sauveur qui arrache au gouffre, au torrent le malheureux qui y est tombé et le replace sur la terre ferme. Certes, réduit à ces seules proportions, le bienfait du Christ à l'égard des nations eût été encore inappréciable; et c'eût été votre devoir, ô fils des nations, de vous tenir devant Jésus-Christ dans l'attitude reconnaissante du pauvre naufragé qui dit à l'homme courageux qui s'est précipité à son secours : vous êtes mon sauveur, je ne vous oublierai jamais. Mais le Libérateur a mieux fait les choses; ah! oui, il a mieux fait les choses. Il est appelé l'*aigle des collines éternelles.* Aigle des collines éternelles, lorsque de l'éternité il s'élança pour plonger dans les abîmes où il vous trouva et vous saisit, en remontant, il lui restait des forces, toutes ses forces — il était le Verbe, la toute-puissance — et c'est pourquoi, dé-

passant la terre, l'ordre naturel, il vous ramena et vous déposa, où? dans l'ordre surnaturel.

En effet, remarquez où vous êtes depuis lors.

Les vérités que vous contemplez ne sont plus seulement, remarquez-le bien, des vérités naturelles, elles sont encore des vérités surnaturelles. Vous avez la connaissance d'un Dieu unique, vérité naturelle; mais vous avez aussi la connaissance de la très sainte Trinité, vérité surnaturelle.

De même pour vos vertus. Les vertus qui fleurissent parmi vous ne sont plus seulement, remarquez-le bien, des vertus naturelles, elles sont encore, elles sont surtout vertus surnaturelles. Vous êtes en possession de la chasteté, de la bonté, vertus naturelles; mais vous êtes en possession aussi de la virginité et de la charité, vertus surnaturelles. Dites-moi, ô Nations, lorsque autrefois vous gisiez au fond de l'abîme de la souillure, si on était venu vous annoncer qu'un jour il y aurait au milieu de vous des types célestes comme ceux de saint Louis de Gonzague et de sainte Térèse, et si on vous eût fait entrevoir dans le lointain des légions d'âmes blanches et de filles de Charité comme devant vous appartenir un jour, dites, auriez-vous jamais pu croire à une telle métamorphose, à une telle transition? C'est cependant la transition, la distance que votre Désiré vous a fait franchir. Dites-moi encore, ô Nations, lorsque autrefois vous gisiez au fond de l'abime de l'arbitraire, livrées aux caprices de maîtres durs et impitoyables, auriez-vous jamais osé espérer qu'un jour, à la tête des libertés du genre humain, il y aurait des pontifes

comme Pie IX et Léon XIII, qui diraient aux potentats : « Sire, les consciences ne vous appartiennent pas. Vous êtes par votre puissance, ô grand empereur, par votre majesté, votre courroux, vous êtes terrible comme l'Océan. Mais voici le grain de sable, la conscience ; vous n'irez pas plus loin. » De cette attitude du Pape et des évêques, rapprochez la peur, l'asservissement des consciences sous Tibère, et dites si la transition n'est pas étonnante, surnaturelle!

Aigle des collines éternelles, votre Désiré vous a donc vraiment sauvées avec magnificence.

Regardez le bas où vous étiez, considérez la hauteur où vous êtes, c'est-à-dire les vérités éblouissantes et les vertus surhumaines où il vous a entraînées : voilà le vol de l'aigle. D'un extrême à un extrême. Son point de départ en haut avait été de plus haut que le soleil; son point d'arrivée en bas avait été au plus profond de l'abîme[1]. Et de l'abîme, vous avez été emportées au point même d'où l'aigle était parti, dans les régions incommensurables de la vérité pure et de la charité. Ah! n'ai-je pas raison de maintenir que votre Désiré a surpassé votre attente?

[1] «Je suis sorti de la bouche du Très-Haut.... et j'ai pénétré la profondeur de l'abîme, *Ego ex ore Altissimi prodivi..... et profundum abyssi penetravi.* » Livre de l'Ecclésias. c. XXIV.

III

Il a encore dépassé votre attente de deux autres manières. Voici la seconde.

Il a encore dépassé votre attente, ô Nations, lorsque, *à cause de vous, il consentait au délaissement et à l'abandon indéfini de la nation juive.*

Écoutez bien ce que je vais dire.

Vous savez, n'est-ce pas, combien Jésus-Christ, fils de la Judée, a aimé sa noble patrie. Oh! oui, il l'a beaucoup aimée. La Palestine, son beau ciel, ses lacs, ses bourgades, ses habitants issus comme lui du sang d'Abraham, Jérusalem, surtout Jérusalem, Jésus-Christ a aimé tout cela avec transport, je dirai presque avec jalousie. Vous savez également qu'après dix-neuf siècles de séparation, le peuple juif lui demeure néanmoins toujours cher à cause de ses pères, et qu'une des espérances les plus douces à son Sacré-Cœur sur la terre, c'est l'attente de sa conversion et de son retour. Vous savez tout cela.

Eh bien! savez-vous maintenant à quelle place, à quel rang parmi les peuples, a été annoncé ce retour du peuple juif? A quel rang?... A la fin de toutes les nations. Je ne dis pas à la fin des siècles, non, mais à la fin de toutes les nations. Vous allez me comprendre.

Voici la sentence de punition qui a été prononcée

par saint Paul sur le peuple juif. C'est saint Paul qui a été chargé de la prononcer; car les lèvres de Jésus-Christ, ah! elles n'en auraient jamais eu le courage. Voici donc cette sentence.

« Israël ne reviendra de son aveuglement qu'après que la plénitude des nations, c'est-à-dire toutes les nations seront entrées dans l'Église. *Cæcitas in Israel donec plenitudo gentium intraret*[1]. »

Telle est la sentence : le retour du peuple juif après l'entrée de toutes les nations.

Mais alors voici ce que je me dis : qu'est-ce qui nous empêche, nous peuple juif, de faire enfin notre entrée dans l'Église, qu'est-ce qui nous empêche? Est-ce toujours le sang de notre frère et de notre Dieu versé par nos mains sur le Calvaire? Et je me réponds maintenant que je connais la théologie, je me réponds : Non, ce n'est plus son sang qui est l'obstacle. Lorsque, sur le Calvaire, cette parole suppliante se fit tout à coup entendre. : *Mon Père, pardonnez-leur*, la supplication de Jésus-Christ ne fut pas vaine. Dès cette heure, ce sang versé par nous devint précisément pour nous le moyen du pardon et de la rentrée en grâce. Et ainsi ce n'est plus le sang de Jésus-Christ qui est l'obstacle au retour du peuple juif.

Mais alors, qu'est-ce donc qui nous empêche de faire enfin comme peuple notre entrée dans l'Église? Qu'est-ce qui nous empêche, qu'est-ce qui nous attarde?

C'est vous, ô Nations.

[1] Rom., xi, 25.

Nous attendons, suivant l'arrêt porté par saint Paul contre nous, que vous soyez toutes entrées pour entrer à notre tour. « Israël ne reviendra que lorsque la plénitude des nations sera entrée, *Cæcitas in Israel donec plenitudo gentium intraret* ». Le peuple juif est à la porte; toutes les nations doivent entrer avant lui; il assiste en témoin humilié à leur défilé, et ce n'est que lorsque ce défilé sera fini, lorsqu'elles seront toutes entrées, qu'à son tour, sur un signal de Dieu, il pourra s'ébranler.

Ah! vous devez comprendre maintenant, j'espère, comment votre Désiré a dépassé votre attente. Vous rappelez-vous, dites-moi, cette femme étrangère qui avait sollicité de Jésus-Christ la grâce d'occuper auprès de lui, non pas la place des enfants — des enfants d'Israël — mais la place des *petits chiens qui mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maitres*[1]. Cette femme, c'était vous, la Gentilité ne demandant humblement qu'une toute petite place dans l'Église de Dieu. Eh bien! voyez donc ce qui est advenu. Vous ne demandiez que les miettes qui tombaient de la table, et c'est tout le festin qui vous a été livré. Vous ne demandiez qu'une humble place dans la maison, et toute la maison vous appartient. Et pendant ce temps-là, le peuple juif est cloué à la porte, attendant que vous soyez toutes entièrement entrées pour entrer à son tour. Vous étiez les derniers, vous êtes devenus les premiers; nous étions les premiers, nous n'entrerons que les derniers.

[1] La Chananéenne.

En vérité, la main sur mon cœur, jaloux des retards et de l'humiliation de notre peuple, comprenez-moi et excusez-moi si j'affirme que votre Désiré a de beaucoup dépassé votre attente.

IV

Enfin il a dépassé votre attente d'une troisième manière. Il l'a dépassée en se servant uniquement de vous, nations chrétiennes, de vous uniquement pour faire l'*œuvre admirable de la civilisation*[1].

J'entrerais dans trop de détails si je voulais développer comme il conviendrait cette troisième faveur de votre Désiré.

Je me contenterai d'un simple point de vue :

Vous êtes donc, vous, les Nations, acquises par Jésus-Christ. Eh bien! la Providence a permis qu'un certain nombre de nations ne soient jamais entrées dans ce concert des nations acquises par Jésus-Christ, ou qu'elles s'en soient volontairement retirées après y être entrées; la Providence, dis-je, l'a permis, afin qu'il fût bien prouvé, prouvé d'une façon claire comme l'existence

[1] Avant l'avènement de Jésus-Christ, et en vue précisément de sa venue, il y avait eu incontestablement des peuples civilisés et des actes de civilisation. Mais on ne peut pas dire qu'il y ait eu proprement une civilisation qui se soit déroulée universelle, progressive, continue, majestueuse. Cette civilisation universelle, continue, progressive, date du Christianisme. Voilà pourquoi elle s'appelle naturellement et sans ostentation la civilisation chrétienne.

du soleil, que sans Jésus-Christ avec soi, on est absolument incapable de rien faire pour la civilisation. Qu'a fait la Chine pour la civilisation? Rien. Qu'a fait l'Orient? Rien. Qu'ont fait les Indes, les grands centres de l'Afrique et de l'Asie? Rien. Et vous, Nations chrétiennes? Tout, absolument tout. Qui a organisé l'honneur du foyer domestique? Vous seules. Qui a organisé les villes, les écoles, les législations célèbres, les communes, les franchises, les États? Vous encore. Où s'est concentré tout l'intérêt de l'histoire depuis dix-neuf siècles? Chez vous. Par qui la découverte des continents, de l'imprimerie, de la vapeur, toutes les découvertes? Par vous, par les nations chrétiennes. Les arts ont fleuri sous votre ciel. Les grandes artères du commerce sont parties de vos marchés. Il n'y a que vous qui ayez eu une agriculture intelligente et féconde; que vous qui ayez eu des institutions de charité, nombreuses comme les étoiles; et ainsi que les étoiles, vous les avez semées dans toute l'étendue de la misère qui s'est illuminée et transfigurée [1]. Citez donc une seule institution, un seul livre utile, une seule découverte, en un mot un seul diamant qui ne porte pas le chiffre entrelacé du Christ et des nations chrétiennes. Je vous défie d'en citer un seul qui ne vous appartienne pas. Je le

[1] Si nous avions à faire le catalogue complet des services rendus par le Christianisme à l'humanité, nous commencerions par faire la liste des calamités qui accablent l'âme ou le corps de l'homme, et nous placerions sous chaque douleur l'institution chrétienne qui se dévoue au soulagement de cette douleur. Ce n'est point une exagération : un homme peut penser telle misère qu'il voudra, et il y a mille à parier contre un que le christianisme a deviné sa pensée et préparé le remède.

répète, sur toutes les découvertes, vrais diamants de la civilisation, il y a le chiffre entrelacé du Christ et de ses nations bien-aimées. Sur l'une, c'est le nom du Christ et de l'Italie; sur l'autre, le nom du Christ et de l'Espagne; mais le plus souvent, et sur les diamants les plus beaux, ce sont les deux noms entrelacés du Christ et de la France. Ah! vous pouvez être fières de la fidélité de votre Désiré. Vous aviez mis, en vous donnant à lui, votre main dans la sienne, et sa main a déposé dans la vôtre les rênes du monde, durant dix-neuf siècles!

De quelque côté que je me tourne, tout me crie donc qu'il a dépassé votre attente, et qu'il vous a aimées comme Jacob aima Rachel! Je trouve une comparaison dans l'Évangile qui exprimera bien comment, désiré par vous, il a répondu à votre attente : la mesure dont il s'est servi à votre égard a été vraiment cette bonne mesure dont parle l'Évangile, mesure pressée, entassée et qui déborde, *mensuram bonam et confertam et supereffluentem* [1].

A l'honneur de Jésus-Christ, je puis donc maintenant résumer de la manière suivante tout ce que j'ai exposé.

Le Désiré des nations a-t-il rempli l'attente des nations? Oh! oui, il l'a remplie. Il l'a remplie en les arrachant d'abord aux abîmes dans lesquelles elles s'étaient perdues.

Et non seulement il a rempli leur attente, il l'a dépassée [2] :

[1] Luc, VI, 38.
[2] Quand Dieu arrive quelque part, il ne comble pas seulement l'attente de sa creature, il la dépasse.

Dépassée premièrement, en ne les laissant pas terre à terre, mais en les transportant dans une sphère de clarté et de vie surnaturelles ;

Dépassée deuxièmement, en consentant, à cause d'elles, au délaissement et à l'abandon indéfini de sa nation chérie, la nation juive ;

Dépassée troisièmement, en leur faisant accomplir à elles seules l'œuvre la plus vaste et la plus forte qui se soit accomplie en six mille ans, la civilisation.

Je ne pense pas qu'on puisse élever la moindre objection contre ce que je viens d'établir, contre vos titres d'honneur, ô Nations chrétiennes. Je vais donc maintenant tirer ma conclusion.

V

Pourquoi ai-je traité un pareil sujet? Pourquoi ai-je dressé, en quelque sorte, les états de service de Jésus-Christ en faveur des nations? Les *états de service* de Jésus-Christ, ah ! c'est bien l'expression juste et vraie! Eh bien pourquoi les ai-je dressés?

Était-ce pour arriver à cette conclusion que Jésus-Christ est Dieu?

Non, tel n'a pas été mon but. Tout juif converti qui apparaît dans une chaire chrétienne n'a pas besoin de prouver que Jésus-Christ est Dieu ; sa personne, si faible, si misérable qu'elle soit, est un témoignage meilleur et plus fort que sa parole.

Mais alors pourquoi ai-je été si attentif à dérouler les états de service de Jésus-Christ en faveur des nations?... C'était pour arriver à cette conclusion. — O cieux, écoutez-la cette conclusion; et toi, terre, prête l'oreille :

Le Désiré des nations est devenu aujourd'hui le *rejeté des nations.*

Oui, je ne suis parti du commencement de l'ère chrétienne, traversant dix-huit siècles de services rendus par Lui, que pour arriver, juif-errant et pèlerin épouvanté, à ce soir du XIX[e] siècle où je rencontre ce contraste : le Désiré des nations devenu le rejeté des nations, devenu le méprisé, le vilipendé... O Nations, est-ce possible? Celui que vous aviez tant désiré, devenu un rejeté, un vilipendé!

Mais j'exagère peut-être et la douleur m'entraine trop loin. Je serai plus dans le vrai en distinguant, comme l'avait fait Pie IX, deux nations dans chaque nation, deux Frances dans la France, deux Italies dans l'Italie, deux Espagnes dans l'Espagne, dualisme solennel dont on ne peut encore deviner le dernier mot.

Si je regarde l'une de ces deux Frances, l'une de ces deux Italies, je suis épouvanté, et j'ai raison de l'être. O Nations, leur dirai-je, l'amour de Jésus-Christ vous a enveloppées de toutes parts, et vous ne savez plus ce que c'est que l'amour[1]!...

[1] Un saint, inquiet de ne pas assez aimer Jésus-Christ, s'écriait un jour avec une sorte d'épouvante : L'amour m'enveloppe de toutes parts, et je ne sais pas ce que c'est que l'amour, *undique circumdat me amor, et nescio quid sit amor* (S. Bonav.). Pour les nations, le reproche est vrai, à la lettre.

Il me souvient que nos vieux prophètes à nous, prophétisant la vocation de la gentilité, avaient décrit de la manière suivante votre reconnaissance et vos battements de mains :

« *Nations, louez le Seigneur; peuples, battez des mains, car le Seigneur a régné sur les nations.* » Bien plus, comme si nos prophètes avaient voulu vous exciter et vous faire aider dans votre reconnaissance, s'adressant à la nature inanimée, ils s'étaient écriés dans une de ces hardies et magnifiques images qui leur étaient si familières : « *Fleuves et forêts, battez des mains, car le Seigneur a manifesté sa justice aux yeux des nations*[1]... » Eh bien, maintenant, si je regarde, si j'écoute... Ah! les battements de mains continuent sans doute, mais, ô spectacle inattendu et lugubre, c'est pour célébrer chaque séparation d'avec Jésus-Christ, c'est pour encourager chaque nouvelle offense à la personne de Jésus-Christ! Jésus-Christ rejeté du pouvoir public, battements de mains... Jésus-Christ rejeté de l'enseignement, assez de lui dans les écoles! battements de mains... Rejeté du lit des mourants, des funérailles, battements de mains, battements de mains!... O Nations, vous m'épouvantez : est-ce bien Celui que vous aviez tant désiré?

Mais de ce côté néfaste des nations, je me retourne maintenant vers l'autre côté, et là je rencontre des hommes qui combattent énergiquement ces tendances, qui en sont effrayés, qui ne veulent pas de la sépa-

[1] Isaïe LV, 12. Psaumes XCVI, 10, 11; XCVII, 2, 7. 8.

ration d'avec Jésus-Christ; et c'est vous, ô catholiques!

O vous donc qui représentez les vraies nations, la vraie France, la vraie Italie, la vraie Espagne, catholiques, c'est pour vous stimuler que je rappellerai ce cri poignant de Jésus-Christ sur Jérusalem :

Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, Jérusalem, et tu ne l'as pas voulu!... O vous, Nations chrétiennes, qui à notre place, avez été rassemblées sous les ailes du Désiré, je vous en conjure, ne les quittez pas.

Ne les quittez pas. Il suffit que nous ayons passé, nous malheureux juifs, par cette désolation de n'être plus à couvert sous ses ailes; à votre tour, ne passez pas par cette désolation.

Ne les quittez pas, car les abimes d'où vous avez été arrachées vous reprendraient aussitôt. Et n'entendez-vous pas les mugissements des abimes? Et n'apercevez-vous pas leurs dédales, comme si déjà vous y étiez engagées pour la seconde fois, et plus profondément?

Ne les quittez pas, ces ailes! Comme celles de la poule, elles sont frémissantes sur vous, à cette heure, frémissantes d'inquiétude et de tendresse... O Jésus-Christ, gardez vos nations, gardez-les, c'est un fils d'Israël qui vous le demande; Jésus-Christ, gardez vos nations.

Et vous, Messieurs, fils des nations, gardez Jésus-Christ. Tenez-le embrassé contre vos poitrines. Tenez

son Cœur contre votre cœur. Oh! gardez Jésus-Christ. A ceux qui vous conseillent de vous défaire de lui, répondez cette simple et sublime réponse : *Il fut longtemps notre Désiré, il restera notre bien-aimé.*

Ah! oui, votre Désiré et votre bien-aimé!

DEUXIÈME DISCOURS

LE PRÉCEPTEUR DES NATIONS

RENVOYÉ PAR LES NATIONS

Messieurs,

A l'époque où Jésus-Christ était en Judée, un des noms qui revenaient le plus habituellement sur les lèvres de ses interrogateurs était celui-ci : *maître, précepteur*. « Maître, que devons-nous faire? » — « Maître, je vous suivrai partout où vous irez. » Deux pauvres lépreux le rencontrent et lui crient : Jésus notre précepteur, ayez pitié de nous, *Jesu præceptor, miserere nostri*.

On lui donnait également le nom de *Rabbi* qui, en hébreu, a la même signification que maître ou précepteur. Lorsque Madeleine le reconnaît après sa résurrection, elle lui dit ce simple mot : *Rabboni*, mon bon maître.

Ce nom de précepteur, de rabbi, de maître, unanimement conféré par les foules de Judée à Jésus-Christ, suffirait à lui seul, Messieurs, pour prouver qu'il était bien le Christ, le Messie attendu. Entre autres marques, en effet, données par les prophètes sur le Messie à venir, il y avait cette indication d'Isaïe : le Seigneur le présentera comme précepteur aux nations, *testem populis ac præceptorem gentibus*[1]. Or, qui mieux que Jésus-Christ, s'est présenté comme précepteur des nations ou du genre humain? Il est donc le Messie attendu.

Eh bien, ô fils des nations qui êtes restés croyants et reconnaissants, recueillons-nous ensemble aux pieds de ce précepteur au visage si doux. *Le Précepteur des nations* fait suite au *Désiré des nations*.

Il m'a semblé que pour traiter à fond un si important sujet, il fallait le distribuer de la sorte ; décrire d'abord les *qualités* de ce précepteur qui vous a été donné ; dire ensuite *le cadre de son enseignement ;* et montrer enfin une chose particulière à Jésus-Christ que l'Écriture nomme l'*exposition du précepteur*. Et ainsi,

Qualités du précepteur,
Cadre de son enseignement,
Exposition du précepteur,
Voilà donc ce sujet précisé et distribué.

[1] Isaïe, LV, 4.

I

LES QUALITÉS DU PRÉCEPTEUR

Lorsque quelqu'un se présente pour enseigner, son auditoire se fait immédiatement ces deux questions : la science de cet homme est-elle profonde ; et deuxièmement, donne-t-il bien ce qu'il sait ? Profondeur de la science et talent de la communiquer, c'est là en quelque sorte le préambule de tout enseignement, ses lettres de créance. Et s'il est constaté que la science est profonde, et qu'elle est accompagnée du don de se faire bien comprendre, oh ! alors la confiance en ce maître est sans limites.

Jésus-Christ s'est présenté comme précepteur du genre humain. Il nous est donc permis de prendre la respectueuse liberté et aussi le délicat plaisir d'examiner la profondeur de sa science et sa manière de la communiquer.

La profondeur de sa science. Quand je veux m'en faire une représentation sensible, j'aime à considérer Jésus-Christ auprès du puits de Jacob, conversant avec l'heureuse femme de Samarie, la Samaritaine, sur les eaux de ce puits et ensuite sur les eaux de la grâce. Je me le représente donc auprès de ce puits célèbre et je me dis : il était lui-même ce puits mystérieux ! un puits de science ! Qui n'a entendu ou employé soi-

même cette expression populaire et consacrée, pour désigner un homme dont la science est profonde? Elle vient très certainement de l'Orient, où les eaux étant plus rares qu'ailleurs sont une richesse et fournissent au langage oriental ses plus belles comparaisons. Ainsi, lorsque la pauvre Agar rencontra dans le désert où elle errait, la source qui servit à désaltérer Ismaël dans l'agonie de sa soif, par reconnaissance et dans un mouvement prophétique elle appela cette source *le puits du Vivant et du Voyant*, c'est-à-dire le puits du Dieu de la vie qui avait aperçu et secouru la détresse de la pauvre mère. Eh bien, à l'exemple d'Agar, lorsque je contemple le Messie instruisant auprès du puits de Jacob l'heureuse Samaritaine, je m'écrie : Il était lui-même le vrai puits de Jacob, il était non seulement un puits de science, mais la source même de la science qui venait se révéler et s'entr'ouvrir pour le salut du genre humain mourant de soif! O Jésus-Christ, puits de science infinie, puits de Jacob, puits du Vivant et du Voyant, laissez-moi encore une fois vous saluer de ces noms de l'Orient ; ils me semblent si justes, si bien appropriés ! Laissez-moi me pencher avec respect en vous-même pour adorer votre profondeur, et affirmer, avec saint Jean, que seul vous êtes *plein de grâce et de vérité*, et que nous, *nous avons tous bu à votre plénitude*[1] !

[1] La théologie enseigne que le Christ, en tant qu'Homme-Dieu, a eu toute la science infuse. *Tous les trésors de la sagesse et de la science*, dit saint Paul, *ont été renfermés en lui*. Il est le seul qui n'ait pas été enseigné, le seul qui n'ait rien appris des autres hommes. Aussi il est le seul

Nous sommes partis de ce principe, Messieurs, qu'un maître, qu'un précepteur, n'excelle qu'autant qu'à une science profonde il joint le talent d'exposition. Science profonde, talent d'exposition, c'est là, avons-nous dit, ce qui fait l'excellent maître. Jésus-Christ a-t-il eu aussi le *talent d'exposition?*

D'abord, de son temps, lorsqu'il enseignait dans les bourgs de la Judée, tout le monde le comprenait. Les foules étaient dans l'admiration de ce qu'il disait et de la manière dont il le disait. Ce n'était pas le langage solennel et frémissant des prophètes, les éclairs d'Isaïe par exemple; ce n'étaient pas non plus les accents lyriques des psaumes de David. Non. Tout le monde ne comprenait pas sur-le-champ tout ce que disaient David et les prophètes, mais tout le monde comprenait Jésus-Christ. C'était un langage à part, grand et calme comme le jour, en même temps qu'il était profond comme l'éternité! Il avait dit : *Je suis la lumière du monde.* On sentait, en l'entendant, que c'était en effet la clarté en personne qui exposait, la lumière qui rayonnait en paroles : chaque parole était une goutte de lumière qui tombait de ses lèvres! Lorsqu'il empruntait à la nature des comparaisons, qu'il parlait des fleurs et des plantes, les plantes et les fleurs sem-

qui ait pu réaliser à la lettre, au point de vue de la science, ce précepte du livre des Proverbes : *Bois de l'eau de ton puits et des ruisseaux de ta fontaine.* Tout maître a bu à la fontaine d'autrui, avant d'ouvrir lui-même *un cours*, une fontaine, c'est-à-dire que tout maître a été enseigné avant de pouvoir enseigner lui-même. Jésus-Christ a fait seul exception. Il a tout trouvé dans son fonds, il n'a rien appris de personne, *Bois de l'eau de ton puits et des ruisseaux de ta fontaine.*

blaient trouver sur ses lèvres plus d'épanouissement, plus d'éclat, plus de vie que sur leurs propres tiges, parce que c'était l'auteur même des plantes et des fleurs qui parlait d'elles. Bref, les foules de la Judée étaient dans l'enthousiasme d'un langage si pur et si simple : les bons Israélites de ce temps-là buvaient sa doctrine exactement comme leurs pères dans le désert avaient bu l'eau du rocher.

Son talent d'exposition en Judée a donc été incontestable, incomparable ! Depuis, il reste l'Évangile, continuation pour vous, chrétiens, de cette même clarté. L'Évangile est sans contredit le livre le plus clair qui existe. Il satisfait toutes les intelligences. Les aigles y trouvent la profondeur dont ils ont besoin ; et les colombes, la clarté du ruisseau qui leur convient. Tout le monde comprend l'Évangile ; il n'en est pas ainsi des autres livres de la Bible. Pour comprendre l'Ancien Testament, moi j'ai eu besoin de l'Évangile ; mais pour comprendre l'Évangile, vous, vous n'avez pas eu besoin de recourir au Vieux Testament. Privilège de clarté qui n'appartient qu'à deux œuvres de Dieu, l'Évangile et le soleil : le soleil, en même temps qu'il éclaire la nature, est à lui-même sa propre clarté ; et l'Évangile, en même temps qu'il explique tout le reste de la Bible, est à lui-même sa propre explication.

Science profonde, talent d'exposition, je pourrais me borner là sur les qualités du divin précepteur. Néanmoins il est une dernière qualité que je tenais en réserve, que je veux dire encore, parce qu'elle

achève et parfait un excellent maître, c'est l'*amitié*. — Il faut qu'un précepteur soit en même temps un ami[1]. En fait d'éducation, on peut hardiment formuler cet axiome : qu'on ne dirige bien l'esprit qu'autant qu'on est en même temps maître du cœur. Qui veut impressionner profondément, doit mettre le cœur de la partie. Certes, Jésus-Christ le savait bien, lui qui avait formé le cœur de l'homme. Aussi personne n'a mieux que lui présenté ensemble le précepteur et l'ami. Il a en quelque sorte greffé la science qu'il nous apportait, sur l'amitié qu'il nous a témoignée. L'amitié a été la tige, et la science le fruit. Que j'aime à contempler Jésus tenant école sous les palmiers de l'Orient, aux flancs des collines de Judée! Là, entouré de ses disciples, le bon Maître les initiait à tout ce qu'il savait. On ne découvre d'ordinaire un secret qu'à son ami. Eh bien, dans ses leçons, Jésus-Christ se plaisait à leur parler de la sorte : « *Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous appellerai mes amis, parce que tout ce que je sais de mon Père, je vous*

[1] Il y a, du reste, des rapports intimes entre la science et l'amitié. Le langage populaire, profondément philosophique, dit : les secrets de l'amitié et les secrets de la science. Il semble que celui-là seul ait le droit de connaître et d'être instruit, qui est lié par l'amitié. Cela est vrai par rapport au ciel, où ceux-là seulement seront admis à connaître Dieu, qui seront devenus ses amis sur la terre. Cela fut vrai également dans l'antiquité, où la science ne fut le partage que d'un petit nombre; il n'y avait que les initiés, les privilégiés qui étaient admis aux leçons des sages. L'histoire, en effet, ne nous montre que des groupes autour de Platon, de Socrate, d'Aristote : ces groupes, l'amitié les présentait à la science. Jésus-Christ, lui, voulut à ses leçons non pas des groupes, mais le genre humain, parce qu'il était l'ami de tous les hommes.

l'ai fait connaître. » L'amitié qu'il ressentait pour ses disciples lui a fait découvrir tous ses divins secrets. Cette amitié du divin précepteur est restée empreinte pour vous également, chrétiens, dans les pages de l'Évangile. N'est-ce pas que lorsqu'on lit l'Évangile, on reconnaît à l'onction qui en découle, que c'est un ami qui parle? Aussi l'auteur du *Génie du Christianisme* a-t-il fait cette juste et ravissante remarque sur le caractère du style évangélique. « C'est, dit-il, un ton d'autorité paternelle mêlé à je ne sais quelle indulgence de frère, à je ne sais quelle considération d'un Dieu qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes. »

Et ainsi amitié, clarté d'exposition, science profonde, telles sont les qualités qui apparaissent dans le céleste précepteur. Voulez-vous que je les résume toutes sous une célèbre image biblique? Je dirai que par la manière dont il a enseigné, Jésus-Christ a résolu la fameuse énigme que Samson avait proposée un jour à ses amis au milieu d'un festin.

En se rendant à ce festin, Samson, raconte la Bible, avait rencontré sur la route un lion mort dans la bouche duquel un essaim d'abeilles s'introduisant, avait composé son rayon de miel. Samson, parvenu au lieu du festin, avait alors proposé aux invités cette énigme : la douceur est sortie du fort, *de forti egressa est dulcedo.*

Eh bien, c'est l'emblème de l'enseignement de Jésus-Christ. Par la majesté de sa doctrine, il était le fort, le lion de la tribu de Juda. Le lion aime les pro-

fondeurs du désert, il les connaît, il en est le maître. Et Jésus-Christ, lui aussi, connaissait toutes les profondeurs de la science, en maître il en disposait! Mais en même temps il séduisait, il enchantait; il séduisait par la limpidité de son exposition, par son talent à se faire comprendre, par l'onction de son langage, par les attraits de son amitié. Et alors c'était bien dans la bouche du lion le rayon de miel : la douceur est sortie du fort!

Voilà donc les qualités du précepteur du genre humain. Certes, puisqu'on ne s'inquiète des qualités d'un maître que parce qu'on veut, avons-nous dit, lui accorder sa confiance, Jésus-Christ, n'est-ce pas, mérite bien notre confiance, nous pouvons avoir confiance en Jésus-Christ! Aussi soyons attentifs et favorables à ce qu'il va maintenant nous enseigner. *Le cadre de son enseignement*, telle est la suite de nos investigations.

II

LE CADRE DE SON ENSEIGNEMENT

Qu'a donc enseigné le Précepteur du genre humain? Je vais vous le dire en établissant un parallèle.

Il a existé un homme, un seul homme, dont la science a été, non pas aussi vaste que celle de Jésus-Christ, mais après celle-là la plus vaste. C'est ce prince

célèbre qui avait reçu de Dieu le don de la sagesse. « *Accordez-moi la science et la sagesse* », avait-il répondu au Seigneur qui lui donnait le choix d'une récompense. Et le Seigneur lui avait dit : « *Je vous accorde ce que vous me demandez. Je vous donne la science et un cœur si plein de sagesse et d'intelligence qu'il n'y a jamais eu d'homme avant vous qui vous ait égalé, comme il n'y en aura point après vous.* » Salomon, roi de Juda, fut donc la plus vaste intelligence d'homme qui ait paru. Dans le domaine de la science, il vient immédiatement après Jésus-Christ. Jésus-Christ était la Sagesse elle-même, et Salomon fut le premier des sages[1].

Les deux personnages étant introduits, agrandissons maintenant le parallèle. Voici ce que l'Écriture raconte de la science de Salomon.

Les connaissances de son esprit, dit-elle, *étaient en aussi grand nombre que les grains de sable qui sont sur le rivage des mers.* Il fut un grand poète, *il composa mille cinq cantiques*[2]. Il fut un moraliste d'une finesse et d'une variété inépuisables, car *il prononça trois mille paraboles*[3]. Il fut un naturaliste

[1] Saint Paul a dit : « Le Christ est la sagesse de Dieu, *Christus Dei sapientia.* » En Orient, on appelle sages ceux qui pénètrent les secrets de la science. Eh bien, Jésus-Christ n'était pas simplement un sage, il était la sagesse elle-même. Lorsque l'Évangile nous le représente à l'âge de douze ans, assis au milieu des docteurs de Jérusalem et les étonnant par ses réponses, ce fut le beau spectacle de la Sagesse environnée de sages. Il y avait des sages autour de lui, mais lui était la Sagesse elle-même; il y avait des docteurs, mais lui était la Doctrine.

[2] *Fuerunt carmina ejus quinque et mille* (III, Reg., IV, 32.)

[3] *Locutus est tria millia parabolas* (id.).

merveilleux, puisqu'il traita de toute la nature *depuis le cèdre du Liban jusqu'à la toute petite plante qui sort des fentes de la muraille*[1]. Il fut un astronome et un géomètre sans rival, *dépassant tous les Orientaux et tous les Égyptiens qui excellaient dans ces sciences*[2]. Il fut un politique consommé, attendu que *tous les rois de la terre envoyaient vers lui pour être instruits par sa sagesse*[3]. En un mot, n'ignorant rien de ce que l'esprit humain peut apprendre, il apparut comme le plus brillant météore qui ait traversé le ciel de la science.

Eh bien! qu'est-il resté de cette science d'une si vaste étendue, de ces trois mille paraboles, de ces mille cinq cantiques, et de toutes ces découvertes précieuses en physique, en médecine, en astronomie, qu'est-il resté? Presque rien, presque rien. La religion a bien conservé un certain nombre de maximes morales de ce prince dont elle a formé le livre des *Proverbes* et le livre de l'*Ecclésiaste*. Elle attribue également à Salomon le *Cantique des cantiques*. Mais, cela excepté, tout ce qui était recueil de poésies, découvertes précieuses en histoire naturelle, en médecine, en astronomie, en physique, tout a péri. De telle sorte que si la religion n'avait eu soin de conserver quelques pail-

[1] *Disputavit super lignis a cedro, quæ est in Libano, usque ad hyssopem quæ egreditur de pariete* (id., 32).

[2] *Præcedebat sapientiam omnium Orientalium et Ægyptiorum.* (id., 30).

[3] *Veniebant ab universis regibus terræ, qui audiebant sapientiam ejus* (id. 34).

lettes d'or dans le code des Écritures, on ne saurait plus rien aujourd'hui de la vaste science de Salomon.

Au-dessus de ces ruines, Messieurs, voyons maintenant se lever la figure du Précepteur du genre humain. — Certes, il eût été facile à Jésus-Christ, lui qui était la sagesse même, la science infuse, de donner des lumières et des aperçus splendides sur tant d'arts et de sciences qui occupent les hommes. Il semble que s'il l'eût fait, en retour, les savants de tous les siècles eussent été gagnés à sa cause et à sa personne. Eh bien non, il n'a pas dit un seul mot, mais pas un seul mot, qui se rapporte à la science humaine. Étonnante différence entre Salomon et Celui qui fut plus grand que Salomon ! Mais alors qu'a donc enseigné le Fils de l'homme?... O savants, écoutez; ignorants, écoutez; tous, retenez votre respiration : qu'a-t-il enseigné, quel a été son cadre?...

Uniquement le salut et la vie éternelle. Pas autre chose !

Oui, c'est une observation qui jette dans un étonnement immense lorsqu'on la médite : Celui qui était le puits de la science n'a parlé que du salut. En dehors de ce cadre, rien; il n'a pas dit un seul mot capable de contenter la curiosité des savants, ni qui pût éclaircir la moindre matière. Selon moi, Messieurs, un silence si profond et si exact, alors qu'il possédait la science infinie, est une preuve qu'il était Dieu.

En effet, la science humaine, remarquez bien cela, notre science à nous, est sujette à mille écarts. Combien de fois n'arrive-t il pas à l'homme qui compose

ou à l'homme qui enseigne, de se perdre dans des digressions ? Que de peines, que de précautions ne faut-il pas pour se tenir dans son sujet ? Et, nonobstant toutes ces précautions, on en sort, on s'en écarte, on se perd. Pour les uns, c'est la distraction qui en est cause ; pour les autres, ce sont les difficultés mêmes du sujet qu'ils traitent ; et pour le plus grand nombre, c'est la vanité, oui, la vanité : le désir de montrer tout ce que l'on sait, entraîne hors du sujet. Il n'y a pas de livre, pas d'enseignement, qui ne porte plus ou moins les traces de ces extases malheureuses !... Jésus-Christ seul n'y est point tombé. Comme la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites par l'Architecte éternel, lui, Fils de cet Architecte, ne s'est pas écarté non plus du sujet qu'il avait à traiter. Il s'y est tenu ; il n'en est pas sorti. Je vous défie de me citer une phrase de lui qui reflète la terre et non le ciel. Ah ! si quelqu'un eût été heureux d'une digression, d'une seule digression, c'est bien nous fils de la nation juive. Un jour, ceux qui l'entouraient, lui demandèrent : « *Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël*[1] ? » Ils voulaient savoir, par cette question, si le royaume terrestre de David, la monarchie d'Israël, serait jamais rétabli. Ah ! certes, si une digression eût été permise au Christ, c'était bien celle-là ! Lui enfant de la Judée, dévoué à sa patrie, lui qui pleurait sur Jérusalem, oh ! comme il lui eût été permis ce jour-là de s'écarter pour un

1 Actes, I, 6.

instant de son sujet! Il semble que nous fils d'Israël, dispersés plus tard à travers les siècles, nous eussions tous applaudi à sa digression. Eh bien non, il ne se la permet pas. De même qu'il avait fui dans la montagne lorsqu'on avait voulu le faire roi, il écarte avec la même sagesse la digression politique qu'on lui propose; il réplique : *Ce n'est pas à vous de savoir les moments que le Père a disposés dans sa puissance*[1]. » Jésus-Christ n'ayant pas voulu répondre, l'incertitude continue à planer sur le rétablissement du royaume d'Israël. Le Précepteur du genre humain n'est donc pas sorti une seule fois de son cadre. Je le répète, c'est là une preuve qu'il était de Dieu. Il retenait, il contenait sa science, comme il contenait sa toute-puissance. Parti du ciel, il ne s'est occupé que du ciel. Salomon, né de la terre, s'est principalement occupé de la terre. Aussi, tandis que sur les ruines de la vaste science de Salomon, j'aperçois cette inscription que lui-même y a laissée : *Vanité des vanités, la science elle-même est vanité*[2]; à l'opposé, sur l'enseignement de Jésus-Christ j'aperçois et j'adore cette autre inscription : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas*[3].

Je serais incomplet, Messieurs, si après avoir déterminé le cadre de son enseignement, je ne faisais ressortir au moins les grandes lignes de son magnifique sujet.

[1] Actes, I, 7.
[2] Eccl., I, 2.
[3] Mat., XXIV, 35.

Jésus-Christ a présenté le salut et la vie éternelle sous la forme d'une floraison, d'une germination[1]. — Avez-vous pris garde que tout ici-bas est soumis à la belle loi de la germination et du progrès ? On peut dire de toute chose ici-bas, qu'elle est d'abord plantée, puisqu'elle croît et fleurit, et enfin s'épanouit. L'homme, l'histoire, les sociétés se développent de la même façon que la plante : d'abord un germe au point de départ, puis une floraison, et enfin l'épanouissement et le rayonnement. Eh bien, il en est de même du salut et de la vie éternelle, c'est là ce que Jésus-Christ est venu enseigner. Aussi tout son enseignement peut-il se distribuer d'après les trois phases de la germination. En effet, voyez.

D'abord le point de départ ou le *germe* de la vie éternelle. Jésus-Christ le révèle, et c'est lui-même. *Je suis la voie, la vérité et la vie. Je suis le principe. Personne ne peut venir au Père que par moi. Je suis la porte. Je suis le bon Pasteur. Je suis la vigne et vous êtes les branches.* Et autres paroles semblables qui mettent bien en saillie le point de départ.

Ensuite la *floraison* ou croissance de la vie éter-

[1] Jésus-Christ, dans son sujet, n'a pas adopté de divisions. Nous autres qui enseignons, professeurs, prédicateurs, nous maîtres imparfaits, nous avons besoin du secours des divisions. Autrement, nous sommes diffus. Notre enseignement a besoin d'être endigué, contenu, de couler en quelque sorte entre rives et par petits filets. Celui de Jésus-Christ ressemblait à la pluie du ciel qui tombe de tous les points de l'horizon à la fois, mais avec ordre et majesté. Le divin précepteur n'a donc pas adopté de divisions, et certes il faut bien se garder de lui en prêter. Il est permis néanmoins de reconnaître qu'il a présenté le salut et la vie éternelle sous la forme d'une floraison, d'une germination.

nelle. Plantée avec Jésus-Christ, la vie éternelle a pour théâtre de sa floraison l'âme de chacun de nous et l'Église catholique. L'âme et l'Église doivent fleurir en vertus célestes, foi, espérance, humilité, pureté, charité. C'est pour faire comprendre cette floraison que le Précepteur prononce les belles et célèbres comparaisons suivantes : la comparaison du grain de sénevé : « *Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme plante, qui croît et devient un grand arbre, et les oiseaux du ciel viennent s'établir sur ses branches.* » La comparaison du levain : « *Le royaume des cieux est semblable au levain qui fait fermenter la pâte.* » La comparaison du trésor caché : « *Le royaume des cieux est semblable à un trésor enfoui et qu'on découvre.* » Autant de gracieuses paraboles développées par le divin Maître pour faire comprendre que la vie éternelle doit partir d'ici-bas, fleurir en vertus célestes, croître avec nos efforts ! Presque tout l'Évangile, remarquez-le, est une exhortation pressante à cette croissance du royaume de Dieu en nous. L'Évangile est vraiment un traité d'agriculture céleste! Fils des patriarches, Jésus-Christ a parlé le langage de la vie patriarcale, le langage des champs et de la nature. Voilà pour la floraison.

Et enfin l'*épanouissement* de la vie éternelle. Eh bien là, le divin Précepteur a placé : et le jugement général dans lequel le Fils de l'homme apparaîtra avec une grande majesté, et les anges qui seront les moissonneurs, et les élus qui seront recueillis comme des épis, et l'ivraie qui sera jetée au feu, et

enfin Dieu qui se découvrira à ses élus, et puis l'éternité!...

Telles sont en résumé les grandes lignes de l'enseignement de Jésus-Christ. Comme tout cela est clair, vrai, simple, enchanteur et redoutable! Ah! vous devez comprendre maintenant comment dans un pareil sujet il ne pouvait y avoir place pour la géométrie, pour l'histoire naturelle, pour l'art oratoire, pour la politique, pour n'importe quelle science profane. Non pas, certes, que Jésus-Christ les ait méprisées. il est le *Dieu des sciences!* Mais, par amour pour nous, il s'est borné à la science du salut. Son dessein étant de guérir la corruption des hommes, et ces sciences-là n'en étant point le remède, il les a passées sous silence. Il n'est pas descendu dans le monde pour former des poètes, des orateurs, des astronomes, des naturalistes; il y est venu pour former des élus, pour faire fleurir des bienheureux! Que lui importaient les fleurs des autres sciences, Messieurs, pourvu qu'il eût vos âmes comme fleurs éternelles! Le salut! voilà donc ce qu'il a enseigné! Et il l'a enseigné avec toutes les craintes d'une mère. Ah! une mère redoute les écueils de la science pour son fils. Une mère est la personne du monde qui comprend le mieux cette parole du Christ: *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme?* Que fait à une mère l'éclat des sciences pour son fils, la renommée dans les lettres, dans la politique, si son enfant y doit perdre son âme? Eh bien, Jésus-Christ a enseigné avec toutes ces craintes, en mère plutôt qu'en maître. N'est-ce pas

que vous ne lui en savez pas mauvais gré? Il était l'aigle, il pouvait entraîner les intelligences vers tous les soleils, il a préféré se comparer à la poule qui ne laisse jamais ses petits s'écarter. Il ne s'est pas écarté non plus de son sujet! Il n'a poussé que le cri du salut : *sauvez vos âmes, sauvez vos âmes.* Et c'est pourquoi, tandis qu'il enseignait, laissant de côté les ailes de l'aigle, il n'a étendu que les ailes de la poule : *Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes!* Il craignait de voir nos âmes lui échapper et périr!... Bon Maître, divin Précepteur, n'est-ce pas que j'ai parlé de vous comme il fallait? Vous n'avez développé qu'un sujet : la vie éternelle!

III

L'EXPOSITION DU PRÉCEPTEUR

Lorsqu'un enseignement est terminé, Messieurs, lorsqu'un maître a fini son cours, il se retire; Jésus-Christ, lui, ne s'est pas retiré. Qu'a-t-il donc fait de plus que les autres maîtres? Ah! c'est ici que sa mission de Précepteur du genre humain va se découvrir dans toute sa grave magnificence et sa magnifique gravité! Écoutez bien :

Avez-vous approfondi le sens du mot *exposer*? Exposer! on expose ses idées, on expose son sujet,

sa doctrine, ce qui veut dire qu'on les met en parfaite évidence.

Mais il y a une autre signification du mot exposer. On expose sa vie, sa personne, c'est-à-dire que de même qu'on met en évidence ses idées, son sujet, on peut mettre aussi en évidence ses bras, sa poitrine, sa tête !

Eh bien, à l'exposition de son sujet, Jésus-Christ a joint l'exposition de sa personne. — Durant trois années, le divin Précepteur avait donc enseigné le salut et la vie éternelle. Des groupes privilégiés d'enfants d'Israël avaient seuls entendu sa parole. Les palmiers de la Terre promise avaient seuls frissonné à ses accents. Le lac de Génésareth avait seul porté la barque qui figurait le salut. En un mot, les habitants de Judée étaient encore seuls à connaître le chemin qui conduit à la vie éternelle. Au bout de trois ans, son cours était fini. Or, lorsque la fin de son enseignement fut arrivée, lorsqu'il eut terminé l'exposition de sa doctrine, il ne se retira pas, il ne disparut pas, il ne rentra pas dans le silence ; non, mais il étendit ses bras et se fixa avec sa doctrine ; voilà l'exposition du Précepteur. Le Calvaire se dressa comme une chaire de vérité, et tous les peuples et tous les siècles furent convoqués comme auditeurs.

De sorte que, dans l'enseignement déjà si original, si exceptionnel de Jésus-Christ, il faut encore distinguer cette sublime particularité, qu'il n'y a pas eu seulement de sa part *exposition de la doctrine*, mais aussi *exposition du Précepteur*. Tous les autres maî-

tres, ai-je dit, se retirent, disparaissent après l'exposition de leur doctrine : Jésus-Christ s'est fixé avec la sienne. C'est la seule fois que cela s'est vu. Ah ! c'est maintenant que je comprends enfin dans la Bible une parole du prophète Isaïe qui m'avait toujours paru très-mystérieuse, cette parole : *le Seigneur fera que celui qui t'enseigne ne disparaîtra plus devant toi : et* TES YEUX APERCEVRONT TON PRÉCEPTEUR, *et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum*[1]. Je ne comprenais pas le sens de cette prédiction : *tes yeux apercevront ton précepteur*. O prophète, me disais-je en moi-même, prophète, ne t'es-tu pas trompé ? N'as-tu pas voulu dire : « *Tes oreilles entendront ton précepteur.* » Car lorsqu'il s'agit d'enseignement, c'est l'ouïe et non pas la vue qui est la faculté maîtresse... Eh bien, non, le prophète ne s'est pas trompé. Cette chose insolite, étrange, sublime, l'exposition du précepteur lui-même avec sa doctrine, la voilà réalisée, la voilà, c'est Jésus-Christ : « *Tes yeux apercevront ton précepteur !* » Non seulement nos oreilles sont remplies du bruit de son enseignement, mais nos yeux, nos yeux eux-mêmes, sont frappés du spectacle de sa personne exposée. Le Précepteur étalé, développé avec sa doctrine, c'est la première et la seule fois que cela s'est vu !

Mais pourquoi, Messieurs, l'exposition du Précepteur ? Est-ce que l'exposition si claire, si nette de sa doctrine ne suffisait pas ? Non, elle ne suffisait pas.

[1] Isaïe, xxx, 20.

Elle ne suffisait pas, à cause d'abord de notre légèreté, de notre peu de mémoire. Nous sommes si légers et si oublieux ! Ensuite, et surtout, elle ne suffisait pas à l'amour et à l'anxiété du Cœur de Jésus : il a pensé qu'en s'exposant lui-même avec sa doctrine sur le salut, il rendrait le salut plus saisissant, plus pressant, inoubliable. Il y a réussi.

Comment l'homme, en effet, je vous le demande, pourra-t-il oublier jamais qu'il doit faire son salut, lorsque ses yeux rencontrent à chaque instant son Précepteur exposé ? Mais c'est impossible. Remarquez donc : non seulement Jésus-Christ ne nous a enseigné que le salut, non seulement il nous a pressés, conjurés de le faire, mais même, cette nécessité de nous sauver, il l'a écrite sur lui-même en caractères étincelants, en lettres rouges. Le crucifix est une écriture étincelante, en lettres rouges, qui signifie, qui crie : *faites votre salut*[1] *!...* Il suffit donc d'avoir des yeux pour être instruit de la grande affaire que l'on a à traiter ici-bas[2]. Oh ! vraiment, il n'y avait qu'un Dieu et sa miséricorde pour inventer un pareil moyen de rappeler la vie éternelle à notre fragile mémoire ! Il n'y avait qu'un Dieu et sa miséricorde pour trouver le moyen de s'établir ainsi à perpétuité sous nos yeux !

[1] « Jésus-Christ nous a crié d'une voix de tonnerre par toutes ses actions, par toutes ses paroles, par sa mort, sa résurrection, son retour vers son Père, il nous a crié, il nous crie : revenez vers moi. *Tonat clamans dictis, factis, morte, vita, descensu, ascensu ; clamans ut redeamus ad eum.* » (S. August., liv. IV, Confess., c. II).

[2] Le crucifix est un résumé bref et complet. Sa seule vue explique tout et dispense de tout raisonnement (Duguet).

Aussi les hommes ne l'oublieront pas. On pourra oublier toutes les autres sciences, oublier ce que l'on avait appris dans sa jeunesse, alors qu'on comptait sur sa mémoire si fraîche et si heureuse; oublier ce qu'on avait appris péniblement dans son âge mûr ; oublier l'histoire, les mathématiques, oublier même la religion et la morale.... Il y aura toutefois une chose que l'on ne pourra pas oublier, c'est la science du salut, parce qu'elle est là, exposée, clouée avec le Précepteur : *Tes yeux apercevront ton précepteur, erunt oculi tui videntes præceptorem tuum !*

O Jésus-Christ, bon Précepteur, merci. Merci d'avoir été si clair et d'avoir été si bon ! Merci de vous être mis à notre portée de toutes les manières. O Jésus-Christ, vous êtes bien l'évidence : vous avez été clair comme l'évidence en exposant votre sujet, et vous êtes l'évidence sur le Golgotha !

IV

Et maintenant, Messieurs, quelle conclusion allons-nous tirer de tout cet ensemble, quelle conclusion ?

Est-ce la conclusion que nous devons travailler sans retard comme sans faiblesse à la grande affaire du salut ? Oui, vraiment, c'est la conclusion naturelle. Le divin Précepteur n'ayant enseigné que le salut, il

est naturel et logique que nous ne tirions de sa leçon que ce qui y est renfermé. Faites donc votre salut, Messieurs, allez à la vie éternelle.

Mais il est une autre conclusion qu'il faut tirer à cause des circonstances présentes, et j'ose dire qu'elle est aussi importante que la première. Quelle est donc cette conclusion aussi importante que celle du salut? Avant de l'énoncer, un mot d'explication.

Nous sommes, n'est-ce pas, au XIXe siècle des bienfaits du christianisme. Or, il arrive que, par une ingratitude qui fait frémir, on agite la question, non plus seulement dans des assemblées secrètes, mais maintenant ouvertement, et même dans des assemblées nationales, on agite la question de donner congé au Précepteur du genre humain. Toutes les sciences excepté celle du ciel, tel est le mot d'ordre. Et c'est pourquoi Jésus-Christ est à la veille d'être congédié, d'être remercié. Grand Dieu!

Eh bien, voici cette deuxième conclusion aussi importante vraiment que celle du salut. En votre nom à tous, Messieurs, catholiques intrépides et décidés, je prononce, ou plutôt mon cœur, ma poitrine, tout mon être profère cette affirmation vibrante : JÉSUS-CHRIST EST INAMOVIBLE dans l'enseignement du genre humain... Un tel précepteur ne se renvoie pas, ne se remplace pas!

J'en appelle à vous, Messieurs de Saint-Vincent de Paul, Frères des écoles chrétiennes, membres des Cercles catholiques d'ouvriers, vous qui avez été créés et organisés pour le peuple, n'est-il pas vrai que si d'une part

le peuple aspire à devenir savant, à s'instruire dans l'histoire, la physique, le calcul, dans tout ce qu'on nomme le progrès moderne, à connaître les secrets de la vapeur et de la chimie : d'autre part, il veut connaître aussi le chemin du ciel; le peuple veut se sauver! Que les ennemis de Jésus-Christ, qui sont en même temps les empoisonneurs du peuple, ne se flattent donc pas que les travailleurs, que les chaumières, que les pauvres mères chargées d'enfants fassent jamais volontiers le sacrifice du Précepteur bien-aimé. Oh! non. Aussi je suppose qu'en trompant le peuple comme on s'acharne à le faire, qu'en le circonvenant par des mensonges et l'appât de grossiers intérêts, je suppose, dis-je, qu'on réussisse même quelque jour à l'enfermer — à parquer le peuple — dans un enseignement purement terrestre, dans une doctrine toute matérialiste où il n'y aurait plus d'horizon, plus d'ouverture du côté du ciel : eh bien, cela ne pourrait pas durer! Comme Samson enfermé et prisonnier dans la ville de Gaza enlevait durant la nuit les portes de la ville et les emportait sur son épaule au sommet de la montagne voisine : le peuple, de sa robuste épaule, ne tarderait pas à faire sauter les portes, les entraves du stupide enseignement dans lequel on pensait l'enfermer; et sublime réparateur, emportant tous les règlements impies à la montagne de Celui qui a les bras étendus, il tomberait à genoux en poussant ce cri des pauvres lépreux de l'Évangile, qui fut toujours aussi le cri du peuple : Jésus notre précepteur, ayez pitié de nous, *præceptor noster, miserere nostri.*

Eh bien, Messieurs, vous qui avez en partage l'intelligence et la direction, je vous en conjure, encouragez le peuple à soutenir ainsi Jésus-Christ. Soutenez Jésus-Christ, Messieurs, c'est un enfant d'Israël qui vous le demande à mains jointes; ah! empêchez que les nations ne renvoient le Précepteur qui leur fut donné. Que par vos conseils, que par votre influence, la leçon du Ciel ne se perde pas! Que par votre influence, vos petits-enfants et les enfants du peuple puissent toujours connaître le chemin qui conduit là-haut. Je vous le demande au nom de deux patries, au nom de la France et au nom du ciel! Sauvez vos âmes et sauvez le peuple!

TROISIEME DISCOURS

LA PIERRE FONDAMENTALE
ET ANGULAIRE

UNE PREMIÈRE FOIS REJETÉE PAR LES JUIFS

EST UNE DEUXIÈME FOIS REJETÉE PAR LES NATIONS

Messieurs,

On ignore généralement qu'Hérode — cet Hérode qui était roi de Judée à la venue du Sauveur du monde, — on ignore, dis-je, généralement que, guidé par un esprit de faste et d'ostentation, il détruisit à plaisir l'ancien Temple de Jérusalem jusqu'aux fondations, uniquement pour se faire un mérite, aux yeux de ses contemporains et de la postérité, d'en avoir élevé un autre plus superbe et plus magnifique. Il y réussit et reçut même, malgré ses crimes, à cause de la magnificence de ses constructions, le nom de Grand, Hérode le Grand[1].

[1] Le Temple de Jérusalem fut bâti trois fois :
La première fois, par Salomon.
La deuxième fois, par Zorobabel, parce que l'ancien Temple de Salomon

Un temple nouveau et superbe se dressait donc à la place de l'ancien, au temps de Jésus-Christ. Les matériaux de l'ancien avaient été dispersés, et l'on apercevait même, reléguée dans une cour, une immense pierre de taille qui avait été la pierre fondamentale de l'ancien temple. Hérode avait voulu tout arracher, tout renouveler, tout rajeunir, jusqu'à la pierre qui servait de base [1].

Ce fut évidemment en apercevant un jour cette antique et vénérable relique mise au rebut, que le Sauveur prononça les mémorables paroles suivantes, rapportées par trois évangélistes : « *La pierre qui a été rejetée par ceux qui bâtissaient*, s'écria Jésus-Christ, *est devenue ailleurs la pierre angulaire. C'est le Seigneur qui l'a fait, et la merveille en est sous nos yeux* [2]. »

Que voulait dire le Christ par ces paroles ?

avait été incendié par Nabuchodonosor. Le monument de Zorobabel, quoique très remarquable, était bien inferieur a celui de Salomon.

La troisième fois, par Hérode le Grand. Dans le but de reconquérir une popularité que ses crimes lui avaient ravie, et d'attacher à son nom une gloire immortelle, Hérode le Grand, qui aimait tant à bâtir, et qui du reste s'y entendait très bien, entreprit donc l'œuvre gigantesque de la reconstruction du temple de Zorobabel. Il voulait égaler et même dépasser l'œuvre de Salomon. Les travaux commencèrent l'an 18 avant Jésus-Christ. Ils furent exécutés par dix mille ouvriers.

[1] « On enleva les *vieux fondements*, et on en jeta d'autres sur lesquels on éleva le temple. » Historien Josèphe *Bell. Jud.*, I, c. XXI, 1. — « Tout fut détruit pour renaître rajeuni et agrandi ; le sanctuaire intérieur fut arraché jusqu'à ses fondements, ce qui, soit dit en passant, ne fut pas très difficile, puisqu'il était bâti sur le roc. » De Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, p. 22.

[2] « Cette image était fournie sans doute à Notre-Seigneur par la pierre fondamentale de l'ancien temple qui avait été jetée de côté dans une cour. » *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le docteur Sepp, t. II, p. 38.

D'abord, partant de l'image qui lui était fournie par la pierre fondamentale de l'ancien Temple, il faisait allusion à sa propre personne; car, comme Messie promis à toute la race humaine, n'est-il pas la pierre fondamentale des desseins de Dieu ?

Ensuite, en disant que la pierre méprisée et mise au rebut deviendrait ailleurs pierre fondamentale et angulaire, il voulait annoncer ceci : que de même qu'Hérode et ses architectes avaient rejeté et mis de côté la pierre de l'ancien Temple, lui le Christ, on le mettrait également de côté; mais que voici la merveille qu'il prédisait : mis de côté, il deviendrait la pierre fondamentale et angulaire d'un édifice inespéré et incomparable.

Eh bien, cela s'est vérifié, et vérifié deux fois : la première fois, il y a dix-neuf siècles, quand les Juifs rejetèrent Jésus-Christ ;

La deuxième fois, dans notre siècle, où les gouvernements des nations modernes l'ont rejeté à leur tour.

Dans les deux cas, dans les deux rebuts successifs, a éclaté la merveille annoncée : Jésus-Christ rejeté est devenu la pierre fondamentale et angulaire d'un édifice inattendu.

C'est là, Messieurs, le double spectacle que je veux dérouler à vos regards.

Il y a donc deux points de vue parallèles à développer :

Premier point de vue : Jésus-Christ, une première fois rejeté par la nation juive, est devenu une première fois la pierre fondamentale et angulaire.

Deuxième point de vue : Jésus-Christ, rejeté une deuxième fois par les nations modernes, devient une deuxième fois pierre fondamentale et angulaire.

I

JÉSUS-CHRIST UNE PREMIÈRE FOIS REJETÉ ET UNE PREMIÈRE FOIS DEVENU LA PIERRE FONDAMENTALE ET ANGULAIRE

A l'époque où l'humble fils de Marie se présenta en Judée, les Juifs espéraient et attendaient un nouvel état de choses. Ils attendaient une transformation politique qui, d'après leurs calculs, devait être accompagnée d'une grande prospérité temporelle. Ils se flattaient que Jérusalem serait d'abord délivrée du joug des Romains, puis qu'elle deviendrait la plus opulente et la plus magnifique cité de l'univers. Aussi lorsque l'humble Jésus se présenta pour être le centre du nouvel état de choses attendu, ce fut, surtout parmi les pharisiens, princes orgueilleux de la nation, un désappointement général, un sentiment de répulsion qui s'accrut jusqu'à la rage. « Lui, notre Roi ?..... crièrent-ils à Pilate ; enlevez-le, *tolle, tolle eum* [1]. »

Le prophète Isaïe avait décrit par avance ce désappointement et ce cri de répulsion : « Nous l'avons re-

[1] Joan., XIX, 15.

gardé, et il nous a paru comme un lépreux, le dernier des hommes, *putavimus eum quasi leprosum... novissimum virorum*[1]. » Quoi! un lépreux, un homme de rien pour devenir le point de départ du nouvel état de choses, allons donc! Et ce lépreux fut rejeté, poussé du pied. De même que la pierre fondamentale de l'ancien Temple avait été arrachée de sa place par Hérode, puis reléguée dans un coin de la cour, Jésus-Christ, lui le Messie enraciné dans la nation, fut littéralement arraché, jeté hors de Jérusalem — car le Calvaire était hors de Jérusalem, — et l'on crut parmi nous qu'il ne serait plus question de lui.

Eh bien, voici la merveille. A la grande stupéfaction des Juifs, ce Jésus, rejeté de l'état de choses qu'ils attendaient, est devenu ce que les Écritures appellent la *pierre fondamentale et angulaire* d'un nouvel état de choses plus majestueux.

En effet, il est devenu d'abord la pierre fondamentale *en religion*.

Mes anciens coreligionnaires peuvent bien conserver du mépris, de la haine même, contre Jésus-Christ; il y a un aveu néanmoins qu'ils sont contraints de faire : c'est que Jésus-Christ est devenu la base de la religion dans le monde. Moi je le reconnais avec amour et admiration! Oui, depuis ce qui s'est passé à Jérusalem, toute la religion repose sur le pauvre Crucifié. Chaque âme s'appuie sur lui, et toutes les âmes s'appuient sur lui. Il n'y a plus en religion d'autre

[1] Isaïe, LIII, 3, 4.

fondement que Celui que nous avions rejeté comme un lépreux. Depuis dix-neuf siècles, chaque âme en particulier lui dit : *Mon Jésus;* et toutes les âmes ensemble disent : *Notre-Seigneur Jésus-Christ.* En un mot, Celui qui nous avait semblé impropre, un homme de rien, est devenu la base de ce splendide édifice spirituel qui se nomme l'Église catholique ou universelle. Voilà la merveille.

Et ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette merveille, c'est que, par nos procédés envers Lui en Judée, nous l'avons préparé à s'unir à toutes les âmes. Quels avaient été nos procédés à son égard? Non seulement nous l'avions rejeté, nous l'avions encore meurtri, frappé, de telle sorte que l'Écriture, qui l'avait appelé la *pierre fondamentale*, l'avait surnommé aussi la *pierre éprouvée, lapidem probatum*[1]. La douleur fut le ciseau qui le tailla. Oh! qu'il a souffert pour devenir la pierre éprouvée!... Eh bien, qu'en est-il résulté? Cette merveille, qu'il s'est adapté comme de lui-même à toutes les âmes qui souffrent, et que toutes les âmes qui souffrent, ont eu de l'inclination pour lui. Entre la pierre fondamentale qui est le Christ, et les pierres vivantes qui sont les âmes, il y a eu tout de suite, par le moyen de la douleur, affinité et attraction. Il suffit de souffrir, de se trouver dans le malheur, dans la peine, pour se sentir sollicité intérieurement de se donner à Jésus. Oh! n'est-ce pas que c'est vrai?... Dès qu'on souffre, il semble qu'on soit déjà un

[1] Isaïe, XXVIII, 16.

chrétien commencé; et si l'on souffre avec amour, si l'on incline doucement sa tête sur Celui qui fut la pierre éprouvée, on est un parfait chrétien. Je le demande au plus incroyant, tout cela n'est-il pas merveilleux, adorable, consolant, l'ouvrage de la Divinité? Pauvre crucifié, pauvre lépreux, vous fûtes autrefois le rebut de la Synagogue, et vous êtes maintenant la base précieuse de la Religion universelle! On vous avait jeté hors de Jérusalem, et voici que sur le rejeté de Jérusalem s'appuie et s'étale cette sublime architecture de Dieu qui s'appelle, sur la terre, Jérusalem des âmes, et plus haut, Jérusalem des cieux[1]!

Le rejeté de la Synagogue est donc devenu *la pierre fondamentale* en religion. J'ajoute, avec les prophètes qui l'avaient annoncé, qu'il est devenu aussi *la pierre angulaire* (pierre de l'angle) *quem reprobaverunt, hic factus est in caput anguli.*

[1] La plus belle et la plus exacte image qu'on puisse se faire de la société religieuse, est celle d'une architecture, d'un temple qui s'élève ayant à sa base Jésus-Christ, et pour pierres vivantes les âmes. Oui, ce temple vivant qui se bâtit, est bien l'expression la plus exacte et la plus consolante de ce que les âmes ont à faire ici-bas, de leurs relations et du but qu'elles poursuivent. Elles entrent en relations d'architecture. Elles sont en train de former, assise par assise, âme par âme, la maison de Dieu. Pierres vivantes, elles se taillent ici-bas : par l'épreuve ou par les coups répétés de la pénitence. Ces âmes qui sont taillées comme des pierres, par l'épreuve, par la souffrance, comme c'est juste et comme c'est beau! De toutes ces âmes ainsi taillées et polies, s'appuyant toutes sur la base qui est le Christ, doit se former un jour la sublime architecture de Dieu, la Jérusalem majestueuse de l'éternité. C'est ce que l'Église chante dans cette strophe si connue : « O Jérusalem, cité céleste, ô bienheureux séjour de la vision et de la paix éternelle *qui vous élevez jusqu'aux astres sur des pierres vivantes!* »

Qu'est-ce donc que la pierre angulaire dans un édifice? quel est son rôle? et comment Jésus-Christ rejeté par les Juifs, a-t-il rempli ce rôle de pierre angulaire?

Permettez-moi un petit aperçu d'architecture. Voici ce qu'est dans un édifice la pierre angulaire.

L'angle d'une maison est formé, vous le savez, vous le voyez à chaque pas, par la jonction de deux murailles. Deux murailles en se rencontrant l'une contre l'autre, forment un angle. Eh bien, la pierre angulaire est la solide pierre de taille qui, étant enfouie dans le sol, supporte sur elle-même les deux murailles et leur permet ainsi de se joindre, de se réunir. Grâce à elle, les deux murs, le mur de droite et le mur de gauche, se rencontrent, s'unissent et persistent dans leur union. Tel est le rôle de la pierre angulaire. Ainsi qu'on le voit, c'est un rôle de réunion.

Et maintenant comment Jésus-Christ est-il devenu la pierre angulaire?

Ah! laissez-moi d'abord exhaler une plainte, un regret israélite. — Vous n'ignorez pas, vous qui avez tous lu l'Histoire Sainte, qu'après la mort de David et de Salomon, leurs États s'étaient presque immédiatement divisés en deux parties. Le prophète Ahias déchirant son manteau en deux parts, avait dit : ainsi sera partagé le royaume de Salomon. Roboam était resté roi de la tribu princière de Juda; mais Jéroboam, à la tête des dix tribus schismatiques, était devenu roi d'Israël. Depuis lors, ces deux royaumes de Juda et d'Israël, sans cesse en rancune et en hostilité, ne

s'étaient jamais rapprochés l'un de l'autre. Eh bien ! il est à présumer que si Jésus-Christ avait été accepté comme Messie, il fût devenu la pierre angulaire qui eût ramené l'une vers l'autre ces deux parties considérables du peuple juif, ces deux murailles; de leur union, il eût recomposé la maison et le royaume de David. Oui, c'est ma conviction profonde, autorisée du reste par les soupirs de nos vieux prophètes, si le Christ n'eût pas été rejeté par nous, il eût certainement eu à cœur, lui qui aimait tant sa patrie, de relier les parties disjointes du peuple juif. Il eût commencé par être pierre angulaire chez nous, avant de le devenir en n'importe quel autre lieu. Nos tribus séparées se fussent rapprochées en lui ; la distinction qui dure encore après trente siècles, entre Juif et Samaritain, c'est-à-dire entre royaume de Juda et royaume d'Israël, eût cessé, et la nation juive eût retrouvé dans ce rapprochement, procuré par la Pierre de l'angle, toute sa force. Le siège de Jérusalem eût été impossible[1] !.....

Hélas ! ces avantages nous ont échappé, du moment que nous n'avons pas voulu de Lui. Et rejeté par nous, il a été libre d'exercer ailleurs son rôle de pierre angulaire.

Voici donc comment il l'a exercé ailleurs. C'est plus large et plus merveilleux.

[1] Ce sont bien moins les légions de Titus que les divisions intestines qui ont fait prendre Jérusalem. — Lire le livre si palpitant d'intérêt et d'actualité : *Rome et la Judée*, par le comte de Champagny, de l'Académie française. J'ai recueilli un jour ce propos des lèvres de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans : « De tous les livres que j'ai lus, c'est peut-être celui qui m'a le plus impressionné. »

Concevez par la pensée, Messieurs, les distances les plus opposées, les contrastes les plus en relief, les castes les plus antipathiques, les extrêmes les plus éloignés.... Ces distances, ces contrastes, ces castes, ces extrêmes, Jésus-Christ les a rapprochés et ramenés en sa personne, pour en composer les murailles de la Jérusalem des âmes. Vous allez comprendre cette habile et miséricordieuse architecture.

Qu'y avait-il, dites-moi, de plus étranger, de plus opposé, de plus distant que les Barbares qui habitaient les forêts du Nord, et ces Grecs et ces Romains qui représentaient les peuples civilisés ? Certes, il n'y avait rien de commun entre eux. Eh bien, Jésus-Christ les a attirés doucement les uns vers les autres, et les a fait se rencontrer et s'unir dans son Église, exactement comme l'angle joint et relie deux murailles dans une maison.

Un autre exemple. Quoi de plus opposé, de plus disparate que la race noire et la race blanche, les enfants de la malédiction et les enfants de la bénédiction ? Néanmoins dans le Cœur de Jésus comme dans un angle d'amour, la race blanche et la pauvre race noire se sont rencontrées et aimées, et il n'y a plus que bénédiction !

Encore un exemple. Quoi de plus opposé, de plus extrême que les riches et les pauvres, ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien ? Or, ne voyez-vous pas comme en Jésus-Christ les uns se sont inclinés vers les autres et ont uni leurs mains, de telle sorte que dans l'Église, maison de Dieu, les pauvres et les riches ont

le même rang, les mêmes droits, les mêmes honneurs, exactement comme deux murailles qui, étant reliées par un angle, ont la même élévation et la même destination.

En un mot, remarquez-le, tout ce qui était étranger dans le monde, tout ce qui était isolé, sans relation, opposé même — pourvu toutefois que ce ne fût pas une opposition essentielle, comme le bien et le mal, les ténèbres et la lumière — bref, tout ce qu'on nommait les extrêmes, tout cela est entré en relation, en conjonction, en construction par le moyen de Jésus-Christ l'attrayante pierre angulaire!

Ah ! j'ai compris — et j'ai tressailli en le comprenant — pourquoi l'Église catholique a des proportions si vastes et si majestueuses : j'ai aperçu la Pierre angulaire qui prolongeait son rôle de réunion au-delà même des confins de ce monde, reliant ce que le chaos semblait séparer. C'est à elle en effet, c'est à la pierre angulaire que vous, vivants, vous êtes redevables de pouvoir être en relation, en conjonction avec vos morts : Jésus-Christ descendu aux enfers est devenu la pierre de l'angle entre les vivants et les morts, entre ces deux murailles d'une même Église, l'Église militante et l'Église souffrante. Comme aussi, c'est à la pierre angulaire que vous êtes redevables de pouvoir être en relation avec les esprits célestes, avec les anges, qui sont des créatures d'un autre ordre que vous : Jésus-Christ monté au ciel est devenu la pierre de l'angle entre la nature humaine et la nature angélique, entre l'Église militante et l'Église triomphante. Voilà

comment Jésus-Christ, en Dieu Tout-Puissant, a tout rapproché, tout relié. De l'aurore au couchant, du septentrion au midi et des enfers jusqu'au ciel, il a appelé à lui les extrêmes, et il en a formé les murailles de la Jérusalem des âmes!..... Ah! vous catholiques, paisibles habitants depuis votre enfance de l'intérieur de cette Jérusalem, vous n'êtes pas frappés peut-être de sa construction. Mais nous pauvres juifs qui étions au-dehors, et qui avons tourné autour de ses murailles avant d'y entrer par la porte du baptême, nous, nous avons été frappés, et nous demeurons frappés de sa construction et de ses hardiesses réunies par la Pierre de l'angle!.... Et puis un con traste d'un autre genre ajoutait à notre saisissement. Ecoutez ce contraste.

Le Temple de notre Jérusalem à nous, n'existe plus. Tous les vendredis soir, depuis dix-neuf siècles, quand le voyageur chrétien se dirige, à la tombée de la nuit, vers l'emplacement où fut le Temple, il aperçoit des groupes de pauvres juifs pleurant ensemble. D'un côté les femmes assises en cercle, dans l'attitude de la douleur, rappellent ces médailles frappées par Titus, qui représentent une femme enveloppée d'un manteau, assise au pied d'un palmier, la tête penchée et appuyée sur la main, avec cette inscription : *la Judée captive.* Plus loin, les hommes accroupis sur les débris du Temple, baisent des restes de murs ; ils y appuient leur tête, ils enfoncent leurs mains, avec une sorte de frénésie, dans les crevasses de la pierre ; on dirait de ces enfants insupportables qu'une mère irritée aurait mis dehors et

qui trépigneraient à la porte pour pouvoir rentrer. On les entend réciter les lamentations de Jérémie et tous gémissent en répétant ce cri de douleur: « *Combien de temps encore, ô mon Dieu?* »

Le chrétien qui passe dans l'ombre pourrait facilement répondre à cette question[1]...

Cette scène des Juifs pleurant sur les ruines du Temple, quel spectacle, et puis surtout quel contraste avec le sort de Jésus-Christ triomphateur! Ah! comment n'aurions-nous pas été émus de ce contraste? Comprenez donc. Voilà un peuple qui rêvait un superbe état de choses et qui en avait rebuté Jésus-Christ, celui qu'on surnommait le lépreux. Tout à coup ce peuple est balayé avec les pierres de son Temple. Depuis dix-neuf siècles, tous les vendredis soir, il vient les arroser de ses larmes. Et pendant ce temps-là le rebuté, le lépreux, Jésus-Christ, apparaît avec son rôle majestueux de pierre fondamentale et angulaire. Ici, des tronçons de pierres foudroyées et des larmes. Là, la Pierre vivante, soutenant l'Eglise catholique avec toutes ses âmes, avec toutes ses races, avec tous les extrêmes appelés et rapprochés. O mon Dieu, quel contraste! ô mon Dieu, quelle éloquence! ô mon Dieu, comme vous avez bien réussi la merveille que vous aviez an-

[1] Pendant les six premiers mois de l'ère chrétienne, les Juifs venaient pleurer à l'endroit même où avait été enfoncée la pierre fondamentale de leur temple; cet endroit a nom *la pierre sacrée*. Ils l'oignaient d'huile et l'arrosaient de leurs larmes. Aujourd'hui cet emplacement de *la pierre sacrée* est enclavé et caché dans la mosquée d'Omar, élevée sur les ruines du temple de Salomon. Les Juifs pleurent maintenant devant un avant-mur du temple ou mur d'enceinte, resté debout.

noncée ! Aussi quand les écailles tombent des yeux d'un Juif, il n'a plus sur les lèvres que ce cri de transport : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.*

J'ai fini, Messieurs, de raconter comment Jésus-Christ, une première fois rejeté, est devenu une première fois la pierre fondamentale et angulaire. Vous avez plaint et condamné les Juifs. Eh bien, vous allez maintenant reporter sur d'autres ces plaintes et cette condamnation.

II

JÉSUS-CHRIST REJETÉ UNE DEUXIÈME FOIS ET DEVENANT UNE DEUXIÈME FOIS LA PIERRE FONDAMENTALE ET ANGULAIRE

Revenons un instant à notre point de départ : la reconstruction du Temple entreprise par Hérode.

J'ai dit en commençant que, quelques années avant la naissance du Sauveur, Hérode le Grand, possesseur paisible de Jérusalem, renversa l'ancien Temple, uniquement pour se procurer la vaniteuse satisfaction de le rebâtir plus magnifique ; il voulait qu'on pût dire de lui dans l'histoire qu'il avait égalé en splendeur et même surpassé le premier Temple bâti par Salomon.

Tel fut notre point de départ.

Messieurs, permettez-moi un rapprochement. La conduite des gouvernements modernes depuis 1789 n'est-elle pas, en tous points, conforme à la conduite d'Hérode le Grand ?

A cette date de 1789, les gouvernements ont dit : Refaisons la société. Et, s'attaquant à l'ancien ordre social, ils l'ont bouleversé jusque dans ses fondements, pour se procurer l'orgueilleuse satisfaction de le reconstruire à nouveau. En effet, une société nouvelle est apparue.

Le Temple de Jérusalem, construit par Hérode à la place de l'ancien, était, il faut le reconnaître, d'une majesté et d'un luxe sans pareil. L'historien Josèphe nous a conservé la description détaillée de ce somptueux édifice.

« L'extérieur du Temple, dit-il, frappait autant les yeux que l'esprit. Il était revêtu de tous côtés d'épaisses plaques d'or, si bien qu'au lever du soleil, il semblait en feu et repoussait tous les regards, comme s'il eût été imprégné des rayons de l'astre du jour. De loin, il paraissait semblable à une montagne de neige, car partout où l'or disparaissait, brillait un marbre éclatant de blancheur. » L'œuvre d'Hérode le Grand, en un mot, était une œuvre magnifique, somptueuse.

On peut en dire autant, Messieurs, de l'œuvre entreprise par vos gouvernements modernes. La société nouvelle, cette société qu'on fait dater de 1789, présente, il faut le reconnaître, des aspects vraiment somptueux et saisissants. Par exemple, tout y est vaste, d'un accès facile et permis à tous : le droit commun ! Ensuite,

ce sont de grandes lignes, comme il n'en a jamais existé : grandes lignes ouvertes par la vapeur, par l'électricité, grandes lignes ouvertes par la science, ouvertes par la charité, grandes lignes ouvertes par le libre échange. Je ne parle pas de l'or, de l'aisance et de ces mille détails de luxe qui circulent partout. Bref, la société moderne est bien faite pour séduire, et elle séduirait si, en la considérant avec attention du haut en bas, on n'y apercevait la même absence, la même lacune que les yeux de Jésus-Christ découvrirent dans l'édifice reconstruit par Hérode : l'absence de l'ancienne pierre fondamentale et angulaire. Hérode, avons-nous vu, l'avait arrachée et remplacée. Eh bien, cette faute qui avait consisté à ôter de sa place l'ancienne pierre fondamentale et à la mettre au rebut ; cette faute commise matériellement par Hérode dans la reconstruction du Temple de Jérusalem, mais commise moralement par toute la nation juive lorsque du superbe état de choses qu'elle rêvait, elle arracha et rejeta Jésus-Christ ; cette faute, ce sacrilège qui consiste à se passer de Celui que Dieu a posé comme la base éternelle du monde ; cette faute, ce sacrilège, vos législateurs modernes l'ont commise à leur tour dans la reconstruction de la société en 1789. Regardez en effet : ce n'est plus Jésus-Christ qui est à la base, l'antique pierre fondamentale a été arrachée, mise au rebut. Et maintenant à la base, ce sont *les Droits de l'Homme* que vous apercevez. La constitution sociale de 1789 débute ainsi : *Déclaration des Droits de l'Homme.* Or, comme on l'a très bien dit, la *déclaration des*

Droits de l'Homme a été la *suppression des droits de Dieu !*

Messieurs, il ne m'appartient pas de pousser plus loin mon appréciation sur la constitution de votre société moderne. Aussi bien, il est dans le plan de mon discours de seulement rechercher ce qu'est devenu Celui que les architectes de 1789 ont mis de côté. Qu'est-il donc devenu ?

Je réponds en souriant par le vieux mot de l'Écriture : merveille. Voici la merveille : le *Rejeté* de 89 est devenu la *Pierre fondamentale* et *angulaire*, non plus de la religion — c'est fait — mais de la société.

D'abord il est devenu la pierre *fondamentale*. Comment cela ?

Au sein de la tempête universelle qui enveloppe aujourd'hui le monde, à cette heure où rien n'est sûr, où les institutions les plus fermes remuent et vacillent comme dans un tremblement de terre, veuillez me dire, je vous prie, Messieurs, où vous apercevez la pierre fondamentale et solide de l'ordre social ? Je vous demande de me montrer la base, la base qui ne bouge pas ; montrez-moi cette base imperturbable ?

Sont-ce *les lois ?* Me montrez-vous les lois ?... Ah ! les lois, oui, sans doute, elles furent longtemps comme ces pierres carrées qu'on pose et qu'on ne bouge plus, qu'on ne retourne plus, une fois qu'elles sont posées, parce qu'elles sont carrées. Ainsi furent les lois, les vénérables lois, les imposantes lois ! Ainsi furent-elles, aussi longtemps qu'elles s'appuyèrent elles-mêmes sur

la pierre fondamentale, sur Jésus-Christ. Mais aujourd'hui qu'elles en sont séparées, les lois, vos lois françaises, ah! elles disparaissent dans le gouffre de la Révolution, elles disparaissent, tenez! comme des pierres qu'on s'amuserait à faire rouler dans un abîme. Osez dire que ce n'est pas vrai!

« C'est le *Décalogue* qui est la pierre fondamentale de l'ordre social », me criera triomphalement un enfant d'Israël enthousiaste de revivre et d'être *quelqu'un* dans l'ordre de choses actuel, c'est le Décalogue; et beaucoup de chrétiens, rétrogrades jusqu'au judaïsme, répéteront avec lui : c'est le Décalogue, et il suffit.

Je réponds : non ce n'est pas le Décalogue qui est la base imperturbable. Le Décalogue, cette pierre du Sinaï, ces tables de pierre qui ont soutenu pendant deux mille ans la société juive et qui en retiennent encore les débris, je les baise avec respect, mais je les déclare insuffisantes à protéger aujourd'hui l'ordre social. *Tu ne voleras pas* ; on vole aujourd'hui comme on n'a jamais volé. Regardez vos rues quand vient la la nuit, elles présentent en plein XIXe siècle les dangers des broussailles et des forêts! — *Tu ne tueras pas* : entendez-vous les pas en Europe de sept millions d'hommes qui s'alignent et n'attendent plus qu'un signal pour commencer une tuerie dont la pensée fait frémir? — *Tu ne commettras pas l'adutère* : je n'ose rien dire, sinon qu'on commet aujourd'hui l'adultère comme peut-être on ne l'a jamais commis. Le Décalogue, ah! je me rappelle que devant la danse des enfants d'Israël autour du veau d'or, le

législateur qui descendait de la montagne, en brisa les tables. Et devant le vertige qui entraîne aujourd'hui comme dans une danse funèbre les gouvernements et les peuples, Moïse, s'il reparaissait avec ses tables de pierre, les briserait encore, Messieurs, comme insuffisantes à sauver votre société !...

Ce ne sont donc ni les lois ni même le Décalogue qui forment à cette heure la base solide de l'ordre social. Mais alors comment vais-je vous montrer à mon tour que c'est *le Rejeté* de 1789 ? Écoutez bien.

Un jour que Jésus-Christ marchait le long d'un lac de la Galilée, il rencontra un grain de sable. Fondateur éternel, choisissant ce grain de sable, il lui fit ce serment célèbre : *tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Quoi donc ! s'écrient les commentateurs, y aurait-il dans l'Église de Dieu deux pierres fondamentales, Jésus-Christ et Pierre ? Messieurs, ne le pensez pas. Il n'y a qu'une pierre fondamentale, Jésus-Christ. Mais, Simon Pierre ayant été prédestiné et posé pour tenir la place de Jésus-Christ sur la terre, le Fils de Dieu, qui était la toute-puissance, a communiqué au grain de sable ses propres qualités de pierre fondamentale. Il l'a créé base avec lui-même. Selon l'admirable théologie de saint Léon, Pierre est devenu par communication ce que Jésus-Christ est par essence, et tous les deux sont la même base[1]. Aussi

[1] Saint Léon fait encore cette belle remarque : « Jésus-Christ s'est présenté ici-bas avec trois titres particuliers : il est la vraie *lumière du*

qu'on examine la figure de Pierre et de tous les papes : comme elle est calme! comme elle est carrée! comme elle est tranquille! toutes les allures de la pierre fondamentale!

Eh bien donc, voici maintenant la merveille que j'ai annoncée, qui éclate du reste sous nos yeux à tous : tandis que les lois n'ont plus ni vigueur ni durée, que le Décalogue n'est plus observé, et que tout ce qui servait d'assises à la société disparaît, épave par épave, emporté dans la tempête : Jésus-Christ et Pierre, le rocher et le grain de sable, apparaissent ensemble comme la base imperturbable, la pierre fondamentale de l'ordre social. Voulez-vous savoir ce qu'est devenu Celui que vous avez mis au rebut, gouvernements de 89? Considérez ce qui se passait à Saint-Pierre de Rome, au moment même où la grande tempête du monde allait se déchaîner. « Tu es infaillible », a-t-on dit à celui qui tenait la place du Rebuté, tu es infaillible, c'est-à-dire tu ne peux pas tomber. Tout est mensonge, excepté toi ; tout est passager, excepté

monde; le vrai *sel mystérieux* qui préserve les hommes de la corruption; il est en même temps la *pierre vive et angulaire* sur laquelle s'élève l'édifice de la maison de Dieu. Or, le Sauveur a donné à tous les apôtres sans exception les deux premiers noms et leur a fait part à tous des prérogatives qui y sont attachées, quand il leur a dit : « Vous êtes *le sel de la terre* et *la lumière du monde.* » Mais quant au dernier nom, le plus célébré dans les divines Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, le plus magnifique et le plus glorieux, ce nom de *pierre vive*, il ne l'a donné qu'à leur chef. A lui seul il a conféré ce titre si grand, qui lui appartient et lui convient en propre. Il lui a transmis la dignité d'être, après lui, ce qu'il est lui-même, *la pierre fondamentale*, le Chef de son Église. Entre eux deux seulement, il a établi une communauté parfaite de titres et de dignité, par ces mots : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon Église. »

toi; tout peut se déraciner et se remplacer, excepté toi; tu es infaillible! Ce jour-là, législateurs de 89, *à vos droits de l'homme* les évêques ont opposé *les privilèges de Pierre*... Et puis, la tempête est donc venue, et alors c'est la grande scène admirable du lac de Génésareth qui s'est renouvelée. Jésus-Christ, raconte l'Évangile, marchait sur les flots et il disait à Pierre de venir le rejoindre... à Pie IX, à Léon XIII, au Pape, de se tenir debout à côté de lui. Et maintenant tous les deux, Jésus-Christ et le Pape sont debout, calmes au-dessus des flots. La tempête engloutit tout, princes et royaumes, autour du Pape; mais parce que lui il est la base, elle se solidifie sous ses pieds, le soutenant et le montrant à tous les regards. Pour les autres, la tempête est un *gouffre*, pour lui elle est un *piédestal!* C'est donc bien là, Messieurs, auprès du Rebuté de 89 et du prisonnier du Vatican, que se trouve la base actuelle du monde, la base du Décalogue, la base de la justice et de ses lois, la base de la dignité de la personne humaine, la base de la paix, la base de l'avenir. Ah! toutes les âmes le sentent bien, même les plus indifférentes, même les plus attachées à la matière, même les plus hostiles. On sent, nous sentons tous, que dans ce grain de sable posé par le Fils de Dieu, il y a comme l'axe de la terre, et en même temps qu'il est le soleil; l'axe de la terre et le soleil, ces deux seules choses fixes du monde et qui se correspondent. Et de même que l'axe est imperturbable, et de même que le soleil est tranquille sur sa lumière au profond du ciel, le Pape est imperturbable, tranquille sur ses des-

tinées et les destinées du monde qu'il porte et qu'il éclaire; voilà la merveille!

J'ai donc montré comment le Rebuté de 89 transpirant à travers Pierre, était à cette heure la Pierre fondamentale. Si vous y prenez garde, je n'ai pas dit un mot de son rôle de *pierre angulaire*. Pourquoi cela? Je ne le puis pas.

Le rôle de la pierre de l'angle, dans un édifice, consiste, avons-nous vu, à unir deux murailles, le mur de droite et le mur de gauche. Et Jésus-Christ, avons-nous vu encore, est devenu pierre angulaire en religion, parce qu'il a uni et relié dans son Église les âmes avec les âmes, les peuples avec les peuples. Pourquoi alors ce rapprochement qu'il a accompli en religion ne l'accomplirait-il pas maintenant en société? Je réponds: l'heure de cette merveille n'est pas encore venue; et voilà pourquoi je n'en puis parler.

Messieurs, je ne veux pas vous en faire accroire, il faut être franc, la merveille consiste uniquement à cette heure en ce que le Rejeté de 89 se manifeste comme *Pierre fondamentale* de l'ordre social, je l'ai prouvé; uniquement, je le répète, comme Pierre fondamentale, pas encore comme *Pierre angulaire*. Et la raison, ce semble, la voici:

Contemplez donc votre œuvre, architectes de 89. Votre œuvre, contemplez-la.

Les inimitiés, les séparations, les castes, les antipathies, les haines, sont revenues plus profondes et plus vastes qu'elles n'étaient, il y a dix-neuf siècles. Le Fils

de Dieu avait rapproché les extrêmes ; et vous, vous les avez rejetés à distance et rendus presque irréconciliables : extrêmes en politique ; extrêmes entre le travail et le capital ; extrêmes entre les nations ; extrêmes entre les races. Vous avez arraché *la pierre de l'angle*, superbes et imprudents architectes : l'anarchie et la haine vous ont répondu. . . . .

Contemplez donc votre œuvre. Aussi bien, c'est l'heure de la contempler ; la Providence se tait, ne se presse pas. Il faut bien que vous ayez le temps de vous en rendre compte, et que les peuples qui vous ont laissés faire, vous félicitent, vous admirent, vous bénissent..... J'ai dit, vous bénissent. Non, ils vous maudiront. Déjà on les entend vous maudire et réclamer sourdement Jésus-Christ ; Jésus-Christ, la pierre de l'angle ! rendez-nous la pierre de l'angle ! . . . Messieurs, je vous le jure, lorsque ce cri s'élargira et retentira bien fort, lorsque les pauvres peuples affolés et désillusionnés rappelleront le Sauveur, la seconde merveille ne se fera pas attendre ; et le Rebuté de 89, déjà pierre fondamentale incontestable de l'ordre social, se manifestera aussi comme pierre angulaire.

Alors ce sera un bien doux spectacle, l'Évangile le laisse entrevoir : le spectacle de la poule qui reprend ses petits sous ses ailes.

De tous les soupirs exhalés par Jésus-Christ, celui-ci a été le plus tendre, le plus poignant : *Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu.*

Commentant cette parole poignante du Sauveur, saint Augustin remarque que quand une poule a des petits, lors même qu'ils ne paraissent pas, qu'elle n'en est pas suivie, on reconnaît de suite néanmoins qu'elle est mère : « Elle est si abattue, dit-il, si changée, qu'on juge tout d'un coup à ses plumes hérissées, à sa voix enrouée et sanglotante, à ses ailes abaissées et à tout le reste de son corps négligé et compatissant, qu'elle est mère, sans attendre que ses petits se montrent. »

N'est-ce pas la plus touchante figure de la tristesse et de la tendresse du Rebuté de 89, depuis qu'il a perdu les Nations ses enfants ?

J'ajouterai que lorsqu'il les aura retrouvées, ce sera aussi la plus belle expression de son rôle de pierre angulaire. Si vous y prenez garde, cette poule qui étend ses deux ailes autour de sa petite famille ; ces deux ailes étendues, l'une à gauche, l'autre à droite, comme deux murailles d'amour, et l'heureuse mère au milieu : n'est-ce pas ce que j'ai raconté de la pierre angulaire, sa vivante et sa plus ravissante expression ?

Eh bien, n'en doutez pas, ce beau spectacle de la poule rassemblant ses petits — de la pierre angulaire, ralliant une dernière fois les extrêmes — ce beau spectacle est réservé au monde.

Oui, les peuples de l'Europe laisseront tomber leurs armes ; oui, les enfants de la France rejoindront leurs mains ; oui, également, les restes du peuple juif et les restes du peuple chrétien se rapprocheront, l'un sous une aile et l'autre sous l'autre aile ; et cette fois, le

soupir de *la vivante Pierre angulaire* sera celui-ci : *Jérusalem, j'ai voulu rassembler tes enfants*... et toi aussi, tu l'as bien voulu, ô Jérusalem[1] !

1 Les prophètes bibliques annoncent ce temps de retour universel au Seigneur et de paix universelle, grâce au rôle de la Pierre de l'angle. « Voici *la pierre que j'ai mise*... Je la taillerai et je la graverai moi-même avec le ciseau, dit le Seigneur des armées ; et j'effacerai en un jour l'iniquité de la terre. En ce jour-là l'ami appellera son ami sous sa vigne et sous son figuier. » Zach., III, 9, 10.

QUATRIÈME DISCOURS

LE MUR DE SÉPARATION

TOUJOURS DEBOUT, APRÈS DIX-NEUF SIÈCLES DE CHRISTIANISME ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT

MESSIEURS,

Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu ici-bas, il avait pour mission de renverser et de faire tomber toutes les murailles de séparation qui divisent les pauvres humains. C'est ce que saint Paul déclare dans cette belle et enthousiaste parole : « C'est Lui — Jésus-Christ! — qui est notre paix en faisant crouler la muraille de séparation, *ipse est pax nostra, medium parietem maceriæ solvens*[1]. »

Jésus-Christ est donc venu pour faire tomber tous les murs de division, et en particulier l'antique mur de division qui a toujours séparé l'un de l'autre l'Orient

[1] Épître aux Éphésiens, II.

et l'Occident. Lorsque, réconciliateur universel, il était élevé sur le Calvaire, ses bras étaient étendus en Orient, mais en même temps son visage était tourné vers l'Occident, comme pour engager l'Orient et l'Occident à se réunir dans son amour[1].

Hélas! le vingtième siècle de christianisme va bientôt commencer, et ces deux grandes parties du monde n'ont pas encore accompli leur réunion, le vœu de Jésus-Christ. Le soleil qui se lève à l'extrémité de l'Orient pour se coucher derrière l'horizon de l'Occident, arrivé au milieu de sa course, dans ce midi qui regarde à la fois les deux mondes, n'a jamais versé ses flots de lumière que sur un mur impassible d'antagonisme et de séparation.

Tel est l'état lamentable de l'Orient et de l'Occident dans leurs rapports réciproques.

Eh bien, Messieurs, je vous propose d'approfondir ce sujet des rapports de l'Orient et de l'Occident : sujet si actuel, si capital, si grandiose, qu'on peut appeler le sujet de Dieu par excellence, parce qu'il renferme toute la marche de son plan, et sujet si plein pour les nations chrétiennes, de douleur, de remords, mais aussi d'horizons réparateurs et d'espérance.

Voici quelle sera la distribution du sujet.

Nous rechercherons d'abord *ce qui est cause que la muraille de séparation continue à subsister entre l'Orient et l'Occident;* aspect sombre et accusateur.

1 « Jésus fut crucifié, le visage tourné vers l'Occident... C'est sur l'Europe que tombèrent ses regards compatissants. » *Vie de Jésus-Christ*, par le docteur Sepp., t. II, p. 189-90.

Puis — aspect consolant, — jetant avec saint Paul un regard de confiance sur l'avenir, me rappelant que l'Apôtre a annoncé que le muraille doit tomber pour obéir à Jésus-Christ, je vous dirai *ce qui me semble devoir contribuer tôt ou tard à son renversement.*

Et ainsi, maintien du mur de séparation, renversement du mur de séparation, telles sont les deux grandes idées que nous allons approfondir.

I

CE QUI MAINTIENT ENCORE LE MUR DE SÉPARATION ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT

S'il existe toujours, Messieurs, une muraille de division entre ces deux grandes régions du monde, la faute en est à toutes les deux. Examinons quelle part de responsabilité revient à chacune d'elles; mais quelle est celle toutefois qui est la plus coupable.

1. — *Part de responsabilité qui revient à l'Orient*

De tous les vices de notre pauvre humanité, celui qui contribue peut-être davantage à perpétuer les divisions entre les hommes, c'est l'*ignorance.* Comment l'ignorance engendre-t-elle, et surtout éternise-t-elle les divisions? En faisant naître souvent et en entrete-

nant toujours les préjugés, les malentendus; les préjugés, Messieurs, qui sont cause que les réconciliations ne se font pas, que celui qui a tort réste dans son jugement faux : jugement faux accepté dès la naissance, ou acquis parce qu'on a jugé avant de connaître. On se parque alors dans son jugement comme dans un petit espace muré, derrière lequel on ne regarde les raisons de son adversaire qu'à travers une fente, pour me servir d'une expression de l'Écriture, *videntes per foramina*, — ceux qui regardent à travers les trous, dit le livre de l'Ecclésiaste, seront couverts de ténèbres[1]; — on juge à travers une fente, et non dans la largeur de l'horizon catholique. Voilà ce que font faire les préjugés, et par conséquent l'ignorance mère des préjugés. Elle empêche qu'on ne fasse crouler la muraille et qu'on n'aille à la rencontre les uns des autres en se tendant la main.

Eh bien, beau pays de l'Orient, me tournant vers toi, permets-moi de te dire que si la muraille de séparation subsiste de ton côté, c'est d'abord ce vice de l'ignorance qui en est cause.

L'ignorance orientale! ah! la plupart des Orientaux y sont plongés par principe dès leur enfance, et y demeurent. Et c'est pourquoi les préjugés les éloignent de nous : préjugés contre Rome, préjugés contre les chrétiens, préjugés contre l'Europe. Ignorance excusable sans doute, jusqu'à un certain point, parce qu'elle provient en partie de l'indolence et de

[1] Tenebrescent, videntes per foramina. (Eccles., xi).

la paresse d'esprit presque invincibles sous un climat aussi chaud et dont les grands déserts et les nuits étincelantes invitent, entraînent l'intelligence à une sorte de contemplation stérile plutôt qu'à l'activité du raisonnement. Mais d'autre part, ignorance coupable et inexcusable, parce qu'elle a fait positivement alliance avec le schisme et l'erreur[1]. Or, le schisme a surajouté à la muraille de séparation dans ces contrées. Observez bien ceci, Messieurs : le schisme et l'erreur recherchent les retranchements; la vérité, elle, au contraire, n'aime pas les murailles. Afin d'être abordée plus facilement, elle voudrait tous les pays libres et découverts[2]. C'est le schisme, c'est l'erreur qui sentent le besoin des fortifications. Regardez ce qui se passe en Orient. Tous les voyageurs qui reviennent de Terre-Sainte, ne cessent de nous répéter que sous prétexte de bâtir des couvents et des coupoles, le schisme russe y construit de véritables forteresses. Oui, c'est une remarque sur laquelle il est bon d'insister à cette heure : nous, catholiques, nous sommes à

[1] L'Orient est devenu le jouet de l'arianisme, puis du schisme grec et enfin du schisme russe. Le schisme, ce legs terrible que Constantinople a fait à Saint-Petersbourg, et au moyen duquel Saint-Pétersbourg veut maintenant tenir tout l'Orient! « A ces malheureux pays de l'Orient que la malédiction divine n'a pas cessé de poursuivre un seul instant depuis qu'ils ont déchiré Jésus-Christ dans de misérables disputes, la Russie présentera le fruit même de leur crime pour les sauver. Elle apportera le schisme au schisme, la mort à la mort; elle leur dira : « Voici la coupe où vous avez péri, asseyons-nous à la même table, buvons et vivons. » » Lacordaire, *Mél.*, p. 213.

[2] La vérité est comme la justice qui, selon le mot de Bossuet, ne souffre pas les retraites, mais veut *le pays découvert*.

découvert, et c'est le schisme et l'hérésie qui élèvent partout de formidables retranchements!

L'ignorance avec ses préjugés, étayée du schisme et de ses forteresses, tel est donc le premier reproche qu'on doit faire à l'Orient dans le maintien du mur de séparation.

Il y a un deuxième reproche à lui faire : *la jalousie.*

En effet, l'Orient n'a jamais pu se résigner à voir l'Occident prendre en mains, quand le Christianisme s'est manifesté, les rênes du monde et de la civilisation.

Le Seigneur avait, dans sa sagesse, distribué de la sorte les rôles entre l'Orient et l'Occident :

A l'Orient devait appartenir l'honneur d'enfanter le Messie, de porter son berceau ; à l'Occident devait appartenir l'honneur de conduire son règne et de porter son Église jusqu'aux extrémités de la terre.

A l'Orient seront confiés également tous les germes du monde. De lui en effet sont sortis tous les germes : les commencements des familles, des races, des peuples; les commencements des législations, des sciences et des arts; enfin la Bible et l'Évangile. En un mot, de l'Orient tous les germes. — Mais à l'Occident sera confié le soin de l'épanouissement de tous ces germes. C'est l'Occident qui les développera ; que développera la Bible, l'Évangile, les sciences, les arts, les législations, les peuples, et qui en fera sortir

la civilisation chrétienne. A l'Occident l'épanouissement[1].

Je ne me trompe pas, Messieurs, en signalant ce partage. Dès les premières années du monde, le Seigneur avait annoncé ces deux grandes vocations de l'Orient et de l'Occident dans la magnifique bénédiction donnée par le patriarche Noé, au lendemain du déluge. Je vais vous la rappeler.

Cham, qui s'était moqué de son père, n'est pas béni. Mais Noé dit à Sem, et dans la personne de Sem à toute la race sémitique, à l'Orient : « *Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem. Benedictus Dominus Deus Sem.* » Puis se tournant vers Japhet, et par lui vers toute la race japhétique, vers l'Occident, il s'écrie : « *Que Dieu étende la possession de Japhet, et que Japhet vienne habiter dans les tentes de Sem, habitet in tabernaculis Sem.* »

Or écoutez, voici le sens des deux bénédictions.

Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem. Cela veut dire que c'est à Sem que Dieu se donnera ; se donnera sur le Sinaï d'abord, dans son Décalogue et sa majesté, puis à Bethléem dans sa chair et son humilité, c'est de Sem qu'il naîtra, on l'appellera le Dieu de Sem, l'Emmanuel de Sem : *béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem. Benedictus Dominus Deus Sem.*

[1] « D'après une loi mystérieuse, mais incontestable, c'est toujours d'Orient en Occident qu'ont marché le progrès, la lumière et la force. Ainsi que la lumière du jour, elles naissent en Orient, mais pour monter et briller de plus en plus à mesure qu'elles avancent vers l'Occident. » Montalembert, *Moines d'Occident* t. I, p. 134.

Mais après, la bénédiction ajoute : *que Dieu étende la possession de Japhet, que Japhet vienne habiter dans les tentes de Sem.* C'est-à-dire que lui, Japhet, se développe, qu'il s'étende, qu'il entre en vainqueur dans les tentes de Sem, qu'il y saisisse les germes, les fruits de la fécondité de Sem : la Bible, l'Emmanuel, les sciences, les arts, les législations, et qu'il les porte en civilisateur jusqu'aux extrémités du monde ! Béni soit le Dieu de Sem, mais que Japhet habite dans les tentes de Sem ! tel fut le sens de la double bénédiction du vieux patriarche.

Eh bien, Messieurs, voici quelle fut maintenant la faute de l'Orient.

L'Orient, postérité de Sem, n'a jamais pu se résigner à laisser l'Occident habiter dans ses tentes. Sem a toujours repoussé Japhet de l'entrée de ses pavillons. Il a été jaloux [1].

Dans cette jalousie, il y a faute, c'est incontestable ; mais peut-être, y a-t-il également excuse.

Il y a faute, parce qu'il n'est jamais permis d'être jaloux au service de Dieu, surtout quand un Dieu si juste et si bon avait eu soin de faire à l'Orient une part aussi belle. L'Orient devait donc, quand la civilisation chrétienne commença, se subordonner à l'Occident, directeur de cette civilisation.

1 « Berceau de l'homme et de ses races, terre religieuse, mais servile, l'Orient n'a cessé d'aspirer à la domination de toute sa postérité. La Bible nous le montre fondant les premiers empires et menaçant du fond de ses capitales le reste de la terre. Dieu, qui avait d'autres vues, lui opposa l'Europe... » Lacordaire, *Conf. de Toulouse*, p. 192.

Toutefois il y a aussi excuse.

Excuse, parceque n'être plus que le second lorsqu'on a été longtemps le premier et ne pas éprouver une certaine jalousie, cela est bien difficile à la pauvre nature humaine.

Et puis excuse encore parce que l'Orient vit surtout par le cœur. Il y a des peuples, Messieurs, qui vivent plus par la tête, tandis qu'il y en a d'autres qui vivent plus par le cœur. Vous, peuples de l'Occident appelés au gouvernement du monde, à la conduite de la civilisation, vous vivez plus par la tête, vous avez davantage la réflexion. Mais l'Orient, qui est doué de quelque chose de féminin, précisément parce qu'il avait été destiné à enfanter le Christ, à produire les germes du monde, l'Orient a toujours vécu plus par le cœur. Or je vous le demande, lorsqu'on a plus de cœur et qu'on possède une nature plus sensible, n'est-on pas excusable jusqu'à un certain point de ressentir ce mal terrible de la jalousie ? Je me hâte de répéter : excusable jusqu'à un certain point, parce que, encore une fois, il n'est pas permis d'être jaloux au service de Dieu, et parce que sous le Christianisme, avec le secours de la grâce, on doit savoir triompher de sa jalousie.

Hélas ! l'Orient n'a pas eu cette force. Plus l'Occident faisait d'efforts et d'avances pour venir habiter dans les tentes et les pavillons de Sem, plus la jalousie orientale le repoussait avec dépit. Je ne saurais faire ici l'histoire de ce dépit lamentable. Je dirai seulement que de même que le schisme avait exploité l'ignorance,

Mahomet survint qui exploita la jalousie. Et le mahométisme, comme le schisme, a surajouté à la muraille de séparation. Car il est vrai de dire que Mahomet a enfermé l'Orient dans les murs d'un sérail.[1]

Et ainsi, Messieurs, ignorance et jalousie, solidifiées par le schisme et par le mahométisme, voilà ce qu'on doit reprocher à l'Orient dans le maintien du mur de séparation. Voyons maintenant ce qu'il faut reprocher à l'Occident.

II. — *Part de responsabilité qui revient à l'Occident*

Le malheur éclaire, et le malheur aussi rapproche. Quand on est dans le malheur, on découvre en soi des fautes que la prospérité n'avait pas permis d'apercevoir. Et quand on est dans le malheur, on sent le besoin de se rapprocher et de se réconcilier.

Nations catholiques de l'Occident, vous voilà malheureuses, vous êtes donc mieux disposées à écouter la vérité, et aussi mieux disposées à faire tout ce qu'il faudra pour reprendre l'œuvre de la réconciliation du monde.

Eh bien, penchez la tête sur vous-mêmes, nations catholiques. Si après vingt siècles bientôt de christianisme, le mur de séparation se dresse toujours entre l'Asie et l'Europe, c'est vous principalement qu'on doit accuser.

[1] Mahomet a habilement exploité les défauts du caractère féminin de l'Orient : le penchant au plaisir, à l'indolence, au fatalisme.

Voici donc de quelle manière le vieux patriarche, votre père, avait défini votre vocation : Vous étendre, vous développer et venir habiter dans les tentes de Sem, *que Dieu étende la possession de Japhet, et que Japhet habite dans les tentes de Sem.*

En vue de cette vocation, la Providence vous avait admirablement douées.

Elle vous avait donné d'abord l'audace. L'audacieuse race de Japhet, disait de vous le poète, *audax Japeti genus*[1] !

La Providence vous avait donné ensuite la force, sous toutes ses formes : celle qui résiste à la fatigue, puis la force du glaive et la force de volonté.

Elle vous avait donné quelque chose de plus précieux que la force : l'ordre ; l'ordre qui avait créé au milieu de vous deux grandes institutions, la monarchie et la chrétienté : la monarchie, qui du prince et du peuple, ne faisait qu'une seule nation ; et la chrétienté, qui de toutes les nations européennes ne faisait qu'un seul corps en marche vers l'Orient.

Que vous avait-elle donné encore ?

Des ports et des flottes incomparables. Des ports, sur des rivages qui regardaient tous l'Orient, comme pour vous inviter à partir : rivages d'Italie, rivages d'Espagne, rivages de France ! Et des flottes, dont les

[1] Horace. — « Le repos est le supplice de l'Européen, et ce caractère contraste merveilleusement avec l'immobilité orientale. Il faut qu'il agisse, il faut qu'il entreprenne, il faut qu'il change tout ce qu'il peut atteindre. La politique surtout n'a cessé d'exercer le génie innovateur des *enfants audacieux de Japhet.* » (De Maistre.)

blancs pavillons semblaient vous rappeler les pavillons de Sem qui vous étaient promis !

Enfin beaucoup d'autres dons vous avaient été prodigués : des navigateurs hardis, pour vous trouver des routes ; d'habiles et preux capitaines pour vous diriger ; la poudre à canon et le tonnerre pour renverser la muraille... Devant ce concert de tant de forces, devant tout l'Occident ainsi armé chevalier par Dieu lui-même, la vieille muraille de séparation devait donc tomber ! Eh bien, non : elle est toujours debout.

Qui donc l'a maintenue debout ? Est-ce la résistance de l'Orient ?... Ce sont vos *divisions* nations chrétiennes [1].

Oui, si le mur de séparation est resté impassible, vos divisions en sont la cause. Vos divisions d'abord de nation à nation, de royaume à royaume ; puis vos divisions dans l'intérieur de chaque royaume ; divisions devenues si nombreuses et si poignantes qu'il est impossible et qu'on n'a pas le courage de les énumérer.

[1] Les divisions par le protestantisme et la Révolution. « La chrétienté divisée demeura néanmoins maîtresse du monde, tant elle avait acquis de supériorité sur le reste des nations ; mais en portant ses discordes avec ses victoires aux extrémités de la terre, elle n'y porta plus qu'un apostolat diminué et un prosélytisme qui se déchirait de ses propres mains. » Lacordaire, *Conf. de Paris*, t. IV. p. 545.—Balmès, dans son magnifique ouvrage *Protestantisme comparé au Catholicisme*, que tous les hommes intelligents devraient relire à cette heure, a un chapitre intitulé : *L'élan universel de la civilisation contrarié par l'apparition du protestantisme :* il y montre l'action civilisatrice de l'Occident interrompue par le schisme de Luther ; la Révolution a fini de paralyser cette mission civilisatrice. Les individus, en tant que catholiques, propagent la vérité et le bien, mais plus les nations.

En vérité, je vous le demande, comment le mur de séparation serait-il tombé là-bas, de l'autre côté des mers, lorsqu'ici le sein de l'Europe se hérissait de murs de séparation ?

Écoutez, nations chrétiennes, vos divisions vous ont fait oublier votre vocation d'apostolat par rapport à l'Orient ; souffrez que je vous dise avec respect, mais avec vérité, ce qui en est résulté pour vous.

Un jour, dans un de ses transports prophétiques, David, le royal Prophète, ravi de la beauté de Jérusalem qu'il venait de conquérir et d'orner, et dont il entrevoyait les agrandissements futurs, s'écria : *Que ma main droite se sèche et que ma langue s'attache à mon palais si jamais je t'oublie, ô Jérusalem !* Tous les commentateurs reconnaissent que lorsqu'il prononça ce serment imprécatoire, le saint prophète parlait au nom des deux peuples de Dieu dont il était le royal mandataire, au nom du peuple juif et du peuple chrétien.

Eh bien, nous d'abord, peuple juif, nous pouvons affirmer que nous n'avons pas oublié Jérusalem. Si, après dix-neuf cents ans d'exil et de malheurs, nous sommes encore debout, c'est que nous pensions toujours à Jérusalem. Ce nom réveille dans nos esprits de sublimes espérances, et dans nos cœurs d'indicibles tendresses. J'affirme que dans toutes les parties du monde où ils sont dispersés, mes anciens coreligionnaires aiment encore Jérusalem, prient souvent en se tournant du côté de Jérusalem, se font entre eux la charité au nom de Jérusalem, espèrent revoir Jéru-

salem. Et je sais des pays, Messieurs, où des Juifs trop pauvres ou bien trop âgés pour entreprendre le voyage sacré, voir de leurs yeux Jérusalem et y coller leurs lèvres, se font venir de petits sachets remplis de terre de Jérusalem. Sur leur lit de mort, ils recommandent à leurs enfants de les ensevelir avec cette terre de la patrie sur le cœur. Non, je le jure au nom du peuple juif, nous n'avons pas oublié Jérusalem [1] !

Qui donc l'a oubliée? Vous, nations chrétiennes.

La ville sainte, qui s'était plusieurs fois reconstruite et agrandie sous nos rois, avait reçu de Jésus-Christ, le dernier Roi des Juifs, son agrandissement définitif. En effet, depuis Jésus-Christ, voici ce qu'elle comprend. Elle comprend :

La Jérusalem d'Orient, assise sur les bords du Cédron ;

La Jérusalem nouvelle et universelle ou l'Église catholique,

Et la Jérusalem des cieux ou la cité éternelle.

[1] Qu'on se rappelle également ce que nous avons dit dans le précédent discours des *Pleurs des Juifs* qui coulent tous les vendredis soir, depuis dix-neuf siècles sur les ruines du temple à Jérusalem. *Les annales de Notre-Dame de Sion* en Terre-Sainte (mois de décembre 1878) rapportent ainsi cette scène des pleurs. « Le vendredi, à trois heures de l'après-midi, au pied d'une haute muraille noircie par les siècles, seul reste des assises qui soutiennent l'esplanade du Temple de Salomon, une centaine de malheureux Israélites, la Bible à la main, récitent à haute voix les lamentations de Jérémie ; quelques-uns poussent des sanglots à fendre l'âme ; d'autres se serrent convulsivement sur les pierres de la muraille antique, et les baisent avec amour ; il en est qui plongent leurs mains dans les crevasses de ces ruines vénérables, et les passent ensuite sur leurs yeux et leurs lèvres ; tous lèvent leurs regards et leurs bras vers le ciel appelant avec instance le secours de Dieu et la venue du Messie !!!... » Non, nous n'avons pas oublié Jérusalem.

Telles étaient les magnifiques proportions données par Jésus-Christ, souverain Roi, à Jérusalem. Et par conséquent, vous, nations de l'Occident, c'était cette Jérusalem, triple et une, que vous étiez tenues de ne jamais oublier.

Vous l'avez oubliée.

La Jérusalem d'Orient... Oubliée depuis les Croisades. De loin en loin quelques caravanes, à l'approche de la Semaine sainte. Mais de la part des nations et de leurs gouvernements, rien!

La Jérusalem nouvelle ou l'Église catholique!..... Quel acharnement contre elle, grand Dieu! à cette heure, de la part des impies! Et nul prince ne s'est levé, nulle nation en Europe ne se lève pour la défendre. Oubliée!

Quant à la Jérusalem des cieux, ah! il y a bien longtemps que ce que vous appelez l'État ne se préoccupe plus d'y conduire les peuples. L'État prétend que ce soin ne le regarde pas. Jérusalem des cieux, oubliée!

C'est donc bien vous, nations catholiques, vous en tant que nations — ah! je ne parle pas des individus, mais seulement des nations — vous en tant que nations, qui avez oublié Jérusalem. Mais aussi c'est sur vous que s'est réalisé le châtiment invoqué par le Prophète royal dans son serment imprécatoire. « *Que ma main droite se sèche et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je t'oublie, ô Jérusalem.* » Le prophète avait pris à témoin la *paralysie*, et la paralysie, ô nations, s'est emparée de vous! Regardez votre main : elle s'est

séchée... Votre main n'a plus de force, les rênes du monde lui ont échappé! — Sentez votre langue : elle s'est *attachée à votre palais*... Vous ne pouvez rien dire, la prudence la rend immobile! C'est donc bien vous, hélas! sur qui la paralysie est tombée, sur qui la prophétie s'est réalisée. Nations chrétiennes, pauvres nations chrétiennes, oh! pourquoi avez-vous oublié Jérusalem?...

II

CE QUI PEUT CONTRIBUER A FAIRE TOMBER LE MUR DE SÉPARATION

Ainsi le mur de séparation est toujours debout entre l'Orient et l'Occident, par la faute de l'Orient et par la plus grande faute de l'Occident. Faut-il désespérer de le voir tomber?

A Dieu ne plaise, Messieurs. C'est bien le cas de répéter cette consolante exclamation de saint Paul: l'*infidélité de l'homme anéantira-t-elle la fidélité de Dieu? Pas le moins du monde*[1]. Jésus-Christ est venu pour faire tomber le mur de séparation, il tombera.

Il me semble qu'il faut compter, pour ce renversement, sur une triple action : sur l'action providentielle

[1] *Numquid incredulitas illorum fidem Dei evacuavit? Absit. Est autem Deus verax*, Rom., III, 3. — « *Si non credimus, ille fidelis permanet, negare seipsum non potest*, » II, Tim., II, 13,

et sur l'action française dans le présent; sur l'action israélite dans l'avenir. L'action providentielle, qui se montre quand tout semble désespéré. L'action française, dont Dieu ne se passera jamais. L'action israélite qu'il tient en réserve.

1. — *L'action providentielle*

On peut affirmer, sans crainte d'être téméraire, que la Providence prépare quelque chose de solennel, et j'ose dire de splendide pour l'Orient comme pour l'Occident. Il y a de cela des signes précurseurs comme il y a des signes précurseurs pour la plante qui doit s'épanouir. Lorsqu'une plante doit s'épanouir, la veille encore on ne voit rien, on pressent, mais tout reste enveloppé. Le lendemain, c'est la surprise et l'admiration. Eh bien, de même pour les événements qui se préparent! Laissons faire la Providence, qui est patiente dans la floraison de l'histoire comme dans celle de la fleur. Nous serons un jour dans l'enthousiasme de la surprise. Il y a déjà des signes précurseurs. Je vais vous les montrer.

Le premier signe précurseur, ce sont les *chemins* merveilleux qui ont été tracés pour que l'Orient et l'Occident puissent enfin se réunir, et se réunir à Rome. La Providence a commencé par faire les chemins, parce que pour l'Église de Dieu comme pour les cités des hommes, ce sont les routes qui inaugurent la vie et les communications. Voici donc les chemins merveilleux dont je parle : deux grandes routes triomphales, et

Rome précisément au milieu. L'une qui à travers les montagnes des Alpes percées, sur des chars de feu, amène à Rome toutes les nations de l'Occident; l'autre qui, à travers ce fameux canal de Suez abrégeant les mers, amène à Rome toutes les nations de l'Orient. Le prophète Isaïe annonçant pour la péroraison des siècles un grand règne de paix et d'amour, a donné ce signe : qu'en ce temps-là, *toute la terre serait plate.* « En ce temps-là, dit le Seigneur, je changerai toutes mes montagnes en un chemin plat, *ponam omnes montes meos in viam*[1]. » Eh bien, c'est fait, les montagnes recevant des chemins dans leurs flancs, ont obéi aux vues de Dieu; regardez, toute la terre est plate[2].

[1] Isaïe, XLIX, 11.

[2] La terre aura été plate deux fois : 1° A la venue du Sauveur du monde; 2° Pour le grand triomphe de son Église qui se prépare dans la péroraison des siècles.

A la venue du Sauveur, toute la terre était plate. Un payen même, Plutarque, l'avait annoncé : « *Lors, la terre serait toute plate, unie et égale.* » Comment la terre était-elle plate à ce moment? En ce qu'elle était entièrement soumise à la domination romaine, et que de grandes voies, par où passaient les légions, sillonnaient tout l'empire. Qui n'a entendu parler de la fameuse voie *Appienne*, l'un des monuments de la grandeur de Rome, pavée de larges pierres amenées à grands frais de la montagne de Pouzzoles, taillées, polies, et ajustées avec tant d'art, qu'à peine, malgré l'absence du ciment, en voyait-on les jointures; pendant plusieurs siècles, elles n'eurent aucun besoin de réparation; aucune des pierres ne s'était ni déjointe, ni séparée, ni rompue. Cette reine des voies romaines se prolongeait par d'autres voies, à travers tout l'empire. Voilà comment la terre était plate à cette époque.

Aujourd'hui elle redevient plate, et c'est plus merveilleux encore. Elle redevient plate par l'abaissement ou le percement des montagnes, et par des voies ferrées qui sillonnent toute la terre, et où passent des chars de feu.

Le P. Lacordaire, rapprochant l'une de l'autre ces deux époques solennelles du monde, disait à Notre-Dame de Paris : « O vous, hommes du temps, princes de la civilisation industrielle, vous êtes sans le savoir, les

Les chemins de la réunion étant tracés, la Providence a passé à un deuxième signe précurseur. Lequel? *La tempête.*

Une tempête gigantesque s'est donc levée, et à cette heure enveloppe le monde. Eh bien, nous catholiques, nous ne devons pas nous en effrayer. Pourquoi? parce qu'elle souffle et travaille pour nous. La tempête en effet, remarquez-le bien, comme tout le reste des créatures, obéit à Dieu. Ce n'est pas Dieu qui déchaîne les tempêtes, ce sont les passions, c'est le mal. Mais une fois que l'orage est parti, le Seigneur s'en sert pour ses desseins. Dans le langage des Écritures, Dieu, qui est immuable dans sa paix, est néanmoins représenté « *établissant son trône parmi les tourbillons et les tempêtes. — L'ouragan est son messager.* » Fortes images qui doivent donner aux chrétiens cette consolante certitude, que les tempêtes une fois déchaînées tourbillonnent au profit des desseins providentiels. Oui, à l'heure

pionniers de la Providence. Ces ponts que vous suspendez dans les airs, ces montagnes que vous ouvrez devant vous, ces chemins où le feu vous emporte, vous croyez qu'ils sont destinés à servir votre ambition; vous ne savez pas que la matière n'est que le canal où coule l'esprit. L'esprit viendra quand vous aurez creusé son lit. Ainsi faisaient les Romains, vos prédécesseurs; ils employèrent sept cents ans à rapprocher les peuples par leurs armes, et à sillonner de leurs longues routes militaires les trois continents du vieux monde : ils croyaient qu'éternellement leurs légions passeraient par là pour porter leurs ordres à l'univers : ils ne savaient pas qu'ils préparaient les voies triomphales du consul Jésus. O vous donc, leurs héritiers, et aussi aveugles qu'eux, vous les Romains de la seconde race, continuez l'œuvre dont vous êtes les instruments; abrégez l'espace, diminuez les mers, tirez de la nature ses derniers secrets, afin qu'un jour la vérité ne soit plus arrêtée par les fleuves et les monts, qu'elle aille droit et vite. Qu'ils seront beaux alors les pieds de ceux qui évangéliseront la paix! » (T. II, p. 198).

sombre que nous traversons, le champ de l'humanité se couvre de décombres. Oui, l'Occident est ébranlé sur sa base, l'Orient est immobile de peur. Un dernier choc immense se prépare. Mais lorsqu'un jour la tempête qui enveloppe à la fois les deux mondes ayant cessé, on regardera de près toutes ces ruines muettes, les catholiques constateront avec admiration que ces ruines n'auront été que les débris foudroyés des vieux murs de séparation qui nous divisaient, et qui faisaient obstacle au bercail de Jésus-Christ.

Qu'apercevra-t-on alors, seul debout, et plus majestueux? Ce bercail.

Le bercail de Jésus-Christ est, en effet, le troisième signe précurseur, qui se dessine avec des proportions vraiment dégagées, insolites et réjouissantes. Premier signe précurseur, avons-nous dit, les chemins. Deuxième : la tempête, qui fait crouler les murs de séparation. Troisième : le bercail, qui doit tout réunir.

Le bercail! Jésus-Christ en a fait lui-même la description en deux mots d'une incomparable douceur : Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent! *Cognosco oves meas; cognoscunt me meæ.* Cette jouissance réciproque — du pasteur qui connaît ses brebis et se sait connu d'elles, — et des brebis qui connaissent leur pasteur et se savent connues de lui, — constitue proprement l'intérieur et le charme du bercail.

Eh bien, voyez donc, Messieurs, quelles proportions saisissantes cette connaissance réciproque du pasteur

et des brebis a prises de nos jours! Le Pape connaît la France, *je connais mes brebis;* les catholiques de France viennent le visiter au Vatican, *mes brebis me connaissent.* Le Pape connaît l'Espagne, l'Irlande, la Syrie, *je connais mes brebis;* les catholiques d'Espagne, d'Irlande, de Syrie viennent le visiter au Vatican, *mes brebis me connaissent.* Le Pape connaît l'Occident et l'Orient, *je connais mes brebis;* tout l'Occident et tout l'Orient se portent au Vatican, *mes brebis me connaissent.* C'est vraiment l'intérieur du bercail qui se révèle au monde avec des tendresses nouvelles, tant elles sont suaves et tant elles étaient oubliées des peuples!

Or ce bercail, qui est si doux, qui est la concorde, la réconciliation, une ombre du ciel sur la terre, ce bercail, croyez-vous donc qu'il n'aura pas quelque jour, au milieu des nations troublées, un triomphe public et universel?

Il l'aura, c'est ma conviction profonde. Au triomphe inattendu du jour des Rameaux, Jésus-Christ, raconte l'Évangile, était placé au centre d'une grande multitude qui s'était partagée en deux troupes, dont l'une marchait devant lui et l'autre le suivait. Et tous ensemble, tant ceux qui étaient devant lui que ceux qui étaient derrière, criaient en agitant, des palmes : *Hosanna au Fils de David!*

Eh bien, je ne sais si je me trompe, mais j'entrevois pour l'Église ma mère, le triomphe du jour des Rameaux, avec la même ordonnance de fête qu'au temps de Jésus-Christ. Rome, bercail des nations, serait donc

au centre du triomphe, topographiquement et providentiellement. Devant Rome, les nations occidentales, qui ont marché à la tête de la civilisation ! Derrière Rome, les nations orientales, qui auront enfin accepté la civilisation ! Sur les deux chemins, les foules agitant leurs palmes, criant : *Hosanna à l'Église romaine notre mère!* oui, voilà ce que j'attends de la Providence : de la Providence miséricordieuse pour l'Orient parce qu'il a porté le berceau de Jésus-Christ, et miséricordieuse pour l'Occident, parce que l'Occident porte la Papauté !

II — *L'action française*

Dans la réconciliation de l'Orient et de l'Occident, après l'action providentielle, j'ai salué aussi l'action française.

N'ai-je pas dit que Dieu ne se passera jamais de l'action de la France ? Oui, je l'ai dit et le maintiens. Qu'est-ce donc qui m'autorise à parler avec tant d'assurance, alors que tout semble au contraire faire craindre que les grandes affaires de l'humanité se traitent désormais sans le concours de la France ?

Écoutez, Messieurs.

Il y a une chose dont Dieu ne s'est jamais passé, et dont il ne peut se passer s'il veut que ses œuvres réussissent. Avant de vous la nommer, permettez-moi de vous énumérer les choses ou les forces dont le Seigneur se passe sans que ses œuvres en souffrent aucunement.

Il se passe du glaive. Il se passe de l'or et des richesses. Il se passe de l'intelligence, du génie. Il se passe de l'habileté. Mais ce dont il ne se passe pas, dont il ne peut faire le sacrifice pour la réussite de ses œuvres, c'est l'amour ou la charité.

Si Dieu se passait de l'amour, le monde finirait comme une lampe épuisée, parce que c'est l'amour qui l'a créé, qui l'a racheté, qui le conserve et le maintient. La charité ou l'amour est la sublime ouvrière de toutes les œuvres. L'intelligence, le génie, l'habileté, la richesse, le glaive, peuvent bien préparer les œuvres; l'amour seul les fonde et leur continue la vie. Aussi Dieu laisse-t-il perdre parmi les hommes, sans les employer, beaucoup de richesses, beaucoup de belles pensées, beaucoup d'éclairs de génie : il ne s'inquiète pas de ces pertes; mais il ne laissera jamais perdre un seul acte d'amour! Si l'acte d'amour d'une pauvre femme ignorée au fond d'un village était en péril de se perdre, Dieu bouleverserait les mondes pour le retrouver, parce qu'il a besoin de cet acte d'amour. Telle est donc la chose sublime et plus rare que tout le reste, dont Dieu ne se passe point dans la réussite de ses œuvres, l'amour ou la charité.

Eh bien, ô France, pauvre France, j'éprouve un indicible bonheur à te le répéter, Dieu ne saurait se passer de ton action, de l'action de tes enfants, parce que dans l'action française est restée la charité ou l'amour! Votre glaive, ô Français, ne montait plus sa garde aux portes de la vérité; aussi Dieu s'est passé de votre glaive. Mais vous avez conservé l'amour, et

à cause de lui, Dieu ne se passera jamais de la France. Vous restez la nation conquérante et prépondérante par l'amour : personne ne vous a vaincus en charité ! . . . En parlant ainsi, je me sens l'interprète de l'Orient, de ces pays lointains qui ont gardé le souvenir de vos bienfaits et de votre délicatesse ; l'interprète de ces écoles que vous y avez fondées, de ces religieuses et de ces missionnaires que vous avez envoyés, de ces enfants que vous avez arrachés à l'ignorance et qui ont appris à ne connaître que vous — vous, et non pas un autre ! — et à vous bénir ; l'interprète de l'Église d'Arménie, de l'Église de Syrie, de l'Église de Terre-Sainte, de toutes ces Églises et de toutes ces régions qui toutes ensemble ne forment qu'une seule voix pour dire à Dieu et avec Dieu : *Nous ne pouvons pas nous passer de la France !*

III — *L'action israélite*

Et maintenant écoutez ma suprême espérance.

Dans la réconciliation définitive de l'Orient et de l'Occident, j'ai dit que j'entrevoyais également un rôle pour l'action israélite.

Avez-vous observé la ressemblance et la sympathie étonnantes qui existent entre l'état du peuple d'Israël et l'état de l'Orient ? Voyez : d'une part, le peuple d'Israël est assoupi dans son incrédulité ; d'autre part, il y a aussi la léthargie et la somnolence orientales. Chose singulière, depuis la dispersion et l'absence de

l'ancien peuple de Dieu, la terre d'Orient est tombée dans la tristesse et dans le deuil, comme le vieux Jacob après la perte de Joseph. Elle s'est assoupie à son tour et semble attendre pour sortir de son assoupissement que l'ancien peuple chéri de Dieu revienne habiter sous ses cèdres et ses palmiers. Au concile du Vatican, nous avons eu l'honneur d'interroger tous les évêques de l'Orient sur cette sympathie de situation, et tous nous ont fait cette réponse unanime et consolante : la conversion de votre peuple sera un jour la résurrection de l'Orient.

Eh bien donc, entrevoyant le rôle futur du peuple d'Israël en Orient, voici quelle est ma suprême et plus douce espérance. Enfant de la Judée par le sang, mais enfant de la France par l'adoption, j'espère voir un jour du haut du ciel, si Dieu me fait la grâce de m'y recevoir, le peuple d'Israël et le peuple de France se rencontrer ensemble sur la terre d'Orient. L'Orient dont la faible mémoire féminine a oublié tant de noms de peuples, n'a jamais pourtant oublié ces deux-ci : d'une part le nom d'Israël, d'autre part le nom de France, — *Israël*, si vous y prenez garde, le plus beau nom de peuple de la race de *Sem ! France*, si vous y prenez garde, le plus beau nom de peuple de la race de *Japhet !* J'espère donc et je salue dans la péroraison des siècles la synthèse ou l'alliance de ces deux noms glorieux. Si jamais le peuple d'Israël et le peuple de France se rencontrent ensemble sur la terre d'Orient, je n'ose pas dire au service d'un royaume temporel, mais au service de Jésus-Christ et de son Église, ce

jour-là, Messieurs, la vieille muraille de séparation aura entièrement croulé, et ce jour-là aussi, la prophétie des premiers jours du monde aura reçu son entier accomplissement : car Sem personnifié dans le peuple d'Israël aura ouvert à son frère Japhet personnifié dans le peuple de France, lui aura ouvert fraternellement l'entrée de toutes ses tentes et de ses pavillons.

Béni soit le Dieu de Sem, mais que Japhet habite dans les tentes de Sem !

CINQUIÈME DISCOURS

APOSTASIE ET DÉCOMPOSITION
DES NATIONS

MESSIEURS,

J'ai évité jusqu'ici de me servir du mot *apostasie*. Il est si triste d'être un apostat ! Mais la Bible l'a prononcé : *gentes apostatrices* [1], les nations apostates.

Il faut donc, après le Livre sacré, se servir de ce triste mot, afin de pouvoir expliquer le phénomène actuel et lugubre de la décomposition des nations. Nations apostates, nations qui se décomposent [2].

Qu'est-ce, théologiquement parlant, que l'apostasie ? C'est l'abandon public de la vérité. C'est l'acte de l'Ange orgueilleux et rebelle dont il est écrit qu'il ne s'est pas tenu dans la vérité, *in veritate non stetit*. Apostasie, mot dérivé du grec, signifie exactement la

[1] Ézéchiel, II, 3.
[2] Car la Bible dit encore : Homme apostat, homme bon à rien, *homo apostata, vir inutilis*. Prov. VI, 12.

même chose : ἀπὸ, loin de ; στάω, se tenir ; se tenir loin de la vérité, s'en détourner, la renier. Et comme la vérité ici-bas a un nom concret, savoir, Jésus-Christ et son Église, un apostat est celui qui se détourne publiquement et totalement de Jésus-Christ et de son Église.

Pauvres nations chrétiennes, n'est-ce pas votre état ? J'ai suffisamment décrit comment vous vous êtes placées loin de Jésus-Christ, en le reniant ; il me reste à décrire comment vous vous êtes placées loin de l'Église, *hors de l'Église*, et ce qui en est résulté pour vous.

I

L'APOSTASIE

Pour se rendre exactement compte de l'étendue et de la gravité de cette apostasie, il importe souverainement de bien comprendre qu'il y a eu successivement pour les nations deux sortes de naissances ou formations : 1° Une naissance ou formation par la nature ; 2° une naissance ou formation dans l'Église.

La *nature* d'abord a formé les nations. Le caractère distinctif de cette formation primitive a été la *dispersion*. Les nations en naissant se sont trouvées toutes dispersées, toutes éparpillées ; l'une du côté du septentrion, l'autre vers le midi, ici dans les forêts du centre, là entre des montagnes, là-bas dans les îles ; *dis-*

persæ sunt gentes[1], dit un des prophètes, toutes les nations ont été dispersées.

Or quel a été pour les nations le résultat de cette première formation dispersive ?

Dispersées au-dehors, il s'ensuivit presque fatalement qu'elles devinrent vagabondes, nomades, sauvages, féroces. Ce fut un *état de nature* en rapport avec leur formation selon la nature. C'est l'époque de la force brutale : une nation disparait tout entière sous une autre nation qui l'envahit, comme une moisson qui est coupée pour faire place à une autre moisson[2].

C'est l'époque des travaux herculéens, bizarres, capricieux, comme tout ce que fait la nature : la tour de Babel, les pyramides de l'Égypte, les temples de l'Inde.

Enfin c'est l'époque des grandes dépravations : Sodome, Sardanapale, les mœurs de l'Orient.

Il y avait vraiment là un état de nature où le gigantesque le disputait au monstrueux, et le luxuriant au désordonné. La Bible a résumé cet état par un mot : *la gentilité*. Vous étiez autrefois, Messieurs, la gentilité, c'est-à-dire les nations à l'état de nature.

C'en était fait des nations, vagabondes, semblables à des enfants corrompus dans leur premier âge, lors-

[1] Isaïe, XXXIII, 3.

[2] C'est ainsi que l'empire d'Assur ou de Ninive est dévoré par celui de Babylone ; l'empire de Babylone est dévoré par l'empire de Cyrus ou des Perses ; les Perses par les Grecs ; et l'Empire Romain dévore tout. A ce moment, Caligula souhaitait que le genre humain tout entier n'eût qu'une tête, pour pouvoir la couper.

qu'une autre mère se présenta pour les sauver en les faisant renaître, ce fut l'*Église*.

Or, de quelle manière s'accomplit pour les nations cette deuxième naissance ou formation ?

La nature les avait dispersées, l'Église venait pour les *recueillir*.

Car voici le rôle sublime de l'Église comme mère. Elle recueille tout ce qui est dispersé, tout ce qui est nomade, tout ce qui est orphelin, tout ce qui est errant, en un mot tout ce qui est dehors. Elle recueille tout dans son sein, pour tout présenter à Jésus-Christ quand il reviendra à son deuxième avènement. Nous sommes tous des dispersés, Messieurs, tôt ou tard tous des orphelins, et le plus souvent tous des égarés, et l'Église nous recueille ! Voilà pourquoi l'Église ressemble, dit Bossuet, à une divine voyageuse qui vient ici-bas recueillir les enfants de Dieu sous ses ailes. Voilà pourquoi aussi le langage catholique se sert de ces expressions si vraies, si touchantes : entrer dans l'Église, entrer dans le sein de l'Église [1].

Eh bien, cette manière de renaître qui s'applique à chaque individu en particulier, devait également s'appliquer aux nations. C'est même cette renaissance des nations qui a inspiré les plus beaux accents du prophète Isaïe. Il avait annoncé l'arrivée dans l'Église de caravanes de peuples, « Levez vos yeux, avait-il

[1] L'Église, en devenant mère, dit encore admirablement Bossuet, engendre ses enfants à Jésus-Christ, non à la façon des autres mères, en les produisant de ses entrailles, mais *en les tirant de dehors* pour les recevoir dans ses entrailles, en se les incorporant à elle-même.

« dit par avance à l'Église, et regardez autour de « vous. Tous ceux que vous voyez assemblés ici, « viennent pour être vos enfants. Vos fils viendront « de bien loin, et vos filles se lèveront de vos côtés ; « *Filii tui de longe venient... filiæ tuæ de latere* « *surgent.* — Je vais étendre ma main vers les na- « tions, dit le Seigneur, et les peuples vous apporte- « ront leurs fils entre leurs bras ; ils vous amèneront « leurs petits enfants sur leurs épaules[1]. » Ne semble-t-il pas, en entendant ces paroles réjouissantes, qu'on aperçoive des caravanes de peuples, une longue file de tribus, amenant du dehors dans le sein de l'Église toutes leurs familles, pour que l'Église en fasse ses enfants ? En effet, Messieurs, ces caravanes de peuples ont eu lieu. La France est venue la première, apportant entre ses bras à l'Église tous ses enfants, *ils vous apporteront leurs fils entre leurs bras !* Et puis une fois qu'elle eut ainsi disposé la place de ses propres enfants dans l'Église, la France encore qui avait le cœur large, alla chercher les enfants des autres nations. L'Angleterre alors se leva de ces côtés dont avait parlé le prophète, *de latere surgent*, vos filles se lèveront de vos côtés, et l'Angleterre entra dans l'Église. L'Allemagne entra à son tour ; puis les autres nations, les caravanes se succédaient ! Mais il y avait de toutes petites peuplades, pour lesquelles il était bien difficile de venir, c'étaient les îles. Les pauvres îles, la nature en les produisant, les avait, ce semble, plus disper-

[1] Isaïe, LX.

sées, plus éparpillées que tous les autres peuples : entourées de tous côtés par l'Océan, elles n'avaient aucune route pour arriver dans l'Église. Eh bien, il y a dans les pages de la même prophétie un cri sublime. Le prophète représente l'Église chantant, à l'arrivée de toutes ces caravanes, le cantique de sa fécondité; tout à coup elle s'interrompt et jette ce cri : *Les îles m'attendent, les îles m'attendent*, et elle part. Elle se présente aux îles ; et les îles entrent dans l'Église, à côté des autres nations. Et alors, lorsque toutes les nations sont ainsi réunies dans son sein, les petites peuplades à côté des grands peuples, l'Église les regardant dans sa fierté et dans sa tendresse, et cherchant entre les noms les plus beaux un nom qu'elle puisse leur donner, elle leur donne le nom même de son Époux et de son Dieu : désormais les nations ne s'appelleront plus la *gentilité*, elles s'appelleront la *chrétienté ;* le Christ, l'Église et leur enfant la Chrétienté.

Je ne décrirai pas, Messieurs, cette chrétienté ou la vie des nations dans l'Église, c'est inutile ; je ferai seulement deux remarques d'honneur : l'une pour les nations, l'autre pour l'Église.

Pour les nations, ce fut un *état de gloire et de félicité.* — Le résultat de leur formation par la nature avait été un état de nature, c'est-à-dire le vagabondage avec tous les vices du dehors. Le résultat de leur formation dans l'Église fut un état de réunion. La réunion avec toutes les vertus du foyer. Alors les

nations connurent pour la première fois ces vertus du foyer : l'ordre, la concorde, l'honnêteté, la paix, la courtoisie, l'allégresse et les fêtes. Comme la France était née la première dans l'Église, en fille aînée elle donnait le ton dans la maison de sa mère ; les autres nations ses sœurs lui reconnaissaient ce droit. Le roi de France était le fils aîné ; sa maxime était celle-ci : « *Tout ce qui est injuste est impossible.* » Avec cette maxime et avec son épée, il gardait l'ordre dans la chrétienté. Votre nation, Messieurs, entendez-le bien, fut comme notre tribu royale de Juda entre les autres tribus d'Israël ! Et dans ce temps-là, nous juifs, du fond de nos *ghettos*, de nos ruelles, où notre vie s'écoulait à part et méprisée, nous regardions avec étonnement cette floraison de la chrétienté. Que vous nous sembliez belles, ô Nations ! A vous avait passé la beauté des tentes de Jacob : « *Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Israël !* » Et nous étions jaloux !... Ah ! sans doute il y avait encore beaucoup à reprendre et à blâmer dans la conduite des nations ; car, au VIIIe, au IXe, au Xe, au XIIe siècles, on apercevait encore chez elles des guerres, des actions injustes, des traits de férocité. Mais la faute, Messieurs, n'en était point à l'Église, à votre sainte mère. S'il n'avait tenu qu'à elle, il y a longtemps que la chrétienté eût vu la réalisation de cette prophétie : « *Les nations forgeront avec leurs épées des socs de charrue, et un peuple ne tirera plus le glaive contre un peuple*[1]. » Oh !

[1] Michée, IV, 3.

non, ce n'était point la faute de l'Église, de votre sainte mère; c'était tout simplement les derniers restes de votre état de nature[1].

A cause de la liberté humaine et aussi à cause de la ténacité de cette nature, s'il faut des années pour corriger les défauts dans un individu, il faut des siècles pour les corriger dans une nation. Et l'Église qui, comme Dieu son Époux, est patiente parce qu'elle est éternelle, l'Église employait donc des siècles. A ses leçons aussi respectueuses que tendres, vous corrigiez lentement mais sûrement les défauts de vos natures respectives. L'Italie se corrigeait, la France se corrigeait, l'Espagne se corrigeait, vous vous corrigiez toutes. Aussi, de même que lors de leur arrivée et leur réunion au sein de l'Église, les nations avaient cessé d'être la *gentilité* pour devenir la *chrétienté*, leurs progrès furent également désignés par un nom nouveau dans le monde, *la civilisation :* de barbares, les nations devenaient civilisées.

Donc pour les nations, état de gloire et de félicité. Mais pour l'Église aussi, cette autre remarque d'honneur : *réalisation de sa tendresse de mère.*

Entre tous les cris de tendresse que Jésus-Christ, quand il vécut, laissa échapper de son cœur, il en est un qui s'exhala plus poignant et plus pénétrant que tous les autres. Ce cri de la tendresse divine, je l'ai

[1] Lire dans Balmès (Protestantisme comparé au Catholicisme); les deux chapitres si judicieux : *De la douceur des mœurs en général ; — De l'adoucissement des mœurs par l'action de l'Église.*

déjà expliqué plusieurs fois. Mais l'esprit de Dieu me pousse à donner, de ce cri ineffable, toutes les interprétations possibles.

« *Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes!...* »

Le bon Maître! disent les commentateurs sacrés, il se comparait à la poule; parce que, de même que la poule est la seule qui consente à réchauffer indistinctement, non seulement ses propres petits, mais les petits étrangers qu'on place sous ses ailes : de même Jésus-Christ était venu pour rassembler indistinctement toutes les nations et tous les étrangers, la Galilée et la Phénicie, l'Égypte et la Judée, Samarie et Jérusalem; non seulement les enfants de Jérusalem, mais les enfants de toutes les nations!

Hélas! cette consolation de rassembler et de sentir seulement un peuple sous ses ailes, Jésus-Christ ne l'a jamais goûtée. Sur le Golgotha, ses ailes s'étendaient solitaires! N'ayant pu éprouver par lui-même cette joie du rassemblement, il laissa à son Église ce soin et ce bonheur : ô mon Église, recueille et rassemble toutes les nations!

Et l'Église, alors, a senti monter dans son cœur de mère une tendresse dont le langage humain doit se refuser à donner une explication. L'amour, dit saint Thomas d'Aquin, est une force qui recueille et qui rassemble, *amor vis unitiva et concretiva*. L'Église, dans son amour, étendait donc largement ses ailes. Elle les étendait sur la chrétienté, et au-delà; elle les

étendait déjà sur l'Amérique, et jusque vers les pôles. Elle aspirait à tout recueillir, à tout rassembler : selon le vœu de Jésus-Christ son Époux, elle aurait voulu ne rien oublier, ne rien laisser en dehors de ses ailes, ne rien laisser orphelin !

Mais pourquoi mettre au passé ce qui est toujours au présent ? L'Église ne discontinue pas, ne laisse pas à cette heure d'étendre ses ailes.... Il y aura peut-être parmi ceux qui liront ces pages des hommes qui, ne connaissant point l'Église, ont mené bien tard une vie errante d'orphelin ; des vieillards qui, regardant leurs cheveux blancs, disent tristement : une nouvelle naissance, une nouvelle existence, ce n'est plus possible !... Pauvres frères, détrompez-vous. C'est pour vous que l'Écriture met sur les lèvres de l'Église cette suprême protestation d'amour maternel : « Écoutez-moi, vous que je voudrais porter dans mon sein, et renfermer dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieillesse ; jusqu'aux cheveux blancs, je vous porterai, je vous sauverai[1] !... » Eh bien, c'est ce même cri d'amour qu'hier encore, par les accents attendris et effrayés des souverains Pontifes, l'Église répétait aux nations chrétiennes : « Je vous porterai moi-même, ô mes nations, jusqu'à votre vieillesse ; jusqu'aux cheveux blancs, je vous porterai, je vous sauverai !... » Anges des nations, maintenant, voilez-vous la face. Voici l'apostasie.

« Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu ras-

[1] Isaïe, XLVI, 3, 4.

sembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes .... *et tu ne l'as pas voulu !* »

Ce rassemblement sous les ailes, le peuple juif ne l'a *pas* voulu. Mais vous, après en avoir goûté tous les avantages et toutes les tendresses, ô Nations, vous ne l'avez *plus* voulu.

Ce que nous n'avons pas voulu, nous, par *aveuglement*, vous ne l'avez plus voulu, vous, par *apostasie.*

Comme saint Paul, je le dis en pleurant, *flens dico :* les Juifs sont des aveugles, mais les Nations sont apostates, *gentes apostatrices*[1]! ...

II

LA DÉCOMPOSITION

« Vous n'êtes plus des enfants », murmuraient aux oreilles des nations, quand les nations eurent grandi, le protestantisme et la Révolution ; « vous n'êtes plus

[1] C'est pourquoi il y a à cette heure dans le monde le double spectacle lamentable de deux endurcissements : les restes du peuple à la *tête dure*, et des multitudes chez les nations qui ont le *cœur dur*. Les endurcis par la tête et les endurcis par le cœur! Les premiers ne comprennent pas ; mais les autres ont compris et n'aiment plus!

Aussi bien, sous l'influence de cette apostasie, on voit passer dans les rues des physionomies *dures*, que les générations précédentes ne connaissaient pas. Ces physionomies dures et haineuses, ah! ce n'est plus là la figure humaine. « Les tigres, dit M. de Chateaubriand, ne se civilisent pas à l'école des hommes, mais les hommes se font quelquefois sauvages à l'école des tigres. » Et le tigre qui se forme dans le cœur de l'homme, est d'autant plus cruel qu'il a dormi quelque temps, fasciné, au pied de la croix. Oui, il n'y a rien de dur comme le péché, mais rien de si dur que le péché d'hommes ou de peuples apostats de la vérité chrétienne.

des enfants. » Le protestantisme murmurait cela aux nations du Nord, et la Révolution le répétait aux nations du Midi. Alors les nations se dirent entre elles : Nous ne sommes plus des enfants. Elles ajoutèrent : *rompons le joug de l'Église et jetons-le par-dessus nos têtes*[1]. Et, s'encourageant et s'entraînant, elles sortirent du sein de l'Église[2].

Remarquez toutefois, Messieurs, que je ne dis pas que les individus de ces nations sortirent de l'Église, ni même les foules, — l'Église a toujours des foules, — mais seulement les nations constituées comme nations. Cette distinction est importante pour conserver à l'Église sa catholicité.

Or cette sortie des nations a produit deux lugubres événements qui sont sous vos yeux : d'une part, la corruption et la perte des nations ; d'autre part, la Passion de l'Église.

1° *La corruption et la perte des nations*

Saint Thomas d'Aquin, Messieurs, énonce sur la corruption, considérée dans son point de départ et

[1] *Dirumpamus vincula eorum : et projiamus a nobis jugum ipsorum.* Ps. II.

[2] Nous n'avons pas fait l'histoire détaillée de cette apostasie. On pourrait la faire pour chaque nation, acte par acte, défection par défection. De même qu'il y a eu une réprobation lente du peuple juif, que Bossuet a admirablement exposée, il y a aussi une apostasie lente, progressive des nations. Chaque nation a ses actes d'apostasie particuliers, et toutes en ont de communs, par exemple, la spoliation du patrimoine de saint Pierre, où l'une a spolié, et les autres consenti ou aidé. Cette histoire serait à entreprendre : courte, saisissante, solennelle, comme matière au futur *Miserere* des nations.

dans sa profondeur, deux axiomes non moins effrayants que clairs. Les voici :

Premier axiome : *Toutes les fois qu'un être se sépare de son principe, il se corrompt.* Cela signifie que toutes les fois qu'on se sépare de la source où on a soi-même trouvé la lumière et la vie, on se corrompt.

Exemples : Dans les cieux, Lucifer s'est séparé de Dieu son principe, il s'est corrompu ; Lucifer est devenu Satan.

Au Paradis terrestre, le genre humain s'est séparé de Dieu son principe, il s'est corrompu ; dans le genre humain est entrée la mort.

Un enfant abandonne la maison paternelle son principe, cet enfant se corrompra.

Vous détachez une fleur de la tige son principe, la pauvre fleur se corrompt.

En un mot, toutes les fois qu'on se sépare de son principe, on trouve la corruption, la décomposition : premier axiome.

Deuxième axiome : *Quand la corruption se met dans un être, elle est d'autant plus profonde et plus repoussante que cet être était plus parfait. — Corruptio optimi pessima,* disaient les Latins, la corruption de ce qu'il y a de meilleur devient ce qu'il y a de pire.

Exemples : vous rencontrez sur votre chemin une pauvre fleur effeuillée, cela vous attriste ; vous rencontrez le corps d'un animal mort, cela vous dégoûte ; vous rencontrez un cadavre, le cadavre même d'une personne qui vous fut chère, cela vous fait horreur.

Pourquoi cette gradation pénible en face de la cor-

ruption ? Pourquoi ici seulement la tristesse, là le dégoût, mais plus loin l'horreur? L'axiome vous a répondu : ce qu'il y a de meilleur, quand il se corrompt, devient ce qu'il y a de pire. Dans la hiérarchie des êtres et de leurs perfections, la plante ou la fleur est au bas de l'échelle, l'animal ensuite est plus parfait que la plante, et l'homme prime tout. Mais aussi, lorsque la corruption intervient, elle est en raison directe de l'élévation : la corruption de la plante est la moins attristante, et la corruption du cadavre est la plus repoussante; ce qu'il y a de meilleur, quand il se corrompt, devient ce qu'il y a de pire !

Mes deux axiomes sont irréfragables, Messieurs, vous ne pouvez en contester la force.

Et maintenant regardons les nations :

Les nations se sont séparées de l'Église leur principe, de l'Église qui avait fait la France, qui avait fait l'Espagne, qui avait fait l'Autriche, et aussitôt la corruption s'est déclarée dans le corps des nations.

La corruption, c'est une désagrégation horrible des diverses parties qui composent un corps.

Eh bien, il y a eu d'abord désagrégation entre les diverses *classes* qui composaient intrinsèquement la chrétienté : la monarchie est tombée en lambeaux d'un côté; l'aristocratie, la bourgeoisie et le noble peuple en lambeaux de l'autre; et comme le disait naguère une de vos feuilles publiques, « *c'est le ver de terre qui est le maître en Europe* [1]. »

[1] Un journal de Belgique.

Désagrégation entre les classes! désagrégation aussi entre les *nations*. Autrefois elles s'entr'aidaient dans le malheur; aujourd'hui chacune meurt de son côté, sans penser à sa voisine qui meurt aussi :

L'Espagne était hier en convulsions;

L'Italie agonise;

La Suisse compte ses jours d'automne!

Le Saxon, qui a trop longtemps gouverné à Vienne, ne l'a-t-on pas surnommé *le fossoyeur de l'Autriche*[1]?

Et ne disait-on pas des derniers évènements de la Belgique : ce sont *les funérailles de la Constitution belge?*

De quelque côté que je veuille regarder, je ne rencontre qu'apprêts funèbres pour les nations, je respire une odeur de mort! Mais au milieu de tous ces cercueils, voici venir celui de la France. M. de Lamennais écrivait en 1836 : « J'ai vu, et le souvenir m'en « sera toujours présent, j'ai vu de ces malheureuses « victimes d'une passion dévorante offrir, à la fleur de « l'âge, la dégoûtante image d'une complète décrépi- « tude. Le front chauve, les joues hâves et creuses, « le regard plein d'une tristesse stupide, le corps « chancelant et comme courbé sous le poids du vice, « épuisés de vie, de pensée, d'amour; déjà hideuse- « ment en proie à la dissolution : à leur aspect, on « croyait entendre les pas du fossoyeur se hâtant de « venir enlever le cadavre[2]. » *Ces pas du fossoyeur*

[1] M. de Beust.
[2] *Essai sur l'indifférence*, t. X.

se hâtant de venir enlever le cadavre, écoutez..... ne semble-t-il pas qu'on les entende retentir et se rapprocher..... à propos de la France[1] !

Pauvres nations chrétiennes, qu'êtes-vous devenues?... Mais ce n'est pas tout, Messieurs, je ne vous ai encore appliqué qu'un seul de mes axiomes : *Quand on se sépare de son principe, on se corrompt.*

Il reste l'autre : *La corruption de ce qu'il y a de meilleur devient ce qu'il y a de pire.*

Ah ! oui, vous étiez bien ce qu'il y a jamais eu de meilleur dans l'histoire des nations, ce qu'il y a jamais eu de meilleur !... et voilà que vous êtes en train de devenir ce qu'il y aura eu de pire.

Il m'en coûte à moi de vous reprocher ce que je vais dire, vous comprendrez ce sentiment, il m'en coûte; mais dites ! votre décadence morale comme nation, n'est-elle pas sur le point d'atteindre, pour ne pas dire davantage, la décadence de la nation juive ? Le peuple juif avait pour loi le Décalogue, vous aviez pour loi le saint Évangile. Et aujourd'hui, ô nations, non seulement vous n'avez plus l'Évangile, mais vous n'observez même pas le Décalogue : « Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas » ; que faites-vous entre vous, et que laissez-vous faire contre l'Église[2] ?...

Pardonnez-moi, Messieurs, ce que je vous dis de

[1] C'est l'élévation des sommets qui fait plus profond et plus tragique l'abîme de la France. Ses calamités se mesurent à la grandeur de sa vocation. *Corruptio optimi pessima.*

[2] Saint Augustin dit : « Quand ils ont rejeté le frein de la justice, que sont les royaumes de ce monde? De vastes brigandages. *Remota justitia, quid sunt regna mundi, nisi magna latrocinia?* »

pénible; le cœur qui vous parle voudrait, au prix de son sang, contribuer à vous guérir. Mais dites! votre décadence morale comme nation, n'est-elle pas sur le point d'atteindre, pour ne pas dire davantage, la décadence des nations musulmanes? Vous les épouvantez en ce moment; les lettres qui viennent de Turquie, de Perse, d'Arabie, disent toutes que vous épouvantez l'Orient[1]. Le Père Lacordaire annonçait un jour ceci aux hommes de Notre-Dame: « Il viendra peut-être un temps pour les nations chrétiennes, où l'on ne trouvera plus chez elles Scipion, et pas même Saladin. » Le Père Lacordaire est mort, et aujourd'hui la figure de Saladin si elle était placée en Europe, écraserait par son honnêteté la figure de presque tous vos hommes d'État.

Pardonnez-moi encore, Messieurs, pardonnez-moi toujours, mais dites! votre décadence morale comme nation, n'est-elle pas sur le point d'atteindre, pour ne pas dire davantage, la décadence des nations de la gentilité? Vous étiez vous-mêmes autrefois cette gentilité et vous êtes devenus la chrétienté, et maintenant que vous avez cessé d'être la chrétienté, vous n'êtes plus même la gentilité : à certains points de vue vous êtes au-dessous de votre ancien état de nature.

Dans la gentilité ou l'état de nature, il y avait au

1. Nous voyons en effet, en Europe, un spectacle que n'offrit jamais l'Asie : celui d'associations secrètes, devenues aujourd'hui non seulement *publiques*, mais *autorisées*, ayant pour but avéré et ostensible l'anéantissement du catholicisme, le renversement de tout ordre, et même de tout ce qui est : famille, religion, propriété, gouvernements, nationalités, afin de tout confondre dans un universel socialisme.

moins le respect du serment : aujourd'hui les nations n'ont plus de serment.

Dans la gentilité, il y avait au moins la loi inviolable et inviolée du respect de la divinité ; aujourd'hui dans vos lois il n'y a plus rien pour Dieu ; et, comme dans vos lois il n'y a plus rien pour Dieu, dans vos rues on entend dominer les éclats du blasphème et le rire des débauchés ;

Dans la gentilité, on ne vit qu'une seule fois un insensé, la torche à la main, brûler le temple d'Éphèse : la gentilité voua son nom à l'exécration, Érostrate ; aujourd'hui ce sont des villes entières qu'on a commencé à brûler ; et l'exécration n'étant plus universelle, étant même devenue l'amnistie, demain peut-être l'incendie recommencera[1].

Et comme tout cela est le retour à l'état de nature, il ne faut donc pas vous étonner, mes pauvres Messieurs, que tout à coup, de pays abruptes soit descendu un conquérant, d'autant plus terrible et sauvage qu'il avait profité de votre civilisation en décadence. Il vous a traités comme on traitait les peuples vaincus dans l'état de nature ; il a été sans miséricorde, brutal, cupide, avare, et maintenant il épie, il attend votre râle, il en est sûr . . . Vous avez abandonné le sein de l'Église, nations chrétiennes, et lorsque après votre départ, nous, prêtres de Jésus-Christ, voyant votre pauvre mère désolée, nous avons couru après vous, vous

[1] Cette France, qui devient torche, après avoir été flambeau ! Grand Dieu !

criant à mains jointes : *Hors de l'Église point de salut, hors de l'Église point de salut!* vous avez répondu froidement : exagération ; on peut se sauver dans l'autre vie sans être de l'Église. Eh bien, Dieu a vengé l'Église et justifié nos doctrines ; il les a justifiées même pour cette vie. Vous êtes donc hors de l'Église, ô Nations ; et maintenant hors de l'Église, je ne vois pas, et personne ne voit, de salut pour vous [1] !

2° *La Passion de l'Église*

A l'opposé de ce spectacle des nations mourantes, s'accomplit, ai-je dit, l'autre lugubre évènement, la Passion de l'Église.

Toutes les nations ont déserté ses ailes, il n'y reste plus rien ; je me trompe, il y reste quelques petites îles de l'Océanie, dont les gouvernements respectent les lois de l'Église, l'aiment avec leurs insulaires, et envoient au Pape des adresses de fidélité touchantes. De tant de peuples et de gouvernements qui furent ses enfants, c'est tout ce qui reste officiellement à l'Église.

[1] On a dit avec raison : Les triomphes de la Prusse protestante sont dus à l'apostasie politique des pays catholiques. — Et cependant, c'est la Prusse qui a commencé l'incendie, lorsque Luther brûla publiquement la bulle de Léon X, sur la place de Wittemberg, en 1520. A ce moment commença l'incendie du monde, que les nations catholiques apostates devaient étendre. A la Révolution *religieuse* commencée par Luther et la Prusse, la Révolution *politique* fit suite en France, en 1789; et maintenant c'est la Révolution *sociale*, partout. Mais le premier tison, le brandon est venu de Wittemberg. Si les nations catholiques l'avaient compris, le comprenaient !

Eh bien, ce départ des nations constitue vraiment sa Passion. La Passion pour Jésus-Christ a consisté à verser son sang, à perdre tout son sang en faveur des nations. La Passion pour l'Église consistera à perdre les nations, à se les sentir arracher de son sein. Les nations, ah ! elles étaient devenues concorporelles à l'Église, comme dit saint Paul, *concorporales;* et c'est pourquoi on n'a pu les lui arracher qu'en la déchirant elle-même, qu'en déchirant ses entrailles. C'est pourquoi aussi, ô schismes, schisme de l'hérésie, schisme de la Révolution, je vous déteste, parce que, en m'enlevant des frères, vous avez déchiré les entrailles de ma mère!

L'Église a donc commencé sa Passion; elle est là devant vous dans l'attitude d'un Vendredi-Saint! Le même prophète qui avait vu sa fécondité, Isaïe, a vu aussi son veuvage. Elle était assise sur tous les grands chemins des nations. Elle disait : « Je suis comme un cyprès sur la montagne de Sion, *tanquam cypressus in monte Sion* [1]; le cyprès image de la mort de mon âme ! » — Elle disait : « Mon cœur, au milieu de moi, est devenu semblable à la cire qui se fond. Mon visage a gonflé à force de pleurer; et mes paupières se sont couvertes de ténèbres [2] ». — Elle disait encore aux passants : « Avez-vous vu mes enfants ?... Ne m'appelez plus *Noemi* ou la mère des nations; mais appelez-moi *Mara* ou la pauvre abandonnée [3] ».

[1] Ecclésiast., XXIV.
[2] Job, XVI.
[3] Ruth, I.

Que de choses il y aurait à dire, Messieurs, sur cette Passion de l'Église ! Car aux souffrances de l'âme se sont ajoutées pour elle les souffrances du corps ; elle est non seulement abandonnée, elle est encore persécutée. Autrefois et même toujours, depuis qu'elle est sur la terre, l'Église a eu à souffrir. Mais les Nations autrefois partageaient ses souffrances, la mère souffrait avec ses enfants ! Tandis que cette fois, elle souffre solitaire, et de la part de ses enfants ; et c'est là ce qui fait sa Passion. Mon Dieu, oh ! dites, dites, devez-vous laisser durer encore longtemps la Passion de notre mère ?...

Un jour, devant le tribunal d'un roi d'Israël, deux femmes se présentèrent qui se disputaient un enfant. L'une était la vraie mère ; l'autre était la femme de ténèbres. La vraie mère dit au roi : « O roi, mon seigneur, celle-là, se levant dans le silence d'une nuit profonde, a dérobé pendant que je dormais, mon fils que j'avais à mon côté. » L'autre femme répondit : « Ce que vous dites n'est pas vrai. » Et elles disputaient ainsi devant le roi. Alors le roi dit : « Qu'on m'apporte une épée. » Aussitôt il y eut un cri qu'une mère seule pouvait pousser : « Seigneur, je vous en supplie, donnez-lui, à elle, l'enfant et ne le tuez pas. » Et le roi rendit ce jugement qui est resté l'un des deux monuments impérissables de la sagesse qu'il avait demandée à Dieu ; car à côté du Temple de Salomon, l'histoire place sur la même ligne le Jugement de Salomon.

Des siècles de la justice antique, passant aux siècles

de la justice chrétienne, j'ai rencontré un jour de nouveau ces deux femmes avec la même querelle, la vraie mère et la femme de ténèbres. La vraie mère était l'Église. Profitant de son sommeil paisible à la fin du moyen âge, alors que toutes les nations reposaient sous ses ailes, la femme de ténèbres lui avait dérobé ses enfants. Avançant son bras à gauche, elle lui avait dérobé les nations du Nord par le protestantisme; avançant son bras à droite, elle lui avait dérobé les nations du Midi par la Révolution. L'Église réclamait donc justice. Comme vous le voyez, la cause s'était bien agrandie.

Mais il n'y avait pas seulement agrandissement de la cause; le tribunal aussi s'était agrandi. Ce n'était plus seulement un seul prince qui allait prononcer, c'étaient tous les princes ou l'autorité universelle. Mais hélas! l'autorité en France n'était plus Charlemagne ni saint Louis; en Espagne, elle n'était plus Ferdinand le Catholique; en Angleterre, elle n'était plus saint Édouard; en Allemagne, elle n'était plus Othon le Grand; en Italie, elle n'était plus saint Amédée. Le jugement s'est rendu: et c'est la femme de ténèbres cette fois, la femme de ténèbres à qui on a laissé les Nations; c'est elle qui les a emportées devant la face de la justice. La vraie mère, ah! elle avait poussé des cris sublimes; elle était tombée à genoux, en montrant à ses juges la croix qui les avait eux-mêmes enfantés. L'Autorité, prise de vertige ou de peur, n'avait plus rien compris à la croix ni à ces cris qui révélaient une mère.

Et voilà! Est-ce à dire que pour nous catholiques, l'autorité s'est amoindrie et que nous ne la respectons plus? Dieu nous garde de ce blasphème! L'autorité demeure et demeurera l'autorité. Mais il nous est bien permis d'espérer ensemble que l'autorité redeviendra sainte. Il nous est permis d'espérer que Dieu aura enfin pitié de nos malheurs; pitié de ces nations qui furent ses enfants, et pitié de l'Église leur mère qui ne veut pas être consolée. *Je susciterai*, dit le Seigneur, *de devant ma face un homme selon mes vues, selon l'esprit de Salomon et de David.* Il reprendra donc, cet homme de Dieu, lorsqu'il viendra, il reprendra l'esprit de Salomon et de David, qui fut aussi l'esprit de Charlemagne et de saint Louis. Il cassera, Messieurs, il cassera le jugement de l'iniquité et de la peur; et il rendra à l'Église, à la pauvre mère, les nations qu'on lui avait volées!

SIXIEME DISCOURS

L'UNIQUE GARDIEN
DE L'ALLIANCE AVEC DIEU
QUI SOIT DEMEURÉ FIDÈLE

Messieurs,

Il y a dans l'Ancien Testament une scène incomparable de majesté touchante. C'est la scène où Moïse, le grand législateur, avant de monter sur le Nébo pour saluer de loin la Terre Promise et mourir, rassemble une dernière fois les douze tribus et leur fait ses adieux en les bénissant. Sur chacune, il prononce une bénédiction particulière. A la tribu princière de Juda, il souhaite la force; la fertilité et l'abondance, aux tribus d'Éphraïm et de Manassé; l'amoureuse confiance dans le Seigneur, à celle de Benjamin. Mais, arrivé à la tribu sacerdotale de Lévi, il semble que Moïse soit plus particulièrement ému et attendri : de son regard de législateur et de prophète, embrassant le passé et l'avenir, il prononce sur elle cette béné-

diction, cette prophétie : *Ce sont ceux-là, ô Seigneur, qui ont gardé ton alliance!... Ils brûleront l'encens dans le temps de ta colère, et ils placeront l'holocauste sur ton autel*[1].

Le jour où Moïse, descendant du Sinaï avec les Tables de la Loi, avait retrouvé Israël dansant autour du veau d'or, une seule tribu s'était tenue austèrement à l'écart de cette danse obscène, une seule : la tribu sacerdotale de Lévi; *ce sont ceux-là, ô Seigneur, qui ont gardé ton alliance!*

Le Seigneur — personne n'ignore ce détail de l'Ancien Testament — avait fait alliance avec toutes les douze tribus qui composaient la nation juive. Mais ce qu'on peut ignorer, c'est qu'une d'elles, la tribu sacerdotale de Lévi, avait été choisie et séparée pour être gardienne, à toujours, de cette alliance[2]. Voilà pourquoi le Seigneur avait passé avec elle un pacte qui s'appelait le pacte de Lévi, *pactum Levi*[3]. Et voilà pourquoi Moïse, au moment de mourir, entrevoyant à travers les siècles la fidélité de la tribu gardienne, s'écriait en la bénissant : « Ceux-là, ô Seigneur, ont gardé ton alliance : ils brûleront l'encens au temps de ta colère, et ils placeront l'holocauste sur ton autel. »

Telle fut la scène des adieux de Moïse, et telle fut aussi sa prophétie sur *la garde de l'alliance.*

[1] Deut. XXXIII. *Hi pactum tuum servaverunt... Ponent thymiama in furore tuo, et holocaustum super altare tuum.*

[2] Ce fut aux Lévites que Dieu, en récompense de leur zèle à punir l'adoration du veau d'or, attribua le sacerdoce, qui jusque-là n'avait été exercé que par les premiers-nés d'Israël.

[3] Malach. II.

Quatre mille ans, Messieurs, se sont écoulés depuis cette prophétie. La tribu de Lévi existe toujours, mais transformée et perfectionnée. Elle est aujourd'hui le clergé catholique, avec tous ses évêques, tous ses prêtres, toutes ses vierges, toutes ses maisons religieuses : tribu *lévitique* selon la grâce, qui a succédé à la tribu de Lévi selon la naissance.

Eh bien ! à cette heure d'angoisse profonde où tant d'attaques sont dirigées dans les journaux, dans les rues et jusque dans des Assemblées nationales, contre le clergé et sa mission de prier et d'enseigner, je crois répondre à un dessein d'en haut et à un besoin de l'heure présente en faisant suivre le sujet de l'*Apostasie*, de cet autre : *l'unique gardien de l'Alliance avec Dieu qui soit demeuré fidèle.*

Naguère, l'erreur et la passion ont poussé ce cri : le cléricalisme, voilà l'ennemi.

Je voudrais être l'impartialité qui réponde : le clergé, voilà la fidélité et le dévouement.

Je vous propose, Messieurs, ces deux sévères et solennelles réflexions :

Première : *A cette heure de crise et d'apostasie, le clergé demeure, seul, gardien de l'Alliance avec Dieu ;*

Deuxième : *Obstacles à travers lesquels le clergé garde et gardera l'Alliance* [1].

[1] Le mot *clergé* est dérivé du grec : κλῆρος, sort, partage, héritage, parce que le Clergé est comme une portion de l'héritage du Seigneur. Le mot *prêtre* vient également du grec : πρέσβυς, vieillard : parce que

I

A CETTE HEURE DE CRISE ET D'APOSTASIE LE CLERGÉ RESTE SEUL GARDIEN DE L'ALLIANCE AVEC DIEU

Avant tout, Messieurs, il importe de partir d'une définition. Qu'est-ce que l'alliance en général et l'alliance avec Dieu ?

D'une manière générale, une alliance est une société. Quand on fait alliance, on forme société : société avec un but spécial, qui est de s'aider et de se soutenir. L'alliance est une société entre deux ou plusieurs contractants, à cette fin de s'aider et de se soutenir. C'est ainsi que l'alliance conjugale est une société d'affection et de mutuel soutien ; c'est ainsi qu'un traité d'alliance est une société de forces entre deux peuples.

L'alliance avec Dieu, Messieurs, n'est pas autre chose. Elle est une société par laquelle Dieu et l'homme se sont donné la main, Dieu pour s'incliner vers l'homme avec ses bienfaits, l'homme pour s'élever vers Dieu avec ses louanges. Dieu aidera l'homme, et l'homme

le prêtre doit avoir la sagesse du vieillard. Le mot *sacerdoce* vient du latin *sacra*, choses saintes, *dare* distribuer : parce que le prêtre est le distributeur des choses saintes.

Ces diverses dénominations sont à peu près synonymes. Nous les emploierons indistinctement.

célébrera Dieu : voilà l'alliance ! C'est ce qu'indique du reste le beau nom de Religion, qui signifie proprement relier, unir, *religare :* la religion est une alliance parce qu'elle relie Dieu à l'homme, et l'homme à Dieu ; elle met Dieu et l'homme en société.

L'Alliance est donc une société entre Dieu et l'homme.

Cette définition bien comprise, recherchons maintenant quels sont les *gardiens* qui ont été désignés par le ciel et la terre pour veiller sur cette société entre Dieu et l'homme.

1° Le premier gardien désigné par la voix de Dieu et la voix des peuples était le sacerdoce, ou *la famille des prêtres.*

En effet, Messieurs, si vous y prenez garde, toutes les fonctions que remplit le prêtre ont cela de très remarquable qu'elles sont pour ainsi dire des *actes de société* continuels entre Dieu et le monde. Le prêtre ne remplit pas une seule fonction de son ministère, qu'il n'atteigne à la fois Dieu et le monde, pour les entraîner en société et les réunir dans une sainte alliance.

Prenons en détail les principales fonctions du prêtre.

La première fonction sacerdotale est d'*offrir.* Eh bien ! le prêtre offre à Dieu et il offre aux hommes. A Dieu, il offre le pain et le vin sanctifiés, il offre l'encens ; aux hommes, il offre la vie éternelle, la grâce et le pardon. Dans l'auguste sacrifice de la messe, au moment de l'Élévation, il offre l'Eucharistie du côté du ciel, et au moment de la Communion, il offre l'Eucha-

ristie du côté de la terre. Voilà donc un premier acte de société ou d'alliance dont le sacerdoce est dépositaire : offrir à Dieu et offrir aux hommes.

La deuxième fonction sacerdotale est de *parler*. Eh bien ! là encore, le prêtre parle à Dieu, et il parle aux hommes. Il parle à Dieu au nom des peuples dans la prière quotidienne et publique à laquelle il est astreint son *office*, son *bréviaire*[1] ; et il parle aux peuples au nom de Dieu, par la prédication de la vérité et de l'Évangile. Voilà donc un deuxième acte de société ou d'alliance, dont le sacerdoce est dépositaire : parler à Dieu et parler aux hommes.

Enfin la troisième fonction sacerdotale est de *bénir*. Or, là également, le prêtre bénit Dieu et il bénit les hommes. Il bénit Dieu par la louange : Que le nom du Seigneur soit béni et remercié ! et après qu'il a béni le Seigneur, le prêtre se retourne, et bénit les hommes : Que Dieu tout-puissant vous bénisse ! Voilà donc un troisième acte de société ou d'alliance dont le sacerdoce est dépositaire : bénir Dieu et bénir les hommes.

Et ainsi, en vérité, toutes les fonctions sacerdotales regardent à la fois, pour les unir, le ciel et la terre. Le prêtre est un sublime trait d'union ! Aussi un des noms les plus anciens et les plus beaux donné aux prêtres dans les pages de la Bible — nom réservé aujourd'hui pour le Pape et les évêques — était le nom de pontife : le prêtre est pontife. Le Pontife, comme son

[1] *Office*, veut dire *devoir* que le prêtre remplit en priant au nom des peuples, dont il est le mandataire. — *Bréviaire* veut dire : *abrégé* de prières.

nom l'indique, est un pont — *pontifex*, fait *pont* — un pont d'alliance jeté entre deux collines, les collines de la terre et les collines du ciel; un pont d'alliance jeté entre deux rivages, le rivage du temps et le rivage de l'éternité. Par ce pont, c'est-à-dire par les mains et par les lèvres du prêtre, les offrandes et les louanges de la terre passent et sont présentées au ciel! Et par ce même pont, la vérité et les bénédictions du ciel passent et parviennent à la terre. Un prêtre qui ne dirait plus la vérité serait un pont brisé; un prêtre qui ne donnerait plus la bénédiction serait un pont qui aurait croulé!

Tel était donc, Messieurs, le premier gardien et dépositaire de l'Alliance entre Dieu et le monde : le clergé, le sacerdoce[1].

[1] J'ai tracé les grandes lignes de la fidélité sacerdotale. En voici les détails empruntés à deux plumes célèbres :

« Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, vous que ce nom seul irrite ou fait sourire de mépris? Un prêtre est, par devoir, l'ami, la providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentirait à échanger, comme lui, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidemment, contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit de tant de sacifices que le dédain, l'ingratitude et l'insulte? Vous êtes encore plongés dans un profond sommeil, et déjà l'homme de charité, dévançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune ou fait couler ceux de repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu des âmes troublées par l'orage des passions. Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt

Quels étaient les autres gardiens ?

2° Après la famille sacerdotale, la Providence avait placé comme second gardien de l'Alliance, *la famille des rois.*

Le roi était l'expression et en quelque sorte l'écoulement de la majesté de Dieu ; voilà pourquoi on lui disait : *Votre Majesté.* Il était donc naturel que la royauté fût, après le sacerdoce, la gardienne de l'Al-

en grande hâte près du ministre sacré : un chrétien touche à ses derniers moments : il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse : n'importe : le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne, à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité.

« Voilà le prêtre, le voilà : non tel qu'en jugeant sur quelques exceptions scandaleuses, votre aversion se plaît à se le figurer, mais tel que réellement il existe au milieu de nous. » (Lamennais, *Essai sur l'Indifférence*, tome I.)

« On a pu reprocher aux curés des préjugés d'état ou d'ignorance ; mais, après tout, la simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité de Jésus-Christ, en faisaient un des ordres les plus respectables de la nation. On en a vu plusieurs qui semblaient moins des hommes que des esprits bienfaisants descendus sur la terre pour soulager les misérables. Souvent ils se refusèrent le pain pour nourrir le nécessiteux, et se dépouillèrent de leurs habits pour en couvrir l'indigent. Qui oserait reprocher à de tels hommes quelque sévérité d'opinion ? Qui de nous, superbes philanthropes, voudrait durant les rigueurs de l'hiver être réveillé au milieu de la nuit pour aller administrer au loin dans les campagnes le moribond expirant sur la paille ? Qui de nous voudrait avoir sans cesse le cœur brisé du spectacle d'une misère qu'on ne peut secourir, se voir environné d'une famille dont les joues hâves et les yeux creux annoncent l'ardeur de la faim et de tous les besoins ? Consentirions-nous à suivre les curés de Paris, ces anges d'humanité, dans le séjour du crime et de la douleur, pour consoler le vice sous les formes les plus dégoûtantes, pour verser l'espérance dans un cœur désespéré ? Qui de nous enfin voudrait se séquestrer du monde des heureux pour vivre éternellement parmi les souffrances et ne recevoir en mourant pourtant de bienfaits que l'ingratitude du pauvre et la calomnie du riche ? » (Chateaubriand). *Génie du Christianisme.*

liance avec Dieu ; car, comme parle magnifiquement Bossuet, les rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne.

Un prophète d'Israël eut un jour une vision, et il la raconte ainsi, au Livre sacré :

« L'ange du Seigneur me fit voir un chandelier « d'or, et sept lampes brûlaient sur les branches de « ce chandelier.

« Et je vis aussi deux oliviers qui s'élevaient, l'un « à la droite du chandelier d'or et l'autre à sa gauche.

« Et je dis à l'ange : Mon seigneur, qu'est-ce que « ceci ? Que signifient ces deux oliviers qui sont autour « du chandelier, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche ?

« Et l'ange me répondit : ces deux oliviers, ce sont « *les deux fils de l'huile sainte* qui assistent et veillent « devant le Dominateur de toute la terre[1]. »

Voici, sur cette mystérieuse vision, une des plus belles explications données par les interprètes sacrés :

Le chandelier d'or, c'est l'Église catholique, patrie de la lumière, de la vérité, et centre de l'Alliance avec Dieu.

Les deux fils de l'huile sainte, veillant autour du chandelier, ce sont le sacerdoce et la royauté, le Pontife et le Prince. Tous les deux, en effet, sont *fils de l'huile sainte*. Car le saint *chrême* fait les pontifes[2], et le *sacre* faisait les rois[3]. Et tous les deux étaient

1 *Isti sunt duo filii olei qui assistunt Dominatori terræ.* Zach. IV, 14.

2 Le mot *Chrême* vient du grec χρίσμα, qui signifie huile sacrée.

3 *Le Sacre* des rois de France se faisait dans la cathédrale de Reims avec la sainte *ampoule*. L'Archevêque de Reims s'avançait vers le prince

gardiens ensemble autour de l'Église catholique, centre de l'Alliance, comme les deux oliviers autour du chandelier d'or. Le sacerdoce veillait à droite, la royauté veillait à gauche. Le Pontife gardait l'alliance avec l'encensoir, le Roi la gardait avec le glaive. Le Pontife enseignait la vérité, et le Prince faisait observer la justice!... Ah! représentez-vous, Messieurs, ce mystique chandelier d'or portant des flammes à toutes ses branches, c'est-à-dire l'Église catholique par un beau temps de lumière, de paix, de sérénité. Puis, représentez-vous les flammes vives du chandelier répandant des lueurs : à droite sur la tiare des pontifes, à gauche sur la couronne des princes; à droite, sur des visages comme ceux de saint Pierre, de saint Grégoire, de saint Léon, et toute la chaîne des pontifes; à gauche, sur des visages comme ceux de Constantin, de Charlemagne, de saint Louis et toute la chaîne des rois chrétiens. Représentez-vous tout cela, ce chandelier d'or, ces flammes vives, ces nobles visages, ces grands noms, cette paix, cette sérénité ; et vous aurez, dans cet ensemble, une image de ces temps fortunés où, pour garder l'Alliance, il y avait union entre le Pontife et le Prince, entre le sacerdoce et la royauté!

Parce que les rois étaient, avons-nous remarqué, l'expression de la majesté de Dieu, on leur disait à

qui jurait de conserver les libertés de l'Église, et après plusieurs oraisons il le sacrait roi et lui faisait sept onctions. — Le mot *ampoule* vient du latin : *ampulla,* fiole. Elle était remplie d'une huile *intarissable* qui depuis Clovis servait à sacrer tous les rois de France. En 1793 le représentant du peuple Ruhl s'empara de la sainte ampoule et la brisa.

eux-mêmes : Votre Majesté. Les souverains Pontifes, voulant reconnaître la fidélité de leur garde autour de l'Église, ajoutèrent à ce mot de Majesté un qualificatif d'honneur et de reconnaissance. On appelait donc :

Le roi de France : *Sa Majesté Très-Chrétienne.*

Le roi d'Espagne : *Sa Majesté Catholique.*

Le roi de Portugal : *Sa Majesté Très-Fidèle.*

Le roi d'Autriche et de Hongrie : *Sa Majesté Apostolique.*

O temps fortunés, où le peuple gardait ses rois, parce qu'eux-mêmes, les premiers, les rois gardaient Dieu, princiers *gardes du corps* du Christ et de son Église ! En ce temps-là « le peuple pardonnait des « fautes au prince, comme l'enfant pardonne des fai- « blesses à son père ; il compatissait au levain de l'huma- « nité demeuré en lui aussi bien que dans le dernier des « mortels. Le souverain avait foi dans son peuple, et « le peuple avait foi dans son souverain. Ils croyaient « l'un à l'autre ; ils s'étaient donné la main, non pour « un jour, mais devant Dieu et pour tous les siècles, « au nom des morts et des vivants, au nom des ancê- « tres et de la postérité. Le prince descendait tranquille « dans la tombe, laissant ses enfants à la garde de son « peuple, et le peuple, les voyant petits et sans forces « les gardait en attendant d'être gardé par eux[1]. »

3° Enfin, Messieurs, en avant du sacerdoce et de la royauté, la Providence avait placé un troisième gar-

[1] (Lacordaire). Conférence sur l'autorité.

dien de l'Alliance : ce troisième gardien, c'étaient les nations.

Les nations formaient comme le rempart de l'Alliance. Ce rempart s'appelait d'un nom célèbre : la Chrétienté. Chaque nation chrétienne avait son rang marqué dans la garde, chacune avait ses étendards, ses enseignes et ses couleurs. Toutes ensemble, elles rappelaient le fameux carré que les douze tribus d'Israël, lorsqu'elles étaient en marche dans le désert, formaient autour de l'arche d'alliance.

Le carré macédonien est célèbre dans l'histoire. C'est par lui qu'Alexandre vint à bout de toutes les innombrables armées de l'Asie [1]. Le carré que formaient les douze tribus d'Israël autour du Tabernacle n'est pas moins célèbre ; c'est son aspect qui enthousiasma Balaam lorsqu'il s'écria, au lieu de maudire Israël : *Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ; que tes tentes sont belles, ô Israël* [2] *!*

[1] Dans le carré *macédonien*, chaque file avait seize hommes de profondeur, tous armés de piques de vingt-et-un pieds. Les piques des cinq premières files dépassaient toutes également, opposant ainsi à l'ennemi cinq fois plus de pointes qu'il n'y avait d'hommes de front. A partir du sixième rang jusqu'au dernier, les piques venaient successivement s'appuyer sur les épaules de ceux qui se trouvaient en avant, de manière à présenter un buisson impénétrable. Cette masse inerte absorbait trop de de forces lorsqu'on avait affaire à des troupes plus agiles, comme la légion romaine ; mais elle était excellente pour enfoncer les armées innombrables et tumultueuses des rois d'Asie. — (Cantu), *Hist. Univ.*

[2] Le carré d'*Israel* était ainsi formé :

La tribu de Juda était à l'orient avec Issachar et Zabulon, regardant l'entrée du Tabernacle :

Ruben avec Siméon et Gad, au midi ;

Ephraïm avec Manassé et Benjamin, à l'occident ;

Dan avec Aser et Nephtali, au septentrion.

Ces douze tribus formaient *un camp de figure carrée*, qui laissait au

Mais ces phalanges antiques ne valaient pas, à beaucoup près, la Chrétienté, qu'on peut surnommer le *le carré catholique*. Quatre nations, en effet, formaient comme une rangée en bataille à quatre aspects autour de l'Église : la France, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne, l'Italie. L'Église, sans doute, était visible et répandue partout, mais particulièrement au milieu de ces quatre nations qui la protégeaient et formaient son carré de défense, son quadrilatère inexpugnable.

La France avec ses Charles Martel, ses saint Louis, repoussant les Sarrasins ;

L'Espagne avec son Cid Campéador, repoussant les Maures ;

L'Italie avec ses fières républiques de Gênes, de Pise, de Florence, de Venise, repoussant les pirates qui infestaient les mers ;

L'Autriche-Hongrie avec ses don Juan, ses Jean Hunyade et ses Mathias Corvin, repoussant l'islamisme :

Tel était l'incomparable carré catholique, contre lequel toutes les forces du monde venaient extérieurement se briser, en même temps que toutes les portes de l'enfer venaient, à l'intérieur du carré, se briser contre la chaire de Pierre !

Messieurs, après ces descriptions partielles, nous pouvons maintenant nous rendre compte de toute la belle ordonnance que formait, dans son ensemble, la garde catholique autour de l'Alliance.

milieu un fort grand espace, au centre duquel était le Tabernacle ; et tout autour, les tentes des Lévites. *Mesenguy*, t. II.

L'Alliance, avons-nous vu, est une société entre Dieu et l'homme. L'Église, avec son divin Tabernacle, était le centre de cette société.

Sur les marches de l'Église, la famille des prêtres, offrant à Dieu et offrant aux hommes, parlant à Dieu et parlant aux hommes, bénissant Dieu et bénissant les hommes;

Puis la famille des rois, veillant sur toute la belle ordonnance avec le sceptre et le glaive;

Enfin tout autour, la ceinture des nations chrétiennes ou le rempart de la Chrétienté : tel a été l'unique spectacle que présenta, jusqu'au moment du protestantisme et de la Révolution, la garde catholique autour de l'Alliance : la garde catholique, c'est-à-dire le sacerdoce, la royauté et les nations.

— Et maintenant, ô mon Dieu, pourquoi faut-il que j'aie à parler de défections! Mon cœur se serre à la pensée que la terre chrétienne est devenue la terre des infidèles, le pays de l'infidélité. O peuples de l'Europe, pourquoi avez-vous brisé avec l'Alliance? Quand vous veilliez sur Jésus-Christ et son tabernacle, lui, Jésus-Christ, du fond de son tabernacle, ne veillait-il pas aussi sur vous!

Au soir de ce XIXe siècle, je cherche donc autour du tabernacle de l'Alliance et de l'Église, je cherche la Chrétienté ou la garde des nations : et les nations ne gardent plus, la Chrétienté s'en est allée.

Je cherche la France, le soldat de Dieu : ah! je n'ai

pas le courage de dire, je ne dirai jamais que la France a fait défection; j'aime mieux dire que le soldat de Dieu est tombé, blessé à mort, au pied du rempart.

Mais sans doute les rois seront restés fidèles à leur garde, eux les fils de l'huile sainte, les frères du Roi-Pontife! Je cherche donc les rois... ô surprise poignante, ils n'y sont plus. Sur leurs fronts les rois ont effacé le sacre; ils ne sont plus l'olivier à la gauche du chandelier d'or[1]!...

[1] Tandis que nous écrivions ces lignes pleines de tristesse, la majesté et la responsabilité des rois nous apparaissaient tellement grandes, tellement à part, que nous relisions en même temps, pour nous en pénétrer, les sentiments si nobles de sainte Térèse. Décrivant les divers degrés d'oraison ou d'union à Dieu, elle assigne aux rois le degré le plus élevé, celui qui touche à l'extase, et elle s'écrie :

« Quel admirable état pour des rois que celui d'une oraison si sublime! Combien il vaudrait mieux pour eux de travailler à l'acquérir que de chercher à conquérir de nouvelles provinces! Quel ordre et quelle justice on verrait fleurir dans leurs États! Que de maux seraient évités! que de maux de tels rois auraient déjà épargnés au monde! Quand on a vu la vérité à cette divine lumière de l'extase, on ne craint plus de perdre ni la vie ni l'honneur pour l'amour de Dieu. Quelle précieuse disposition dans des monarques qui, plus étroitement tenus que leurs sujets à défendre l'honneur de Dieu, doivent, par la piété, marcher à la tête des peuples! Pour faire faire un pas à la foi, pour éclairer d'un rayon de lumière ces infortunés hérétiques, ils seraient prêts à sacrifier mille royaumes. Et ils auraient raison. Car en échange de ce sacrifice, ils s'assureraient la possession d'un royaume qui n'a point de fin. Ah! que de ce torrent de félicité qui coule dans la cité de Dieu il tombe seulement une goutte dans mon âme, c'en est assez pour que ce bas monde tout entier ne lui inspire plus qu'un invincible dégoût.... Oui, le sacrifice de ma vie me paraîtrait bien peu de chose, au prix d'une seule de ces vérités communiquée aux hommes.... Voyant mon impuissance, je me tourne vers vous, Seigneur, et je vous conjure de remédier à tant de maux. Vous le savez, ô vous qui sondez mon cœur, volontiers, pourvu que je puisse vivre sans vous offenser, je me dessaisirais des faveurs dont vous m'avez comblée, pour les transporter sur la tête des rois. Dès lors, je le sais, ils ne pourraient plus consentir à tant de choses qu'ils autorisent, et ces grâces seraient en eux une source féconde des plus grands biens. O mon Dieu, éclairez-les sur

Et ainsi les nations ont fait défection, les princes ont fait défection, mais que reste-t-il donc, grand Dieu, que va-t-il vous rester pour garder votre Alliance?... Il reste — ô peuple, regarde-les pour les admirer — il reste ceux dont on a dit : Le cléricalisme, voilà l'ennemi, et dont il faut dire : Le clergé, voilà la fidélité et le dévouement!

« *Mon pacte est avec Lévi* », avait dit le Seigneur Dieu des armées[1]. Tandis que tous les autres gardiens ont abandonné leur garde, la tribu lévitique et sacerdotale est donc demeurée debout, repliée autour du tabernacle de l'Alliance. Quel spectacle grandiose vous offrez à cette heure, noble tribu solitaire, et comment tairais-je mon admiration?

Voici que j'aperçois le Vatican se dresser devant mon regard : il y a là le Grand Prêtre, un vieillard tout à la fois âgé et jeune comme l'Église. Il disait naguère, en parlant de lui-même, ces paroles : « *qu'il était un souverain dont les ailes s'étendent jusqu'aux extrémités du monde.* » Il semble même que les ailes

l'étendue de leurs obligations. Que ne doivent-ils pas faire pour vous, qui les avez tant élevés sur la terre! Vous avez mis le sceau de votre majesté sur leur front....

« Mon langage est trop hardi peut-être. Sachez-le cependant, si je pouvais leur parler en face, et si j'avais l'espoir d'en être écoutée, je leur dirais ces vérités avec plus d'énergie encore. Je prie tant pour eux et j'aurais un si grand désir que Dieu exauçât mes prières! Oui, j'offrirais ma vie en sacrifice pour obtenir qu'ils fussent des rois selon le cœur de Dieu : certes, ce serait perdre bien peu pour gagner beaucoup! »

Ne semble-t-il pas qu'à cette heure, Léon XIII, dans ses rapports, si pleins de tact et de grandeur avec les souverains, traduise en acte cette page sublime de sainte Térèse?

[1] *Pactum meum cum Levi, dicit Dominus Deus exercituum.*—(Malachie. II, 4.)

de ce souverain prêtre aient encore grandi, qu'elles grandissaient à mesure que les rois ses frères abandonnaient leur garde : oh oui ! elles ont grandi, ses ailes, pour couvrir le tabernacle de l'Alliance et aussi la justice, que la défection a mises en danger.

Autour de lui, tous les évêques se sont serrés, tous les prêtres et toutes les maisons religieuses se sont serrés autour de leurs évêques : personne, ou presque personne, ne manque à son poste de péril et d'honneur.

Ainsi entouré, que fait-il tous les jours, ce Pontife-Roi du Vatican, et avec lui tous les évêques, et avec les évêques tous les prêtres, que fait-il ? Il offre, il parle et il bénit.

Il offre la Victime entre la terre et le ciel ;

Il parle à Dieu et il parle aux hommes ;

Et il bénit.

Prisonnier, il ne peut plus que parler et bénir ; et il parle et bénit tous les jours. A toute heure de la journée il bénit : Je vous bénis, mes enfants, je bénis vos âmes, je bénis vos familles, je bénis votre vie et votre mort, je bénis la France ; ah ! dites-lui que je la bénis !

Il garde donc l'Alliance, le noble et grand Pontife, seul olivier qui reste et toujours en fleur devant le chandelier d'or, il garde l'Alliance ! Et avec lui, ô évêques, vous la gardez tous. Et avec lui, ô prêtres, ô vierges, ô maisons religieuses, vous la gardez tous. Non, il ne s'est jamais vu et il ne se verra jamais, dans l'histoire de l'Alliance, un moment plus triste ni plus touchant, ni plus solennel : toutes les gardes

ont fait défection, excepté la phalange sacerdotale!

Pie IX disait : « *Les sceptres se brisent, mais les clefs de Pierre demeurent toujours intactes.* »

Ce sont les clefs du gardien fidèle..... les clefs de l'avenir !

II

OBSTACLES A TRAVERS LESQUELS LE CLERGÉ GARDE ET GARDERA L'ALLIANCE

J'ai donc montré qu'à cette heure de crise et de défections, le Clergé reste seul gardien de l'Alliance avec Dieu. Pour être complet, il importe de parler maintenant des obstacles à travers lesquels le Clergé garde et gardera l'Alliance. Enfant d'Israël, il m'est arrivé plusieurs fois dans le cours de cet écrit, de parler en me plaçant au milieu des Israélites, mes frères selon la chair. Enfant de l'Église, je me place maintenant avec humilité et avec joie au milieu des prêtres, mes frères selon la grâce et le sacrement de l'ordre.

C'était déjà, Messieurs, pour le prêtre une épreuve bien douloureuse que de rester seul à veiller sur ce trésor de l'Alliance ; c'est bien douloureux d'être seul, alors que tant d'autres veillaient jadis avec nous ! Toutefois ce n'était que le commencement de l'épreuve. Ce qui nous rend l'épreuve beaucoup plus douloureuse, c'est que ceux qui devraient nous aider dans notre

garde et qui nous ont aidés, nous attaquent maintenant. Oui, à ceux qui ont fait défection, la garde du prêtre est devenue incommode. Nous sommes un gardien austère, et c'est pourquoi ils veulent se débarrasser de nous.

Eh bien ! voici ce que j'affirme : tous les moyens auxquels on a eu déjà recours et auxquels on aura encore recours, pour se débarrasser à la fois et de l'Alliance avec Dieu et de son gardien, ces moyens n'obtiendront jamais que cet unique résultat : faire éclater la fidélité du gardien et consolider l'Alliance.

1° Le premier moyen employé a été la *séduction*. On a cherché à corrompre le gardien.

Dans une de ses pages les plus éloquentes, le Père Lacordaire représente les rois et les sages venant tour à tour frapper à la porte du Vatican. La doctrine sortait sous la forme frêle et usée de quelque vieillard septuagénaire et elle disait :

« Que me voulez-vous ? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde : l'astronomie a changé ; la chimie a changé ; la philosophie a changé ; l'empire a changé ; pourquoi êtes-vous toujours la même ? — Parce que je viens de Dieu, et que Dieu est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres, nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée ; et l'épée, qui brise les trônes, pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites,

le sang est l'arôme où je me suis rajeuni. — Eh bien! voici la moitié de ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi l'*Alleluia* et le *De profundis*, qui ne changent jamais. »

Dieu soit loué, Messieurs, ce que le Père Lacordaire disait si magnifiquement de la papauté il y a vingt ans, il faut le dire avec actions de grâces, à cette heure, de tout le sacerdoce. La séduction avait échoué en s'adressant au Vatican; elle a échoué pareillement en s'adressant aux humbles presbytères des campagnes. Sous la forme captieuse des idées modernes, elle est venue frapper à la porte de chaque presbytère, annonçant ceci : « Que 89 régnait partout », mais chaque prêtre l'a interrompue de suite, en disant : « Excepté dans l'Église. » — La séduction a repris : « Je suis la liberté. » — Et chaque prêtre a répondu : « Et nous, nous sommes l'obéissance. » — Et la séduction s'est retirée.

Oui, nous tous, fils de l'huile sainte qui nous sacra dépositaires de l'Alliance, il y a deux choses que nous avons juré de ne sacrifier jamais, parce qu'elles sont la force et l'honneur de notre garde : c'est notre promesse d'obéir et notre promesse de rester chastes, l'obéissance et le célibat ; par le célibat nous avons renoncé à toutes les alliances de la terre, pour veiller exclusivement sur l'Alliance de notre Dieu ; et par l'obéissance, nous formons une phalange autour de son tabernacle. La chasteté et l'obéissance !... Regardez-nous, ô peuples....;

nous pouvons supporter vos regards : nous sommes chastes, et nous obéissons. Nous obéissons ; ah ! nous sommes fiers de pouvoir le dire et de chanter notre victoire, un grand exemple a été donné au monde qui se meurt d'anarchie, par tous les prêtres ensemble : le Concile du Vatican s'était ouvert dans la liberté, il s'est clos dans l'obéissance. Et maintenant, regardez : autour du Veilleur infaillible, nous prêtres, pour garder l'Alliance, nous sommes tous rangés dans l'unité[1] !

2° La séduction ayant été jugée impuissante à nous faire abandonner notre garde, on a recours maintenant contre le clergé à un autre moyen qui est l'*exil*, le *bannissement*.

Il faut bannir le prêtre, exiler le prêtre : tel est le cri qui retentit de toutes parts. Prêtez l'oreille :

Bannir la Compagnie de Jésus de tous les royaumes, c'est le cri qui a retenti en Allemagne, et qui menace ailleurs ;

Bannir de l'enseignement, les Frères et les congréganistes : c'est le cri qui retentit dans toutes les communes de France ;

[1] A aucune époque de l'histoire, la hiérarchie ou l'unité catholique n'a présenté le spectacle d'une plus imposante grandeur. Contraste éloquent avec tous les autres pouvoirs qui croulent ! Institutions et lois disparaissent, magistrature et armée se dissolvent : la hiérarchie catholique seule subsiste et résiste. Telles ces basiliques qui nous ont été léguées par les vieux siècles, restent debout, entières à travers les révolutions, les bouleversements ; autour d'elles s'élèvent et disparaissent les habitations de l'homme, les palais des grands et la cabane du pauvre ; l'édifice bruni par le temps, demeure comme une mystérieuse apparition; sa coupole gigantesque fait oublier tout ce qui l'entoure ; sa flèche hardie s'élance jusqu'au ciel !

Bannir le prêtre de la formation des mariages, c'est le cri qui retentissait hier en Espagne ;

Bannir tous les prêtres du lit de la mort, et les bannir des funérailles, c'est le dernier mot d'ordre des sociétés secrètes.

Hélas ! nous voici donc destinés à devenir des bannis et des exilés au sein de nos patries respectives. Or, dites, mon Dieu, et vous, Messieurs, dites, que faut-il que nous fassions, et quelle conduite croyez-vous que nous puissions tenir en face de cette peine de l'exil qui nous est imposée? Écoutez, l'histoire raconte des choses touchantes des exilés. Elle raconte, par exemple, d'un Français, qu'étant obligé de fuir pendant la Terreur, il avait acheté de quelques deniers qui lui restaient une barque sur le Rhin ; cette barque lui servait de logement. N'ayant point d'argent, il n'y avait pas pour lui d'hospitalité. Quand on le chassait d'un rivage, il passait, sans se plaindre, à l'autre bord ; souvent poursuivi sur les deux rives, il était obligé de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Contraint de se faire sauvage entre quatre nations civilisées, le pauvre exilé n'avait donc pas sur le globe un seul coin de terre où il osât mettre le pied ; mais sa consolation était, en errant dans le voisinage de la France, de respirer quelquefois un air qui avait passé sur son pays !

Eh bien ! nous tous prêtres, nous sommes décidés à faire comme ce pauvre exilé. O Messieurs, si on nous bannit de vos écoles, on nous verra errer autour de vos écoles, pour apporter à vos petits enfants la vérité cachée dans nos bras. Si on nous bannit de votre lit

de mort, on nous verra errer autour de votre lit de mort, pour chercher à bénir furtivement votre dernier soupir. Oh! pardonnez, pardonnez cette insistance, l'exilé ne peut oublier son foyer natal, ni le prêtre ne peut oublier les âmes. Deux maladies, deux maux sacrés dont on ne guérit jamais : le mal du pays et le *mal des âmes*. Et c'est pourquoi lorsqu'on nous oblige à nous éloigner d'elles, eh bien! nous éprouvons le même mal qu'éprouve l'exilé ; jour et nuit, il y a dans nos cœurs le désir poignant de revoir ces âmes, et nous risquons tout, oh! oui, nous risquons tout pour tâcher de les revoir.

3° La séduction n'a pas réussi à nous faire abandonner notre garde : le bannissement ne réussira pas mieux. Que reste-t-il à employer contre le gardien incommode?

La mort, répond la haine.

Dans ses rêves de destructions sauvages, la haine, en effet, s'est persuadé — elle le dit assez haut pour être entendue — que ce serait en finir une bonne fois avec Dieu et son Alliance, si l'on parvenait à supprimer la phalange sacerdotale tout entière.

Eh bien! je suppose que sur des échafauds dressés aux quatre coins des nations chrétiennes, un grand nombre de prêtres fussent appelés à monter et à mourir ; par cette immolation immense, l'Alliance avec Dieu serait-elle anéantie? Non, Messieurs, non. Ne voyez-vous pas des prêtres échappés au massacre, cachés dans les profondeurs des forêts, dans les souterrains des

montagnes, célébrant dans l'ombre les saints mystères, et conservant dans le repaire des bêtes fauves l'alliance avec Dieu dont les hommes ne veulent plus ! N'a-t-on pas dit : « Ce n'est pas sous les feuillages des bois et au bord des fontaines que la vertu paraît avec le plus de puissance : il faut la voir à l'ombre des murs des prisons et parmi les flots de sang et de larmes. Combien la religion est divine, lorsqu'au fond d'un souterrain, dans le silence et la nuit des tombeaux, un pasteur, que le péril environne, célèbre, à la lueur d'une lampe, devant un petit troupeau de fidèles, les mystères d'un Dieu persécuté ». Aussi longtemps qu'il restera un épi et un prêtre, l'épi pour être consacré, le prêtre pour prononcer les paroles, l'Alliance subsistera !

Telle est donc une première manière de conserver l'Alliance contre la haine triomphante. Il y en a une autre. De ces prêtres cachés, suivez-moi vers ces prêtres qui meurent.

J'ai dit en commençant, si vous vous en souvenez, que l'Alliance était une société entre Dieu et l'homme. Or nous, prêtres, centres de cette société entre Dieu et l'homme, nous éprouvons souvent une double difficulté ; une difficulté d'abord à retenir dans l'Alliance les hommes qui s'éloignent et sont infidèles ; et puis une difficulté aussi à retenir Dieu lui-même qui, irrité, veut s'éloigner à son tour. C'est en vue de cette deuxième difficulté que Moïse étendant ses mains sur la tribu de Lévi et entrevoyant les efforts qu'elle aurait à faire, s'écriait : « Ce sont ceux-là, ô Seigneur, qui ont gardé ton Alliance !... *Ils brûleront l'encens au temps de la*

colère, et ils placeront l'holocauste sur ton autel ». Nous, prêtres, nous cherchons donc par l'encens et par l'holocauste à retenir dans l'Alliance Dieu lui-même qui veut partir.

Mais voici : il survient parfois dans le cours des siècles de ces époques terribles et solennelles, où, à cause des péchés des peuples, il semble que l'encens que nous brûlons ait perdu sa force et son parfum pour apaiser la colère de Dieu, et où l'holocauste habituel de nos autels semble ne plus suffire pour retenir le Seigneur dans l'Alliance. Que permettez-vous alors, ô Justice et Miséricorde éternelles ?... Tout à coup une persécution s'est allumée ; le prêtre devient lui-même l'holocauste du sacrifice ; et mourant martyr, comme hier les ôtages de la Commune, il apaise Dieu irrité contre les hommes et le retient dans l'Alliance.

O mes frères dans le sacerdoce qui lirez ces lignes, c'est pour vous maintenant que j'écris ces derniers mots :

Rien ne nous autorise à croire que les temps de colère divine que nous traversons, soient à leur fin, et peut-être... ah ! peut-être aurons-nous encore des efforts à faire pour retenir dans l'Alliance Dieu qui veut partir. S'il devait en être ainsi, gardiens intrépides, tenons-nous prêts ; nous nous étendrions sur l'autel où nous avons si souvent étendu la sainte Hostie : après notre sacrifice du matin, ce serait notre sacrifice du soir !

O Jésus-Christ, si vous nous faisiez cet honneur d'être offerts en holocauste avec vous, vous nous don-

neriez, n'est-ce pas? la force de souffrir et de mourir en bénissant le monde. *Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes*, ce serait là toute notre défense et notre dernier soupir!

Et vous, ô peuples, vous connaîtriez alors ceux qui vous ont le plus aimés; vous rendriez justice au sacerdoce; sur nos tombes vous écririez ces simples mots :

« Ils sont morts pour garder l'Alliance. »

SEPTIÈME DISCOURS

LA LIBÉRATRICE DES NATIONS

MESSIEURS,

Toutes les fois qu'il s'est déclaré au sein de l'humanité quelqu'une de ces crises où le salut du genre humain était en danger, de ces crises où une nation que Dieu aimait de préférence et dont il avait besoin pour ses desseins, a été sur le point de disparaître, il est remarquable qu'une libératrice est toujours apparue pour imprimer à la crise une issue heureuse, pour sauver le genre humain, sauver cette nation, et soutenir ainsi l'œuvre de Dieu.

Ouvrons, pour le constater, les annales du genre humain.

Voici d'abord le peuple juif avec lequel Dieu commence et mène l'histoire jusqu'à Jésus-Christ.

Eh bien, lorsque, sur l'ordre de Pharaon, tous les

enfants mâles des Hébreux sont jetés dans le Nil, une libératrice, la fille même de Pharaon, apparait sur les bords du fleuve, et Moïse est sauvé des eaux.

Lorsque, après la conquête de la Terre-Promise, les Chananéens, se réunissant dans un dernier effort, sont sur le point de la reprendre aux enfants d'Israël, une libératrice se lève, Débora.

Puis c'est Judith qui s'avance, se fait introduire dans la tente d'Holopherne, et délivre son peuple de la terrible invasion assyrienne.

Enfin, à l'époque où la Judée est soumise à la domination persane, lorsqu'Assuérus a déjà signé le décret d'extermination qu'Aman lui a proposé, une incomparable libératrice se présente : la reine Esther.

Et ainsi dans toutes les crises solennelles où la vie du peuple de Dieu s'est trouvée en danger, toujours des libératrices !

Voici maintenant les temps nouveaux, la seconde moitié des siècles.

Dans cette seconde moitié des siècles, une nation est prédestinée pour occuper parmi les autres nations le même rang d'honneur et de prépondérance que le peuple juif avait occupé parmi les peuples de l'antiquité. « *La vérité a besoin de la France* », a-t-on dit[1]. C'est vrai.

Or, toutes les fois qu'il survient dans la vie de la France une de ces crises qui va mettre en danger

[1] De Maistre.

et ses destinées et les destinées du genre humain, qui en sont inséparables, le phénomène de miséricorde reparaît : une libératrice.

Tout d'abord, Paris le berceau de la France est menacé, il va être englouti dans l'inondation de barbares qu'entraîne Attila. Mais, comme au temps du berceau de Moïse, une libératrice se présente, sainte Geneviève : elle sauve le berceau de la France.

A peine la France est-elle née, qu'une puissance voisine, à jamais jalouse, les Allemands, apparaissent pour disputer à la France, dans les champs de Tolbiac, l'honneur de tenir les rênes du monde. Dieu ne s'était pas encore prononcé publiquement entre les deux nations. Mais à la prière d'une libératrice, sainte Clotilde, Dieu se prononce, et l'Allemagne est rejetée de l'autre côté du Rhin et de la direction du monde.

Enfin, il y eut une crise plus formidable que toutes les autres, et cette fois parut Jeanne d'Arc.

Et ainsi, Messieurs, pour conclure, il est vrai de dire que dans les grandes crises du genre humain il y a toujours eu des libératrices.

Eh bien, après l'exposé que je viens de faire, une question se présente naturellement à la pensée, cette question : à cette heure de l'histoire du monde, dans nos malheurs, n'aurons-nous pas aussi notre libératrice ?

La crise que nous traversons et qui a été largement décrite dans les discours précédents est incontestablement la plus grave, la plus formidable, par laquelle

aient passé, sinon le genre humain, du moins les Nations et en particulier la France. Doit-elle être mortelle pour vous, Messieurs, ou bien aurez-vous encore votre admirable et providentiel secours, une libératrice ?

Telle est la suprême question qui à la fin de cet ouvrage se présente vivement à la pensée. Je vais essayer, Messieurs, de la résoudre, au grand soulagement de vos cœurs, et aussi de mon propre cœur.

J'examinerai d'abord *les conditions* que doit remplir une libératrice à notre époque, c'est-à-dire *quelles qualités elle devrait avoir.*

Ensuite je rechercherai qui remplit ces conditions, et par conséquent *quelle est notre libératrice.*

I

CONDITIONS QUE DOIT REMPLIR UNE LIBÉRATRICE A NOTRE ÉPOQUE

Quiconque, Messieurs, se dit envoyé de Dieu avec une mission de libérateur ou de libératrice, est tenu de présenter des lettres de créance, c'est-à-dire est tenu de présenter un ensemble de signes ou de qualités en rapport avec une pareille mission. Ajoutons — en rapport aussi avec le temps où doit s'accomplir la délivrance. En effet n'est pas libérateur qui veut. Il faut pour cela des qualités exceptionnelles, deux sortes de qualités. Les unes dépendantes de la personne, des

qualités *personnelles* par lesquelles on a mérité d'être choisi d'en haut pour l'œuvre de délivrance. Les autres, imposées par les circonstances, des qualités pour ainsi dire *circonstantielles*, réclamées par les temps où l'on vit, et qui font que la délivrance attendue dans un siècle ne ressemble pas à la délivrance accomplie dans un autre siècle. Lorsqu'on étudie à ce double point de vue les figures de Moïse, de Judith, d'Esther, de Jeanne d'Arc, on est frappé et de leurs qualités personnelles, qui les ont rendues dignes de leurs hautes missions, et des merveilleuses convenances qui existaient entre elles et les temps où elles ont paru. A cette étude, l'esprit est satisfait.

Quelles seraient donc, Messieurs, les qualités que devrait avoir aujourd'hui une libératrice ? Voici :

I

Il semble qu'il conviendrait avant tout qu'elle fût *innocente*.

En effet, pour peu que l'on réfléchisse, on voit de suite que la mission de délivrer les autres suppose toujours l'état d'innocence, de sainteté.

Il répugne qu'un libérateur soit un coupable. En d'autres termes, il ne faut pas qu'un libérateur ait trempé dans les faiblesses et les crimes qui ont amené l'état d'abaissement et de misère de ceux qu'il vient délivrer. Esther était innocente, Jeanne d'Arc était innocente. Elles étaient pures des crimes de leur époque Par conséquent, telle aussi devrait être la libératrice

qu'il nous faudrait : innocente, c'est-à-dire n'ayant participé à aucun de nos crimes, de nos désordres, à aucune de nos souillures, en un mot, irréprochable, sans tache ; et puis innocente encore, c'est-à-dire sans fiel, sans violence, n'ayant causé dommage à personne. Car voici une autre signification de l'innocence. Selon l'étymologie du mot latin *in-nocere* ne pas nuire, celui-là est innocent qui n'a nui à personne, duquel on n'a pas à se plaindre, comme les enfants, qu'on appelle innocents parce qu'ils n'ont nui à qui que ce soit. Il conviendrait donc que votre libératrice, en même temps qu'elle serait innocente de toute souillure, fût également innocente de tout dommage : à son front la candeur, et n'ayant jamais eu ses mains que dans la charité !

Libératrice innocente enfin, à cause, Messieurs, de vos craintes et de vos terreurs. Vous êtes sous un siècle dur, Messieurs ; c'est toujours, si vous le remarquez, le siècle de la Terreur ; tout le monde depuis 93 vous a traités avec dureté[1]. Or, pour vous faire revenir de la terreur, il vous faut, comme libératrice, une vierge, une innocente, la douceur, l'amour ! Il n'y a rien de compatissant et de modéré comme une vierge. Le tact et la douceur lui appartiennent.

1. Ou bien la liberté veut dévorer l'autorité, et alors c'est *l'anarchie;* ou bien l'autorité veut étouffer la liberté, et alors c'est le *despotisme.* On ne voit plus où marche ce grand corps de l'Europe, qui tantôt se heurtant à une démocratie sans limites, tantôt à une autocratie sans contrepoids, incertain de sa route et de son but, est plutôt semblable à un homme ivre qu'à une société. Les pauvres peuples sont broyés entre ces deux formidables oscillations. C'est toujours la Terreur.

Donc, première qualité de la libératrice : l'innocence. Quelle serait la deuxième ?

II

Il faudrait qu'elle vînt pour tout le monde, c'est-à-dire qu'elle fût libératrice *universelle.*

Une libératrice locale, Messieurs, restreinte à tel ou tel pays, ne serait vraiment pas la libératrice dont le monde a besoin à cette heure. Car, remarquez-le, toutes les nations sont malades, toutes. Ce n'est plus seulement la France qui implore et attend une Jeanne d'Arc. C'est l'Italie, c'est la Suisse, c'est l'Espagne, même l'Allemagne. La catholicité entière s'écrie : Un secours, ou nous sommes perdus. Dans cette extrémité, réduire et restreindre la délivrance à son pays seulement, demander la délivrance uniquement pour sa patrie sans se préoccuper des autres contrées, serait d'abord un égoïsme sans nom, égoïsme indigne d'un catholique. Et puis, ce ne serait vraiment pas la délivrance. Car, encore une fois, par la marche du progrès, les maux comme les biens sont devenus universels ; tous les intérêts se tiennent, et tout l'univers se meurt. En cet état de choses, la libératrice devrait donc nécessairement venir pour tout le monde, venir autant pour cette nation-ci que pour cette nation-là. Par conséquent, déjà saluée comme libératrice innocente, nous lui demanderions en second lieu d'être libératrice universelle.

III

Troisième condition : laquelle ? Je vais vous étonner. Il faudrait que, comme moyen de délivrance, elle nous apportât avant tout *une doctrine*.

Il semble au premier abord, Messieurs, qu'il nous faudrait avant tout, comme moyen de délivrance, des armées, des alliances, des victoires. Eh bien, c'est ce qui vous trompe : comme moyen de délivrance, il nous faut avant tout une doctrine.

En effet, si l'on veut que la délivrance soit réelle, stable, que l'on ne soit pas exposé à voir les crises, le péril et l'effroi recommencer à chaque instant, il importe, il est absolument nécessaire qu'on aille droit au siège du mal. Or, je vous le demande, où est le siège du mal ? où est-il ?

Dans les idées, dans les idées.

Sans doute le mal existe également dans les faits et dans les mœurs. Les mœurs sont détestables, les faits sont effroyables ; les faits déroutent toutes les combinaisons, on n'en est plus maître. Mais nous ne sommes si malades dans la région des faits et dans la région des mœurs, que parce que nous le sommes depuis longtemps dans la région des idées. Nous avons été révolutionnés par la tête, par le cerveau, et tout le reste du corps social s'en ressent. Chez les uns, les idées sont perverses, sataniques : haine à la vérité. Chez les autres, les idées sont tronquées, diminuées : diminu-

tion des vérités. Et, chez presque tous, les idées sont confuses, mêlées : confusion des idées, des vérités. Je le répète : *haine* des vérités, *diminution* des vérités, *confusion* des vérités : voilà le siège du mal.

Par conséquent, comme moyen de délivrance, ce qu'il nous faut avant tout, c'est une doctrine. Messieurs, jamais, selon moi, le père Lacordaire n'a été plus profond penseur que lorsqu'il a dit ces paroles : *Les révolutions modernes étant doctrinales* — c'est-à-dire étant parties des idées — *ne finiront pas comme celles de l'antiquité par un homme ou par un accident*, par un grand capitaine ou par un champ de bataille : *elles ne finiront que par une doctrine*[1].

Cela étant, il s'ensuit que notre libératrice serait sans doute la bienvenue si elle nous apportait comme moyen de secours : la beauté toute-puissante d'Esther, l'ascendant moral de sainte Clotilde, l'étendard fleurdelisé de Jeanne d'Arc. Mais ce que nous réclamons d'elle avant tout, comme secours, c'est une doctrine, c'est une doctrine !

[1] En effet, si on compare les révolutions de l'antiquité avec celles dont nous sommes témoins, on y remarque une grande différence. Les doctrines ne jouaient aucun rôle dans les conflits intérieurs des anciens peuples : l'empire succédait à la république, Vespasien à Vitellius, une légion faisait un empereur sur le Rhin ou sur le Danube ; c'étaient simplement des faits succédant à des faits, une ambition se substituant à une ambition. Aujourd'hui les révolutions prennent leur source plus haut : dans les idées, dans les doctrines. Les peuples ne s'émeuvent plus qu'à ce prix. C'est l'erreur ou la vérité qui les ébranle, et même, lorsqu'ils se trompent, ils ont cet honneur d'avoir été séduits par une pensée. Tant le christianisme a élevé l'homme au-dessus de lui-même !

IV

Nous avons donc déjà reconnu trois qualités essentielles à la libératrice qu'il nous faudrait. Libératrice innocente, libératrice universelle, libératrice victorieuse de nos erreurs par une doctrine. Il lui faudrait enfin une quatrième qualité : laquelle? Qu'elle se montrât, dans la lutte contre le mal, *intrépide jusqu'au sacrifice.*

Vous êtes-vous quelquefois demandé, Messieurs, quelle était la raison pour laquelle Dieu s'est constamment servi d'une héroïne, d'une femme, dans toutes les crises fameuses du genre humain? Pourquoi, par exemple, une Judith, une Esther, pourquoi une Jeanne d'Arc, en un mot, pourquoi une femme à ces heures solennelles de crise?

Écoutez, je vais vous le dire.

Dieu s'est toujours servi d'une femme à ces moments suprêmes de crise, parce que, pour triompher de la crise, il y avait à livrer un combat particulier pour lequel la femme est douée de plus de ressources et d'une plus grande énergie que l'homme.

La femme, en effet — rendons-lui ce témoignage, — a une capacité d'aimer et de souffrir que l'homme ne possède pas au même degré. Je dis capacité d'aimer et de souffrir, parce que la souffrance est inséparable du véritable amour : l'amour ne vaut qu'autant qu'il sait souffrir!

Eh bien donc, il y a certaines heures dans l'existence des individus et aussi dans l'existence des nations, certaines heures où, pour être sauvé, il faut que se livre un combat particulier qui ne peut plus être le combat de l'homme, parce que ce n'est plus le combat où le fer croise le fer, ni le combat où la pensée lutte contre la pensée, où la parole dispute contre la parole, ni le combat de la stratégie ni celui de l'habileté : quel est ce combat?... *Le combat de l'amour!* Le combat de l'amour, dans lequel l'amour, aux prises avec le danger, ne calcule plus rien, ne ménage plus rien, mais, en proie à un délire sublime, donne tout, jette tout, et sacrifierait mille vies comme on jette de l'eau, pour sauver celui qu'on aime et qui est en danger. Il n'y avait que la femme qui fût capable de livrer dans toute son amplitude un pareil combat. Et c'est pourquoi, lorsque tout semble désespéré, que la stratégie est à bout, que la pensée est incapable, que le fer est brisé, que tout est épuisé, Dieu se ressouvient du combat de l'amour, et une femme se lève !

Voyez-vous cette mère au chevet de son enfant, debout après trente nuits sans sommeil, trouvant encore des forces, alors qu'autour d'elle tout son monde est rendu, trouvant encore de l'espoir alors que tout semble désespéré,... et elle le sauve : c'est le combat de l'amour !

Voyez-vous ce bûcher en flammes sur la place du Vieux-Marché de Rouen ? Du sein de cette atroce souffrance, on n'entendait sortir que ces mots : « O

Jésus, ô France! » Et Jeanne d'Arc expire! C'était le combat de l'amour jusqu'au sacrifice.

Et voyez-vous, par une journée de massacres, en 93, à la porte de la prison de l'Abbaye, cette jeune fille qui veut absolument sauver son père? De l'un de ses bras elle enlace sa tête blanche, et de l'autre, se retournant, elle accepte, porte à ses lèvres et vide d'un trait le verre de sang qu'on lui a présenté. Elle entraîne son père et le sauve, aux applaudissements mêmes de cette foule immonde! C'est toujours le combat de l'amour.

En un mot, remarquez-le, au moment des crises, c'est toujours la femme qui s'est décidée et qui s'est levée avec une stature que l'homme ne pouvait plus atteindre. Aussi, lorsque chez le peuple juif apparut sa première héroïne, notre Débora, le Saint-Esprit inspira dans un chant triomphal cette louange pour Débora, et pour toutes les libératrices à venir : « Les vaillants hommes avaient disparu dans Israël et il ne s'en trouvait plus, jusqu'à ce que Débora se soit levée, jusqu'à ce que se soit levée une mère en Israël : *donec surgeret mater in Israël*[1] ». Remarquez vous cette expression hardie : « plus de vaillants hommes, jusqu'à ce qu'une mère se soit levée! » Une mère..... par ce mot, le Saint-Esprit a voulu tout exprimer comme énergie virile : une mère s'est levée! Lorsqu'une mère se lève, c'est le combat du suprême amour, de l'amour à sa plus haute puissance; et si le malade qu'il s'agit de sau-

[1] Jug. v, 7.

ver est une nation, cette nation malade, l'histoire l'atteste, est toujours sauvée.

Tel est le combat de l'amour !

Et maintenant qui oserait me contredire, si j'affirme que dans la crise que nous traversons, pour être sauvés, nous avons besoin d'une mère et du combat de son amour. Les hommes sont à bout de forces et de moyens, regardez : *Il n'y a plus de vaillants dans Israël*, il n'y en a plus ! Vous vous êtes appelés le siècle *des droits de l'homme*, Messieurs, eh bien ! guérissez-vous vous-mêmes, si vous pouvez. Votre orgueil est humilié, vous avez besoin d'une femme, vous avez besoin d'une mère ! — Mais aussi, ô Messieurs, c'est là ce qui doit vous rendre au cœur confiance et courage. Car qui donc repousserait une mère, si elle se présentait ? Le malade ne tend-il pas les bras vers sa mère ?... C'est l'honneur de la nature humaine qu'on avoue tout à une mère et qu'on se laisse sauver par elle. Ce serait aussi l'honneur de notre siècle de finir ses erreurs entre des bras maternels, en même temps qu'à ces bras maternels notre siècle devrait son salut. — Donc, une mère avec l'intrépidité et l'immensité de son amour, voilà bien le dernier caractère de la libératrice qu'il nous faudrait. Il faudrait que partout où le mal se croit déjà vainqueur, elle parût ; qu'intrépide, elle se plaçât devant les nations pour les couvrir, les protéger ; qu'elle attaquât et fît reculer le mal ; et, dût-elle souffrir, beaucoup souffrir, qu'elle ne craignît pas de donner son sang.

Et ainsi, pour me résumer, libératrice innocente, universelle, armée d'une doctrine, intrépide jusqu'au

sacrifice, une mère : telles sont les conditions d'une libératrice à notre époque. Et maintenant existe-t-elle ? Est-ce seulement une belle mais amère hypothèse que je viens de dérouler, ou bien le ciel nous aurait-il vraiment réservé cette libératrice incomparable ? Oui, Messieurs, il nous l'a réservée ; elle existe ; et permettez-moi, avant de continuer, de vous adresser ce tendre reproche : aveugles qui marchez à sa lumière et qui cependant ne l'apercevez pas !

II

QUI EST LA LIBÉRATRICE?

Lorsque chacun de vous, Messieurs, était petit enfant, et que vous appreniez vos premières leçons sur les genoux de vos mères, vos mères vous disaient : Mon fils, regarde-moi bien, je suis ta mère. Mais écoute : toi, mon cher enfant, et moi avec toi, moi ta mère, nous avons ensemble une autre mère qui est la sainte Église.

L'Église est une mère.

Eh bien, j'affirme avec une conviction profonde et une confiance que je voudrais voir partagées par tous ceux qui me liront, que C'EST ELLE LA LIBÉRATRICE à notre époque.

Pour vous amener, Messieurs, à partager cette conviction et cette confiance, il faut naturellement que je vous persuade et vous démontre que notre sainte mère l'Église remplit d'une manière parfaite toutes les condi-

tions que nous venons de parcourir ensemble, c'est-à-dire qu'elle est libératrice innocente, libératrice universelle, armée d'une doctrine et mère intrépide jusqu'au sacrifice. L'Eglise arrive-t-elle à notre secours avec toutes ces qualités? Je réponds : oui, mille fois oui. Veuillez le constater avec moi.

I

D'abord, avons-nous dit, il faut que la libératrice soit innocente. Eh bien, l'Eglise n'est-elle pas innocente, c'est-à-dire *sans tache* au milieu de tous les désordres et de tous les crimes de notre époque? Nommez une seule faiblesse, où on l'ait vue complice, je vous en défie! Les désordres, de quelque côté qu'ils soient venus, elle les a tous repoussés avec la fierté d'une vierge, et tous condamnés avec l'énergie d'une mère. Les désordres des princes l'ont trouvée inflexible; les désordres des peuples l'ont trouvée inflexible, les désordres des mœurs, les désordres de la pensée. Elle est restée fière et belle au-dessus des innombrables souillures de nos temps, elle seule est toujours immaculée[1]!

[1] L'Eglise est immaculée et sans tache, alors même qu'il y a beaucoup de taches sur ses pauvres enfants. Quelle folie d'accuser l'Église, lorsqu'un scandale arrive! Qui jamais jugea de l'Océan par l'écume qu'il rejette sur ses bords, ou par les tempêtes qui agitent ses flots? L'Océan n'est pas dans les impurs débris de ses rives ni dans l'inclémence de ses orages; il est dans la profondeur et l'étendue de ses eaux, dans les chemins qu'il ouvre au commerce de toutes les races, dans la solennité de son repos, dans la magnificence de ses émotions, dans l'abîme de ses bruits comme dans l'abîme de son silence; et, lorsque le matelot, porté sur ses voûtes

Innocente donc en ce sens qu'elle est exempte de souillure, elle est encore innocente dans cet autre sens qu'elle n'a causé *aucun dommage* et n'a nui à personne.

Ah ! ce n'est pas l'Église qui enlèverait des provinces, elle à qui on a tout enlevé ! Elle est à cette heure la grande dépouillée. Mais aussi, elle seule est colombe. Jamais cette parole inspirée par le Saint-Esprit « *une seule est colombe, una est columba* [1] » n'a été plus vraie que de nos temps. En effet tous les gouvernements de l'Europe, si vous y prenez garde, tous sans exception, se sont montrés tour à tour ravisseurs et spoliateurs ; et voulant justifier leurs violences, ils ont adopté les aigles comme symboles de leurs expéditions. Aigles couvertes de gloire, c'est vrai, aigle noire, aigle rouge ; mais dans leurs serres sanglantes il y avait le bien d'autrui ; et ce sont les aigles qui ont fait tant d'orphelins !... Aussi les peuples sont fatigués maintenant, sont las d'avoir été depuis un siècle conduits par des aigles ; oui, l'Europe en est lasse. Ce qu'il lui faut désormais, c'est simplement la colombe. Et quand je la cherche, ah ! je la distingue sans peine, *une seule est colombe :* l'Église innocente et pacifique de Jésus-Christ !

Aussi c'est l'Église seule qui fermera et fera oublier le siècle de la Terreur. C'est elle seule, ô peuples, qui touchera vos plaies avec la délicatesse d'une vierge

tranquilles, les voit tout à coup trembler et gronder, il n'accuse pas le Dieu qui a fait cette immensité sublime, il n'accuse que sa faiblesse, et le front par terre, sur la planche de son navire, il implore l'étoile qui conduit tout et qui pacifie tout.

L'Église est l'Océan avec toute sa magnificence ; et nos fautes, c'est l'écume que l'Océan rejette sur ses bords !

[1] Cantic. VI.

et qui respectera vos libertés avec le tact d'une mère ! La Révolution vous avait fait rétrogader, vous avait repoussés, pauvres peuples, jusque sous la Loi de crainte, que dis-je ! sous la crainte moins la Loi[1] : l'Église vous ramènera sous la loi de confiance et d'amour !

Innocente sous tous les aspects, l'Église est donc bien digne d'être libératrice. Voilà la première condition reconnue. Je passe à la deuxième : l'Église s'annonce comme libératrice universelle.

II

Observez ceci : le mal est partout, l'Église aussi est partout. Jamais la catholicité ou l'universalité de l'Église n'aura brillé d'un plus vif éclat, en raison même de l'universalité du mal. Partout où le mal a fait son apparition, il a rencontré l'Église. Le mal est en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne : l'Église y est. Le mal est en Suisse, l'Église y est ; au Brésil, l'Église y est ; en Turquie, l'Église y est. En un mot, sur n'importe quel point du globe où la délivrance est devenue nécessaire, l'Église est apparue. En face du mal universel, l'Église s'est manifestée plus que jamais catholique ou universelle !

Ah ! c'est ici, ô Français, que je veux faire admirer le tact et la délicatesse de la Providence à votre

[1] Oui, les peuples sont aujourd'hui sous la crainte, moins la Loi. Aux temps de la Loi de crainte, on disait: *œil pour œil.* Mais sous la Révolution, l'acharnement faisant violer toutes les lois, ce sont *les deux yeux* que certains partis voudraient mutuellement s'arracher ; il n'y a plus de limites aux représailles.

égard. Autrefois, lorsque la France se trouvait en péril, Dieu lui envoyait donc des libératrices, Geneviève, Clotilde, Jeanne d'Arc. Mais quand le reste du monde passait par des crises. dans les malheurs du Saint-Siège et de la Chrétienté, que faisait Dieu ? Il leur envoyait la France. C'était elle la libératrice officielle du monde. Vers elle, de tous le points du globe, les opprimés et les martyrs tendaient leurs mains suppliantes, et la France arrivait[1]. Et ainsi, tel était le plan simple et magnifique de Dieu : quand la France était menacée, des héroïnes délivraient la France ; et la France à son tour, héroïne elle-même, délivrait les peuples. Elle était donc la libératrice universelle. Pauvre France, aujourd'hui, elle est incapable de rien secourir. Mais ce qui doit lui être une consolation véritable dans son impuissance, et ce qui console aussi un peu tous les opprimés de l'absence de la France, c'est que l'Église, l'Église seule, l'a remplacée. Personne n'a pris ta place, ô héroïne ensanglantée, France malheureuse et respectée de Dieu; ta place, dans la défense du droit et de la justice, non, personne ne l'a prise ! Lorsque, fille aînée et héroïque de l'Église, après quinze siècles, tu n'as plus eu de forces pour

1 Cette mission a jailli spontanément du cœur et des entrailles de la France le jour où son premier roi chrétien, se faisant lire le récit de la Passion, arrivé au moment où Jésus-Christ est souffleté, met la main sur son épée et s'écrie : *Que n'étais-je là avec mes Francs!* Ce cri de notre berceau a été le cri de notre histoire, pendant quinze siècles. On n'a jamais souffleté un faible, foulé aux pieds une chose auguste, sans entendre aussitôt frémir une épée et frissonner un drapeau : l'épée et le drapeau de la France ! — *Bougaud.*

la délivrance universelle, eh bien ! c'est ta mère, l'Église elle-même, qui s'est levée !

L'Église est donc bien, à cette heure, libératrice universelle, et seule libératrice !

III

Il ne me sera pas difficile de prouver qu'elle remplit également la troisième condition : qu'elle apporte aux nations, comme principal secours et moyen de salut, *une doctrine*. Les révolutions chez les peuples chrétiens partant toutes des idées, ainsi que je l'ai fait remarquer tout à l'heure, l'Église les a toujours vaincues par la doctrine, opposant à l'erreur la vérité. La délivrance du genre humain se faisait ainsi à deux : pendant que la France était libératrice par l'épée, l'Église était libératrice par la doctrine. Ce n'est donc pas pour la première fois que l'Église s'avance au secours du genre humain avec la doctrine.

Mais cette fois-ci, le secours doctrinal se montre plus imposant, en raison même du mal à combattre. En effet, attendu que le mal dont se meurent les nations n'est plus seulement une révolution quelconque, mais la Révolution ; la Révolution dans le sens le plus large du mot, la Révolution comme on dit la Religion : cette fois-ci, l'Église a fait acte de doctrine avec un bruit, une opportunité, un éclat dont la secousse a été partout : elle a tenu le concile du Vatican et défini le dogme de l'Infaillibilité.

On commence déjà à comprendre de quel secours aura été pour l'ordre social cet acte de doctrine. Bientôt on le comprendra complètement, et les peuples n'auront pas assez de voix pour bénir l'Église. Je n'oublierai jamais, Messieurs, la réponse qui me fut faite à moi-même au Concile, par un éminent cardinal de la sainte Église, le jour même de la définition du dogme de l'Infaillibilité. — Le dogme venait d'être défini, la foule s'écoulait de Saint-Pierre. L'éminent cardinal dont je parle, pourquoi ne le nommerais-je pas, autrefois protestant, aujourd'hui cardinal-archevêque de Westminster, M[gr] Manning, m'apparut sous le portique de la basilique, entre les deux statues équestres de Constantin et de Charlemagne. Profondément ému de la grande scène à laquelle j'avais eu le bonheur d'assister, je m'approchai avec enthousiasme de Son Éminence et je lui dis : « Monseigneur, permettez-moi, à moi qui ne suis rien, de Vous féliciter, Vous plus que tout autre, parce que Votre Éminence a contribué plus que tout autre au succès de cette grande journée. » Et le noble prélat me fit cette réponse, dont je n'oublierai jamais ni l'accent ni les paroles. « *Le monde maintenant peut crouler, nous avons de quoi le reconstruire.* »

Depuis lors, Messieurs, regardez : l'écroulement du monde est arrivé. Tout croule dans les abîmes que la Révolution a creusés et démasqués. Mais dans ces abîmes, les nations n'y sont pas descendues seules, l'Église, quoique innocente, y est descendue avec elles. Dans ces abîmes, l'Église avec sa prévoyance de mère,

y plaçait par avance, il y a dix ans, la Pierre infaillible. Et la Pierre est là, immobile, imperturbable, au milieu des ruines qui s'accumulent; elle est là, souffrante, mais confiante, agissante! appelant à elle la reconstruction, elle l'a déjà recommencée. Messieurs, oui, le monde a croulé, mais nous avons de quoi le reconstruire !

IV

Libératrice innocente, libératrice universelle, libératrice armée d'une doctrine infaillible, l'Église apparaît donc vraiment avec toutes les qualités d'une grande libératrice. Il reste cependant à lui reconnaître la qualité la plus importante : a-t-elle engagé contre nos ennemis *le combat de l'amour?* est elle *intrépide jusqu'au sacrifice?* et son amour *vaincra-t-il?*

Messieurs, avez-vous pris garde à cette réflexion qui se fait tout haut aujourd'hui et qui commence à se généraliser ? On dit : La question religieuse peut seule nous sauver.

Qu'est-ce à dire, la question religieuse peut seule nous sauver? Que veut-on exprimer par là, ou du moins quel pressentiment y a-t-il sous ces paroles? Voici :

Pour que nous pussions être sauvés, il faudrait trois choses :

De l'enthousiasme ;

De la résistance ;

De l'héroïsme.

Or, par ces mots : la question religieuse peut seule nous sauver, on veut dire ou du moins on pressent, qu'il n'y a plus que l'Église capable de faire naître l'enthousiasme, plus que l'Église capable de résister, plus que l'Église capable d'être héroïque et de souffrir, et c'est vrai ! L'enthousiasme ! où est l'enthousiasme aujourd'hui, sinon uniquement dans les rangs de l'Église ? Nos zouaves pontificaux sur les champs de bataille, nos députations de catholiques auprès du Vatican, nos pèlerinages sur tous les chemins du monde, nos foules, nos chants, nos congrès, nos espérances, quelles scènes d'enthousiasme ! Trouvez-les ailleurs depuis vingt ans, ces scènes d'enthousiasme : je vous en défie. Ailleurs tout est taré, sans énergie, ressemblant à des jeunes gens épuisés, ou à des courtisanes effrontées. Comparez-leur l'Église, belle, chaste, pleine de vie et d'ardeur, et dites qui apporte le salut du monde ?

De même pour la résistance et pour l'héroïsme. Où sont aujourd'hui la résistance et l'héroïsme, sinon encore uniquement dans les rangs de l'Église ? Nous résistons, non par la révolte, mais par la souffrance ! c'est la résistance catholique, elle est inexpugnable. Voyez les évêques de l'Allemagne : l'un après l'autre, ils ont dit adieu à leurs peuples et sont entrés en prison ;

Contemplez l'attitude des populations catholiques de la Suisse livrées à des apostats ;

Comptez les martyrs de la Corée et du Tong-King ;

Rappelez-vous les fusillades qui renversaient na-

guère pour la vingtième fois les braves paysans de la Pologne parce qu'ils restent fidèles à leur *Credo ;*

Entendez, en Italie, les gémissements de tant de pauvres religieuses jetées hors de leurs monastères comme des balayures ;

Et puis, par-dessus tout, la voix, la grande voix du souverain Pontife — de Pie IX et de Léon XIII — ferme et retentissante comme les trompettes de Jéricho :

Qu'est-ce que tout cela ? je vous le demande, sinon la résistance héroïque de notre sainte mère l'Église ; de l'Église qui s'est levée et qui est aux prises avec le mal pour sauver la justice et la liberté des âmes ! L'Église est une mère ; eh bien ! c'est à cette heure, le combat d'une mère, intrépide comme Débora,

Calme comme Judith,

Belle comme Esther,

Suppliante comme sainte Clotilde,

Vierge et martyre comme Jeanne d'Arc,

Et les dépassant toutes ! Ah ! oui, toutes ces héroïnes s'inclinent devant l'Église !....

Contre la force elle a engagé le combat de l'amour : *le combat de l'amour :* elle n'a en mains que le Sacré-Cœur !

D'une part, elle se penche sur les nations malades, en leur disant : C'est moi votre mère, ranimez-vous, je vous sauverai ;

D'autre part, elle tient tête aux barbares — aux barbares du Nord et aux barbares de la Révolution — elle les embarrasse, elle ne leur permet pas de réaliser

comme ils voudraient, leurs projets sinistres. Le mal se croyait déjà vainqueur parce qu'il avait poussé ce cri sauvage : *La force prime le droit.* Et voici qu'une mère s'est placée devant lui et lui a répondu : *L'amour prime la force !*

Tel est le combat de l'amour de notre sainte mère l'Église. Ma démonstration est finie. Dites, Messieurs, n'est-ce pas l'Église la libératrice ?

V

Dans ses aperçus sur la très sainte Vierge Marie, saint Augustin a prononcé cette parole magistrale : la cause est renvoyée à la femme, *ad feminam causa revertitur.* Le grand Docteur voulait dire par là, que tous les moyens de guérison et de salut ayant été épuisés sans résultats en faveur du genre humain malade depuis le péché originel, Dieu avait renvoyé la cause à la femme, à Marie, comme seule capable de tout sauver. Et en effet, c'est la Vierge Marie, qui dans le milieu des siècles, a triomphé de la grande crise du monde et lui a imprimé une issue heureuse. Voilà pourquoi *ad feminam causa revertitur*, la cause a été renvoyée à la femme [1].

1 Voici le passage de S. Augustin, morceau d'une grande éloquence ! « Le déluge a effacé l'homme, il n'a pu effacer le crime. Isaac, fils d'une stérile, non d'une vierge, a mérité de porter la figure de la croix ; mais le monde n'a rien gagné à la consommation de son sacrifice. Moïse arrache à la servitude le peuple juif, mais il n'en délivre pas non plus le monde. Il extermine l'Égyptien, non le péché. David déclare lui-même qu'il est né dans l'iniquité, il n'a donc pu en purger la terre.

Eh bien, dans la péroraison des siècles, le même spectacle se renouvelle : *ad feminam causa revertitur*, LA CAUSE EST RENVOYÉE A NOTRE SAINTE MÈRE L'ÉGLISE. La Providence, en laissant crouler l'un après l'autre tous les empires, et en maintenant sur leurs ruines immenses l'Église debout, la désigne manifestement comme l'unique ressource et salut du genre humain.

Et ainsi, Messieurs, vous le voyez, d'un bout des siècles à l'autre, Dieu aura été fidèle à son magnifique principe de guérison : des libératrices.

D'abord, dans les siècles anciens, les libératrices du peuple juif, Débora, Judith, Esther ;

Puis dans le milieu des siècles : la Vierge Marie, elle, libératrice universelle !

Ensuite, dans les siècles nouveaux, les libératrices de France, sainte Geneviève, sainte Clotilde, Jeanne d'Arc, et la France elle-même comme libératrice ;

Enfin dans la péroraison des siècles, la libératrice, c'est l'Église : l'Église qui fait pendant à la Vierge Marie ; Marie et l'Église, toutes deux libératrices universelles !

Telle est la magnifique simplicité du plan de Dieu ;

Telles sont les différentes libératrices qui auront été successivement envoyées, en rapport toujours avec chaque crise du monde ;

« En conséquence :

« Attendu que, par plusieurs tours et révolutions de siècles, le char du monde avait roulé ; que personne n'avait pu guérir le genre humain, e qu'appesanti de crimes, du coup et du brisement de sa grande chute, tout l'univers avait les membres en débris ;

Personne ne le relevant,

La cause est renvoyée à la femme, AD FEMINAM CAUSA REVERTITUR. »

Telle est la vôtre, ô Nations : la sainte Église[1].

O Église ma mère, j'ai balbutié en parlant de vous et du secours que vous apportez aux Nations malades. Puissé-je du moins convaincre ceux qui me liront, les convaincre que c'est vous, ô Église si belle et si douce, qui êtes la suave réalisation de cette assurance divine : « *sanabiles fecit nationes*[2], Dieu a fait les nations guérissables. » Puissé-je également leur laisser au cœur l'espérance que vous sauverez les nations ! Oui, vous les sauverez toutes, ô Église, mère si bonne ! ô Église, mère universelle ! ô Église, mère invincible ! ô Église, enfin, qui partagez avec la Vierge Marie ce titre si doux : *Je suis la Mère du pur amour et de la sainte espérance*[3] !

[1] Dieu, par des événements dont il a le secret, renverra à l'Église la cause des nations malades. Nous osons même penser que les peuples, comme réparation et par honneur autant que par nécessité, la lui apporteront de leur propre mouvement, lui disant : « Sainte Église catholique et romaine, notre mère, nous vous rapportons la cause ; vous êtes seule capable de tout sauver. » Il ne serait même pas impossible, tant les voies providentielles sont admirables ! que les peuples lui disent : « Reprenez le Concile du Vatican que vous avez commencé. Nous n'avons plus la notion du droit, de la justice, de la liberté, de la fraternité, du bonheur. Sainte Église, rendez-nous tout cela. Vous êtes notre institutrice et notre libératrice. » En effet, toutes les Assemblées issues de la Révolution étant en train de s'user, il reste en réserve, comme type et comme secours, cette Assemblée de vieillards qui autrefois ont *fait* la France et les nations chrétiennes, et qui pourraient contribuer à les *refaire*.

[2] *Livre de la Sagesse*. I, 14.

[3] *Livre de l'Ecclés*. XXIV, 24.

HUITIÈME DISCOURS

RUINE ET RÉSURRECTION
DU PEUPLE D'ISRAEL

MESSIEURS,

Bien des fois, dans les discours qui précèdent, j'ai parlé incidemment du peuple juif. Dans celui-ci et au terme de cet ouvrage, je veux envisager directement la figure de ce peuple, devant laquelle les hommes les plus incrédules ne passent pas sans émotion.

Or, pour parler avec dignité, mais avec vérité, du peuple juif, c'est sur les lèvres d'un vieillard, qui était le temple du Saint-Esprit, que je suis allé prendre le souffle inspirateur.

« Il y avait, dit l'Évangile, un homme à Jérusalem qui s'appelait Siméon. Cet homme était juste et craignant Dieu. Il attendait la consolation d'Israël et le Saint-Esprit était en lui. Et l'Esprit-Saint l'avait averti

qu'il ne verrait point la mort qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur ».

Dans la merveilleuse figure de ce vieillard, avez-vous remarqué ce trait, ce mot : il attendait, *expectans consolationem* [1]. Que faisait-il si tard dans la vie ? Il attendait, il attendait le Rédempteur. C'était là son occupation, sa profession, sa vie, sa raison d'être; il attendait. Les patriarches, les prophètes, avaient attendu ; les collines, les cieux, les limbes avaient attendu ; et tout cet esprit d'attente passant dans ce vieillard, il en était la personnification vénérable : au nom de tous, il attendait !

Salut donc, ô saint Vieillard, placé à l'extrême lisière des vieux temps et à l'aurore des temps nouveaux, vous, le dernier et le premier, le dernier de la loi de Moïse et le premier de la grâce de Jésus-Christ ; Juif par votre religion, chrétien par votre amour et votre reconnaissance, c'est de vos lèvres, qui ont baisé et les Tables de la Loi et la chair du Messie, de vos lèvres désintéressées, que je veux apprendre le dernier mot sur les inséparables destinées de Jésus-Christ et du peuple juif.

Et le vieillard, ajoute l'Évangile, prenant l'Enfant entre ses bras, et le portant comme un flambeau dans l'avenir et les destinées d'Israël : « Voici, s'écria-t-il, Celui qui sera *ruine et résurrection*. — *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem* [2]. »

[1] Luc, II, 25.
[2] *Id.*, 34.

Entends-le, ô peuple juif, ruine et résurrection : Jésus-Christ ta ruine, et Jésus-Christ ta résurrection : ta ruine d'abord, parce qu'il te sera une pierre de scandale qui te heurtera et te brisera, toi, ton Temple et toutes tes tribus ; — et Jésus-Christ ta résurrection, parce qu'ensuite, il sera pour toi une pierre de sanctification, semblable à celle sur laquelle Jacob, dans la vallée de Béthel, dormit son mystérieux sommeil, et qu'à son réveil il sacra avec de l'huile pour être un monument de la gloire de Dieu.

Telle fut la prophétie du vieillard, Messieurs : Jésus-Christ ruine du peuple juif ; et après la ruine, un jour la résurrection ! double spectacle émouvant et solennel, qu'il importe à cette heure de dérouler à vos regards. D'une part il inclinera vos prières et vos cœurs vers les restes de ce peuple qui vous a donné Jésus et Marie, et qui doit ressusciter et reparaître ; d'autre part il achèvera de vous faire comprendre combien il importe que les Nations ne meurent pas, mais se convertissent et vivent, afin de tracer, de concert avec le le peuple d'Israël, dans l'unité de foi et l'unité d'amour, la splendide et inattendue péroraison de l'histoire du monde.

I

JÉSUS-CHRIST RUINE DU PEUPLE JUIF

Dans le grand drame de la Passion, les Juifs firent paraître contre Jésus-Christ un triple mépris qui dure toujours.

Le premier fut *le mépris de sa royauté.* « Nous ne voulons pas que ce soit lui qui règne sur nous, mais que ce soit César ». — « N'écris pas, dirent-ils à Pilate, n'écris pas : Jésus de Nazareth roi des Juifs, mais : Jésus de Nazareth qui s'est dit roi des Juifs, *noli scribere rex Judæorum*[1]. »

Le second fut *le mépris de son sacrifice.* Il y eut sur le Calvaire une grande scène de dérision où, passant devant le Crucifié, ils lui disaient avec sarcasme : « Descends maintenant, et nous croirons en toi, *descendat de cruce*[2] *!* »

Le troisième fut *le mépris de sa résurrection.* « Les disciples, disaient-ils entre eux, pourraient dérober son corps, et répandre le bruit de sa résurrection, d'où résulterait une nouvelle déception pire que la première : *scellons la pierre.* » Et ils scellèrent la pierre, *munierunt sepulcrum*[3].

Mépris de sa royauté,

Mépris de son sacrifice,

Mépris de sa résurrection.

Or, Messieurs, voici ce que j'affirme :

Par de justes et formidables représailles, le silence s'est fait : sur leur royauté à eux, qui a été effacée ;

Sur leurs sacrifices, qui ont été arrêtés;

Sur leur résurrection, qui reste scellée jusqu'au dernier soir du monde.

1 Joan. XIX, 20.
2 Math. XXVII, 42.
3 Math. XXVII, 60.

I. *Leur royauté a été effacée.*

La royauté, Messieurs, s'exprime matériellement par un sceptre et un trône.

A ce sceptre, il faut une main, une famille; et pour ce trône, il faut un site, une capitale.

Dans la royauté juive, le sceptre était aux mains de la famille de David; et le site du trône était Jérusalem.

David et Jérusalem, tige et terre saintes où devait s'épanouir le Messie Roi des rois.

Il est remarquable, Messieurs, que deux royautés, les deux plus caratéristiques de l'antiquité, ont eu pour but de préparer celle du Messie, je veux dire les Juifs et les Romains. Dans leur immutabilité prophétique, les Juifs conservent intact le sang d'où sortira ce Messie qu'ils méconnaîtront; et les Romains, par leurs belliqueux et politiques accroissements, ouvrent l'espace devant l'empire de ce Messie qu'ils n'attendent pas. Les uns gardent la source, les autres creusent le lit, du fleuve qui doit purifier et féconder le monde.

Et quand Il fut venu, les deux royautés-servantes disparurent. La domination de César a disparu de Rome, et la tige de Jessé, de Jérusalem. Les livres généalogiques d'Israël ont été brûlés, impossible de découvrir où coule aujourd'hui le sang royal de David. Mais même, il est épuisé. Sur le berceau du dernier des David, à Bethléem, une étoile brilla! Au jour des Rameaux, le peuple, une dernière fois, fit entendre son joyeux *hosanna* au fils de David; et quelques heures

après, le registre impérial, qui portait ces mots datés de Bethléem : « Jésus, de la famille de David », s'enrichit sur le Golgotha de ces mots nouveaux : Roi des Juifs. Et lui, expira en disant : *Consummatum est.*

Tout était consommé, en effet, pour la famille royale : elle était finie, à jamais finie [1].

Tout fut consommé également pour la ville royale. Jérusalem n'est plus ici-bas, Messieurs, elle est en haut! Sur les ruines qui ont subsisté de la cité déicide, il y a la stérilité des larmes que nous, Juifs, nous versons depuis dix-neuf siècles ; il y a la stérilité de la nature, qui s'est troublée à trois heures du Vendredi-Saint ; il y a, par-dessus tout, l'impuissance et la stérilité de tous les gouvernements de la terre. Chose étonnante, jamais on n'a pu réussir à pousser cette ville dans le courant des peuples et de la civilisation ; on dirait une borne sur laquelle on lit ces mots : Ici l'homme ne peut plus mettre la vie, depuis qu'on a cloué la Vie hors les murs. Les Romains y ont passé avec le paganisme, elle n'a rien gardé des Romains; les Kalifes y ont passé avec l'islamisme, elle n'a rien gardé des Kalifes ; les Français y ont passé avec le christianisme, elle n'a rien gardé des Français. Ses rues, comme son histoire, sont mélancoliques, étroites, vite parcourues. Nul commerce, nul bruit dans la cité déicide : l'imagination ne croit entendre que le bruit monotone des gouttes de sang! que son sang retombe sur nous et sur nos en-

[1] Cette extinction de la famille royale est un argument sans réplique contre la Synagogue incrédule. Le Messie devait naître de David ; la famille royale de David est éteinte ; donc il est né.

fants, *sanguis ejus super nos et super filios nostros* [1]. Elle est si bien la *ville morte* que de nos jours, la royauté d'un prêtre, du pape, étant jugée difficile et incommode en Europe — ah ! sans l'incident solennel de Castelfidardo et de Mentana, Dieu n'oubliera jamais ce dernier service des enfants de la France ! — on parlait déjà du moyen d'arranger toutes choses, en isolant la vieille et stationnaire Royauté dans la stationnaire Jérusalem. Il faut que le monde en prenne son parti, Messieurs, il y a deux villes qui ne changent pas au milieu de tout ce qui change, c'est Rome et Jérusalem. Mais Rome est immuable, tandis que Jérusalem est immobile. Loin qu'elles soient sœurs, elles marquent l'extrémité des choses ; car l'immutabilité est féconde, et l'immobilité est stérile ; Dieu est immuable, le néant est immobile ; le néant ne fait rien, Dieu est l'Auteur suprême. Et pendant que Rome tranquille et appuyée sur son *tu es*, « tu es Pierre », comme Dieu sur son *je suis*, « Je suis Celui qui suis » ; pendant que, le regard tourné vers les quatre faces du monde, elle dirige avec une lucidité sublime le développement des affaires humaines dans leur liaison avec les affaires divines : Jérusalem, debout dans son linceul, assiste à ce développement sans tressaillir et sans y prendre part. Cités extraordinaires, toutes deux désarmées et redoutables, devant leurs murs la puissance rationaliste s'est troublée, ne pouvant ni étouffer l'une ni ranimer l'autre. Ceux qui passent le long du Tibre

[1] Math. XXVII, 25.

sentent sous leurs pieds un roc ; et ceux qui passent le long du Cédron aperçoivent une ombre. Le roc et l'ombre, Rome et Jérusalem, la main de l'homme ne les étreint pas !

Et tel est le peuple juif, dépouillé de son double diadème, de David, de Jérusalem.

Sa royauté est bien effacée !

II. *Leurs sacrifices ont été arrêtés*

Jésus-Christ a donc été la ruine de leur royauté ; il est également la ruine de leurs sacrifices.

Le monde physique après le déluge, et le monde moral sur le Calvaire, se sont ouverts par deux grandes dérisions.

Lorsque Noé planta la vigne, Dieu permit qu'il tombât dans une mystérieuse ivresse : alors la dérision de Cham commença. Vous savez le châtiment, Messieurs : il dure encore. Et si la pauvre Afrique tarde si longtemps à briller, comme la perle noire, dans la couronne du Christ-Rédempteur, c'est qu'elle a contre elle l'ombre de Cham et le souvenir d'une grande dérision.

Vingt-trois siècles plus tard, la même dérision recommença.

Sur les sommets du Golgotha, un arbre nouveau était planté, et le fruit de cet arbre, écrasé sous le pressoir, ruisselait de toutes parts et baignait la terre. A ce moment, les Juifs passèrent en branlant la tête et avec ce sarcasme : *Descendat nunc*, descends maintenant !

Eh bien non, ô mes anciens coreligionnaires, sachez-le, le Christ ne descendra pas. Ivre d'une sainte ivresse, il foule avec transport, il piétine avec amour, il tressaille sur ce pressoir. Il ne descendra pas, parce que l'humanité a besoin d'un autre vin, d'un autre breuvage, d'une autre force ; elle a besoin de sang. Oui, à vous, à moi, à l'humanité, il faut du sang ; du sang pour dire à Dieu : mon Dieu, éteignez vos foudres, voici du sang ; du sang pour blanchir les robes de nos vierges, *dealbaverunt stolas in sanguine Agni*[1] ; du sang pour enrichir les veines de tant d'âmes appauvries ! du sang pour signer nos fronts, du sang pour signer nos portes, du sang pour signer les peuples, du sang pour couvrir la catholicité. Ah ! malheur, malheur à nous si le sang venait à manquer !

Et maintenant qui donnera ce sang ?...

Je regarde... Jésus-Christ est seul, sans rival au sanglant pressoir : *torcular calcavi solus* [2], je suis seul à fouler le pressoir.

O Israélites, le Crucifié dont vous n'avez pas compris la faiblesse toute-puissante, le Crucifié ne descend pas, mais c'est vous qui allez descendre. *Deficiet hostia*, c'est fini, c'est fini, vos sacrifices sont terminés, descendez de l'autel. Ah ! lorsque le Christ eut expiré, des tombeaux s'ouvrirent, et des ombres apparurent. L'Évangile ne dit pas quelles furent ces ombres, mais j'aime à croire qu'il y eut l'ombre de Daniel. Il s'arrêta

[1] Apoc. VII, 14.
[2] Isaï, LXIII, 3.

devant le Calvaire, et comptant sur ses doigts, il compta 70 semaines, « 70 semaines, s'écria-t-il, c'est Lui !... » et, se prosternant dans la poussière, il adora en s'écriant : *Deficiet hostia et sacrificium*, les sacrifices sont terminés [1].

Descends donc de l'autel, ô judaïsme ; et toi, paganisme, descends aussi. Que les feux des sacrifices s'éteignent par tout l'univers ! Et pour que le monde sache bien que désormais, à côté de la Croix, aucun sang étranger ne se doit plus répandre, Dieu permit qu'à la même heure, un double incendie vînt éclairer les rivages de l'Europe et ceux de l'Asie : c'était le Temple de Jérusalem, centre des sacrifices mosaïques, qui brûlait presque en même temps que le Capitole, centre des sacrifices païens. Le *Capitole* s'écroula le 19 décembre de l'an 69 ; et le *Temple*, le 10 août de l'an 70. Et sur les ruines des deux autels, au matin de chaque siècle, de chaque année, de chaque jour, au matin de chacun de vos sacrifices, ô prêtres catholiques, l'Agneau — votre Agneau — entonne et reprend son cri vainqueur : *torcular calcavi solus*, je suis seul à fouler le pressoir ; *torcular calcavi solus*, je suis seul à donner du sang [2] !

[1] Daniel, IX, 27.

[2] Tandis que s'écroulait à Jérusalem le Temple des *sacrifices*, en même temps se perdait la tribu des *sacrificateurs*, c'est-à-dire la tribu sacerdotale de Lévi ; elle se perdait dans la confusion de l'exil et dans la confusion des généalogies. En sorte que, ne possédant plus ni le Temple de Jérusalem, seul endroit de la terre où il fût permis, d'après la loi, d'offrir des sacrifices, ni la tribu sacerdotale de Lévi, qui seule pouvait porter la main sur l'autel des holocaustes, les Israélites se trouvent dans l'impos-

III. *Leur résurrection reste différée et scellée jusqu'au déclin du monde*

J'arrive, Messieurs, à leur troisième impuissance et et à leur troisième châtiment : *municrunt sepulcrum*, ils ont scellé la tombe, pour empêcher la résurrection.

Quand je considère à travers les âges l'état religieux de ce peuple et son état social, son âme et son corps, ils ne m'apparaissent partout que dans la nuit et les tâtonnements d'un double tombeau. Le tombeau des âmes chez ce peuple, c'est *la Bible ;* et le tombeau des corps s'appelle d'un nom spécial, inventé pour eux ; il s'appelle : *le Ghetto.*

La Bible, Messieurs, ce livre qui était si clair, puisqu'il venait de Dieu la clarté par essence, sur lequel Dieu, pour l'éclaircir encore davantage, avait fait ruisseler tous les rayons, tous les resplendissements du Sinaï, ce livre, tout à coup, s'obscurcit pour jamais à leurs yeux, lorsque la veille de la Pentecôte, cette voix se fit entendre sur le Tabernacle où était renfermé ce livre : *Sortons d'ici, sortons d'ici*, c'était l'Esprit qui s'en allait [1].

sibilité absolue, écrasante, de continuer leurs sacrifices. Depuis dix-neuf siècles, ils n'ont pas immolé *une seule fois* l'Agneau pascal. C'est pourquoi je me permets de dire à mes anciens coreligionnaires : « Voyez, bon gré, mal gré, il nous faut tomber au pied de la Croix ! Car, ce suprême sacrifice du Golgotha, qui venait remplacer tous nos sacrifices, si vous ne voulez pas le reconnaître, comme moi, par des adorations, vous êtes contraints de le reconnaître par votre impuissance. »

1 Cette voix se fit entendre dans le Temple, peu de temps avant l'in-

Alors prenant la lettre morte, la lettre solitaire, les feuillets jaunis, le pauvre Juif colla la Bible contre son âme ; puis entassant sur sa tête et sur la tête de ses enfants, entassant à gauche, entassant à droite les rêveries de ses rabbins et les commentaires de ses Talmuds, il s'y enferma comme dans une prison, comme dans un tombeau, d'où un jour s'est échappé ce cri de désespoir : *Maudit soit parmi nous celui qui cherchera à calculer le temps de la venue du Messie* [1] ! Enveloppé dans cet état, il y est encore ; rien n'a pu l'en tirer ; les coups qui l'ont frappé n'ont fait que l'y enfoncer davantage. Naguère une bouche célèbre disait de ce peuple : c'est le *garde-sceaux du christianisme.* C'est vrai. Comme un gardien austère, il veille sur la Bible qui est le plan détaillé du christianisme, il y tient les sceaux, on n'y touche pas. Et lui-même, empreint de ces sceaux formidables, n'est pas touché : les siècles ne le touchent pas, la mort ne le touche pas, le temps est comme fini pour lui, on dirait que ce peuple a devancé le reste du genre humain et qu'il l'attend, pour entrer dans l'éternité !

C'est dans ce but de conservation providentielle, qu'au moyen âge s'organisèrent pour les Juifs dans tous les États de l'Europe ces espèces de lazarets ou quartiers à part, ces ruelles fermées par des chaînes nommées en France *Juiveries*, et en Italie le *Ghetto*...

cendie du Temple et la destruction de Jérusalem. Un grand nombre de prêtres l'entendirent. *Historien Josèphe.*

1 Talmud de Babylone, Gemar. *Tr. Sanh.*, cap. XI.

Messieurs, lorsque après le meurtre d'Abel le premier homicide dut promener partout son existence pénible et vagabonde, la main de Dieu posa sur son front un signe, un stigmate indélébile, afin que tous ceux qui rencontreraient Caïn craignissent de le faire mourir, *posuit Dominus signum ut non interficeret eum omnis qui invenisset*[1]. Et lorsque les Juifs eurent tué Jésus, et que la Providence courroucée les eut poussés partout devant sa face, comme ils erraient au milieu de nations jeunes, ardentes, en travail de formation, et qui rejetaient violemment de leur sein tout élément hétérogène, afin qu'aucune n'exterminât les déicides, Dieu non seulement stigmatisa leur tête, il la couvrit encore d'un mur de pierre, déshonorant mais protecteur, du *Ghetto*. C'est là, dans ces recoins de rues, que durant dix-huit siècles, notre malheureuse nation a été parquée à l'écart et scellée ! C'est là, selon la parole du prophète, qu'au moindre bruit *nous tremblions comme des feuilles*[2], toujours le bâton du voyageur à la main et toujours debout comme au temps de la Pâque ! C'est là que nous avons été écrasés sous l'opprobre, et que notre tête appesantie s'est inclinée,

[1] Genèse, IV.

[2] Moïse avait annoncé : « Quant à ceux d'entre vous qui resteront, je frapperai leurs cœurs d'épouvante au milieu de leurs ennemis; *le bruit d'une feuille qui vole les fera trembler;* ils fuiront comme s'ils voyaient une épée » (*Lévitique*, XXVI, 36.) Comme cette prophétie s'est réalisée à la lettre, durant dix-huit siècles ! Mais le Seigneur, toujours si juste et si bon pour nous, aurait-il pu permettre qu'une pareille crainte se fût emparée de nous, s'il n'y avait eu un grand crime à notre charge? Le tremblement de terre qui commença au Calvaire, n'explique-t-il pas éloquemment le tremblement de la crainte qui s'est emparée de toute la nation ?

ah! parce que nous avions fait s'incliner la tête de Jésus sous la croix! C'est là enfin que lorsque nos enfants naissaient au monde, nous pouvions sur la porte du *Ghetto* leur faire lire ces terribles paroles : « *Vous qui êtes nés ici, abandonnez l'espérance !....* » O peuple juif, pardonne ce que je vais dire, mais c'est toi qui m'as fait comprendre l'enfer! Toujours, toujours souffrir et ne jamais mourir ; traîner partout une course vagabonde et ne jamais se reposer ; porter dans ses membres un sel vengeur, mais conservateur : ce fut ton existence, mais n'est-ce point là aussi l'image de l'enfer ou du *Ghetto* éternel !

Et voilà... Après cinquante siècles d'existence, dont dix-huit siècles de malheurs, nous sommes encore là, debout, avec notre vie tout à la fois prodigieuse et banale, avec notre tête dure et notre âme de granit. Messieurs, on a dit des nationalités que souvent *elles sont broyées pour être mêlées* [1]; nous, nous avons été broyés, mais mêlés, jamais!

Pourquoi cela, grand Dieu! pourquoi ce peuple n'est-il pas mort? Témoins au Sinaï, témoins au Calvaire, témoins au Vatican, nous traversons le genre humain d'un bout des siècles à l'autre, pour être encore témoins au dernier soir du monde. Nous ne pouvons pas mourir, parce que Jésus-Christ fut de notre chair et de notre sang, et qu'après avoir expié sa douloureuse Passion par nos souffrances, nous devons avoir, comme lui, notre résurrection !

[1] De Maistre.

II

RÉSURRECTION DU PEUPLE D'ISRAEL

La résurrection du peuple juif doit être double : résurrection au sein de la société, résurrection au sein de l'Église

1. *Résurrection sociale*

Je ne suis pas de ceux qui aiment à prophétiser, mais je dis que quelque chose de solennel et d'inattendu se prépare pour le monde, d'abord à cause du gigantesque fracas des nations, et ensuite à cause du réveil du peuple juif. Autrefois, du haut des remparts de Jérusalem, les veilleurs de nuit se faisaient cette question : « *Custos, quid de nocte?* Gardien, que pensez-vous de la nuit? Au milieu de tous ces évènements ténébreux qui s'amoncèlent et se heurtent à l'horizon, n'avez-vous rien distingué qui intéressât le sort d'Israël? *Custos quid de nocte*[1] *?* »

Or, voici, Messieurs, mon rapport de veilleur ou d'observateur :

Le 28 septembre 1791, un homme dans un costume antique, écoutait à la porte d'une grande assemblée. Son visage trahissait une douleur profonde, et la neige de sa barbe descendait à longs flots sur sa poitrine.

[1] Isaïe, XXI, 11.

Timidement blotti dans l'angle de la porte, il écoutait haletant, comme si un seul mot prononcé dans la salle allait terminer sa souffrance héréditaire, et après une fatigue de près de deux mille ans accorder enfin le repos à ses longs voyages. Tout à coup quelque chose s'émut dans la salle, et cette parole retentit : Pour les Israélites comme pour les autres hommes, égalité et fraternité !

Cette assemblée, Messieurs, était votre Assemblée Constituante de 1791, et ce vieillard qui écoutait à la porte, était le Juif-Errant.....

Presque un siècle s'est écoulé, sans doute, depuis cet acte d'affranchissement. Mais à l'heure critique et solennelle où se trouve en ce moment la France, moi fils de ce peuple affranchi, je sens profondément le besoin de remercier nos libérateurs.

Merci donc à votre nation, Messieurs, mais avant tout merci à Louis XVI. C'est Louis XVI le premier, qui a eu la pensée de notre affranchissement. Il en confia le soin au vertueux Malesherbes, son ministre, par cette parole magnanime : « *Les Israélites ne sont-ils pas aussi mes enfants?* » Hélas! après que le projet d'émancipation élaboré sous Louis XVI eut trouvé son achèvement sous la Révolution de 91, nos cœurs se serrèrent d'effroi et nos yeux se remplirent de larmes lorsque nous aperçûmes, du seuil de nos ruelles, la même hache révolutionnaire qui venait de briser la porte de nos *ghettos* pour nous rendre libres, la même hache tomber, quelques heures plus tard, sur la tête de l'infortuné monarque qui le premier avait eu pitié de nous! Ces

choses-là ne sont pas connues, Messieurs ; dans la précipitation et le trouble des évènements, elles ont passé presque inaperçues. Mais c'est l'heure de les rappeler ; et c'est pourquoi, la main sur notre cœur, nous les coupables du Calvaire, nous disons aujourd'hui : Merci à Louis XVI[1]...

Et puis également, merci à la France ! Nous n'oublierons jamais que c'est en elle que le pauvre Juif-Errant a reçu enfin permission d'arrêter sa marche vagabonde, et qu'il a retrouvé en elle ce quelque chose de fixe qui porte ce nom si doux : une demeure ! Que c'est une idée douce à méditer, que celle d'une demeure ! Pour nous qui pendant des siècles avions été condamnés à marcher, oh ! vous ne saurez jamais avec quelle joie nous avons trouvé enfin une demeure. Merci donc à toi, ô noble pays de France ; et merci à vous, enfants de la France qui les premiers entre tous les peuples nous avez tendu la main, qui nous avez regardés comme des hommes, et qui nous avez dit de nous asseoir et de nous fixer chez vous. Ah ! si la prière et la bénédiction du pèlerin porte toujours bonheur : ô France, notre bénédiction, la bénédiction du pèlerin des siècles est sur toi..., sur toi, afin qu'à cette heure de châtiment

[1] Nous espérons pouvoir livrer prochainement à la publicité un ouvrage qui aura pour titre : *La vérité sur l'émancipation des Israélites commencée au temps de Louis XVI.* La Providence nous a fait découvrir, nous pouvons dire déterrer, des documents du plus vif intérêt. Nous osons promettre des révélations saisissantes sur la manière dont s'est opérée l'entrée des Israélites dans la société, sur la magnanimité de Louis XVI, sur les inquiétudes et en même temps l'imprévoyance de l'Assemblée constituante, et sur la corrélation qui existe entre l'abaissement des nations chrétiennes et la puissance du peuple juif.

qui menace le monde, tu sois épargnée !... sur toi, afin que toi, qui la première nous as donné *une demeure*, à ton tour, dans cette grande crise qui peut faire disparaître des nations, à ton tour *tu demeures*, ô France !... tu ne disparaisses pas, mais que tu demeures ! et que cette parole d'un exilé comme nous, soit vraie jusqu'à la fin des siècles : « *Tout homme a deux patries, la sienne.... et puis la France!* » . . .

. . . .

Et maintenant, Messieurs, voici quelles ont été les conséquences de cet acte d'émancipation.

La première a été *la ruine des traditions et des pratiques* qui constituaient essentiellement *la vie juive*.

Aussi longtemps que ce peuple avait été méprisé et parqué à l'écart, il s'était conservé fervent, attaché à ses traditions, parce que c'est le propre de la persécution ou de l'hostilité de faire tenir à n'importe quelles idées, à n'importe quelles croyances. Le peuple juif tenait donc à cette religion pour laquelle il était en hostilité avec le reste du genre humain. A défaut des pures pratiques du mosaïsme rendues impossibles depuis la chute de Jérusalem, il observait avec scrupule les prescriptions cent fois plus étroites de ses rabbins. Le Talmud, ce livre de plomb, pesait sur lui. Mais à partir de 1791, c'est-à-dire depuis que leur rentrée s'est faite dans la société, la plupart des Israélites, pour se mettre en harmonie avec les exigences de la loi civile, et surtout pour pouvoir figurer, dans

cette vie de fêtes et de plaisirs qu'ils ont rencontrée au sortir de leurs Ghettos, ont abandonné une à une leurs traditions, les coutumes de leurs pères, leurs pratiques gênantes : en sorte que, comme une première fois, après la chute de Jérusalem, le mosaïsme pur avait dégénéré en talmudisme, voici que le talmudisme lui-même dégénère à son tour en rationalisme ou en indifférence, c'est-à-dire en nihilisme.

Donc disparition des vieilles coutumes juives, première conséquence de l'acte d'émancipation. Deuxième conséquence : *élevation et puissance* de la race juive.

Chose étonnante, il n'y a pas encore un siècle que ce peuple a été émancipé, et déjà on ne peut plus rien faire sans lui dans le monde. Comme un torrent à qui on a lâché les digues, il est monté partout, dans l'industrie, dans les ministères, dans les assemblées, dans la presse, dans les sciences, dans les arts : heureux de s'épanouir à la lumière et bénissant bien haut les idées et les procédés de liberté, de progrès, de civilisation. Ah ! Messieurs, sous ce nouvel ordre de choses, je soupçonne un touchant stratagème de l'amour divin. Un jour — et ce jour ne saurait plus être très-éloigné — la société, dégagée de tout alliage révolutionnaire, épanouira, sous les auspices de l'Église, des merveilles de vrai progrès qui ne demandent qu'à éclore. Désormais incorporés à la Société, les fils d'Israël en suivront les phases, iront aux mêmes sources que tout le monde. Et alors, lorsqu'au milieu de la renaissance universelle, ils demanderont qui est l'auteur de ce progrès, de cette lumière, de cette civilisation qui les

attirent — ah! comme autrefois les enfants de Jacob venant chercher en Égypte le froment et la vie qu'on ne trouvait plus nulle part, et, demandant qui en était le dispensateur — eux leurs descendants, ils entendront aussi dans la société soumise à Jésus-Christ, cette voix avec un sanglot : « *C'est moi qui suis Joseph, Joseph votre frère,* Joseph que vous aviez vendu, et qui vous aime encore ! »

II. *Résurrection religieuse*

Mais à côté de cette résurrection sociale, il se fait pour le peuple juif une résurrection plus intime, dont la première n'est que le prélude ou la préparation : sa résurrection au sein de l'Église.

Il y a trente ans passés, dans un sanctuaire de Rome, la vierge Marie — ô merci, ma mère, au nom du peuple d'Israël — se révélait avec sa gloire et ses tendresses à un Juif dont la conversion fut comme un coup de trompette de l'Apocalypse dans l'Église. C'en est fait, depuis cette heure, comme à un signal de Marie, a commencé dans le monde, d'une manière lente mais certaine, la conversion des Juifs. Car depuis lors, le judaïsme moderne s'est partagé en deux courants : l'un, *faux* judaïsme, qui court se perdre, avons-nous dit, dans le rationalisme et l'indifférence; mais l'autre, *vrai* judaïsme, qui vient silencieusement se compléter, s'achever et se couronner dans le catholicisme : oui, s'achever et se couronner dans le catholicisme. Vous allez me comprendre.

Écoutez, Messieurs, vous ne savez pas peut-être que lorsqu'une pauvre âme égarée, juive ou protestante, veut rentrer parmi vous, c'est-à-dire dans les rangs de la vérité, elle s'arrête tout à coup avec hésitation, parce que parmi vous elle a rencontré cette maxime cruelle placée comme une pierre d'achoppement par les sophistes du XVIIIe siècle, et maintenue par vous, cette maxime cruelle, ce préjugé barbare : *qu'un homme d'honneur ne doit jamais changer de religion.*

Eh bien ! ce crime glorieux du changement de religion, si glorieux soit-il, nous, Juifs, en devenant chrétiens, nous ne le commettons pas. Nous ne le commettons pas, parce que, pour devenir chrétiens, nous n'avons pas eu besoin de renoncer, j'en jure par l'Église, à aucune des belles croyances de nos pères ; nous avons cru seulement à l'épanouissement de ces croyances, c'est-à-dire au Messie venu. Le judaïsme, c'est le Messie *promis;* le Christianisme, c'est le Messie *venu.* Notre religion, nous ne l'avons donc pas changée, mais complétée, mais couronnée, comme la fleur couronne la tige! Peut-être arrivera-t-il que des enfants d'Abraham lisent ces pages. Oh! que ces chers lecteurs veuillent bien me permettre de les supplier de méditer, d'approfondir cette pensée : que le Christianisme n'est pas un changement de religion, mais le couronnement de la religion juive, comme le fleur est le couronnement de la tige... En effet, ô catholiques, ô mes frères en Jésus-Christ, non, vous ne saurez jamais quelle joie, quelle extase inonde des âmes d'enfants d'Israël, lorsqu'ils retrouvent, après les avoir crus perdus,

leur Arche d'alliance dans *votre* Tabernacle! *leurs* psaumes sur *vos* lèvres! et *leurs* sacrifices sur *vos* autels! de quel bonheur leur cœur palpite en retrouvant *leur* Pâque dans *votre* Pâque! en retrouvant les tombeaux d'Abraham, de Rachel, de David dans vos martyrologes! en retrouvant *leur* tribu de Lévi dans *votre* tribu sacerdotale! Merci à vous, ô sainte tribu lévitique et sacerdotale, ô clergé catholique, merci de nous avoir rendu à nous-mêmes notre sacerdoce! ô vous qui aviez pris notre place sur l'olivier franc, maintenant que les branches naturelles reviennent vers l'olivier, merci d'avoir ouvert vos rangs pour les réchauffer et les faire fleurir!

La conversion des Juifs a donc commencé. Mais cette conversion, qui ne ressemble encore qu'à une pluie qui commence, qu'aux gouttes d'un nuage tombant par intervalles, se continuera-t-elle toujours avec ce caractère d'intermittence et de lenteur, ou bien dans un temps que Dieu sait, ne s'achèvera-t-elle point par une immense bénédiction qui étonnera et réjouira le monde?

Messieurs, mon espérance est ferme sur ce grand coup de la grâce, car saint Paul, ce fils d'Israël qui a vu clair dans les destinées de son peuple, a positivement annoncé ce grand prodige qui doit ressusciter la foi dans la vieillesse du monde!

« Si la chute des Juifs, s'écrie saint Paul, a été la richesse du monde, combien leur résurrection *enri-*

chira-t-elle le monde encore davantage, et si leur perte est devenue le salut du monde, que sera leur retour, sinon *un retour* pour le monde *de la mort à la vie*[1] ! »

Chrétiens, n'ayez donc pas peur de notre conversion, ne vous alarmez pas de notre retour. Nos mains ne tiendront pas des cyprès pour annoncer la fin du monde, mais des palmes, comme au jour des Rameaux, pour annoncer une positive renaissance du monde. Car ne remarquez-vous pas les expressions consolantes dont s'est servi saint Paul : la conversion des Juifs *richesse* pour le monde ! le retour de ce peuple, retour pour le monde *de la mort à la vie*[2] !

Ah ! écoutez.

Dans la vie de Jésus-Christ sur la terre, il y a eu deux grands jours de triomphe, deux grands jours de fête où il a été reconnu comme Messie et comme Roi ; deux grands jours de fête qui doivent se retrouver dans la vie de l'Église : parce que sur la vie de l'Époux

[1] *Quod si diminutio eorum divitiæ gentium, quanto magis plenitudo eorum !... Si amissio eorum reconciliatio est mundi : quæ assumptio, nisi vita ex mortuis ?* Rom., XI, 12, 15.

[2] Non seulement saint Paul a fait, de la part de Dieu, cette magnifique promesse, mais il a été lui-même le type et la figure de la conversion du peuple juif. Paul se montrait plein de furie contre le nom de Jésus-Christ et contre l'Église naissante ; il la persécutait. Tout à coup il est renversé de cheval, la lumière du Christ l'environne, le persécuteur devient le grand apôtre. Pie IX, nous parlant un jour de la puissance et de l'hostilité des Juifs, s'écria : *Ils tomberont de cheval.* Nous nous empressâmes d'ajouter ; « Très-saint Père, ils prendront ensuite à cœur, comme le grand Paul, les intérêts de Jésus-Christ et de son Église. »

est calquée la vie de son épouse. Ces deux grands jours de fête dans la vie de Jésus-Christ, ont été : le jour de l'Épiphanie et le jour des Rameaux.

Le jour de l'Épiphanie, qui fut en quelque sorte *la fête du matin* que firent à Jésus-Christ les Nations accourues et représentées dans la personne des Mages, le jour de l'Épiphanie, qui fut le jour des acclamations des Nations !

Et le jour des Rameaux, qui fut *la fête du soir* que fit à Jésus-Christ Jérusalem attardée ; le jour des Rameaux, qui fut le jour des acclamations d'Israël !

La fête de l'Épiphanie, ô Nations, c'est la vôtre ! la fête des Rameaux, ô peuple d'Israël, c'est la nôtre !

Or, voici, qu'après dix-neuf siècles de fidélité, la grande fête de l'Épiphanie est oubliée des Nations et de leurs chefs qui ont rejeté le Christ et son Église ; leurs acclamations d'honneur autrefois si puissantes sont sur le point, maintenant, de s'affaiblir et de s'éteindre. Laissez-moi donc saluer, au soir de la vie de l'Église, le grand jour des Rameaux, ou l'explosion inattendue des acclamations du vieux peuple de Jacob. Laissez-moi saluer et chanter ce jour où les portes de la Synagogue s'ouvriront avec ivresse, pour l'entrée triomphale du Messie si longtemps attendu et méconnu de mes pères ! Laissez-moi chanter ce jour où les restes d'Israël étendront leurs vêtements sur le chemin du Christ et de son Église, et où l'air sera embaumé du sang qui retombera, cette fois ! en pluie d'amour, *sur nous et sur nos enfants !* O jour des Rameaux, lève-toi donc sur l'Église ! O jour des Rameaux, lève-

toi, puisqu'il n'y a plus l'Épiphanie des Nations... Hosanna, hosanna bientôt au Fils de David! Hosanna au Roi d'Israël! Béni soit à jamais Celui qui nous revient au nom du Seigneur! « *Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes!*... Mais cette fois tu l'auras voulu, ô Jérusalem! sous les ailes, tu te seras précipitée!..... Hosanna, éternellement hosanna à Jésus-Christ et à son Église! Hosanna, hosanna, hosanna [1]!

[1] Notre-Seigneur Jésus-Christ a positivement dit aux enfants d'Israël : « Vous ne me verrez plus désormais, *jusqu'à ce que* vous disiez : Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur. — *Non me videbitis amodo, donec dicatis : Benedictus qui venit in nomine Domini.* Math. xxii, 39. » Puisse ce cri, cet hosanna, que mon cœur a prononcé ici, se propager parmi les restes d'Israël, afin que nous revoyions bientôt notre Roi, notre cher Messie. Ce cri est la condition du *revoir!*

CONCLUSION

APPEL A DES PRIÈRES

POUR LES NATIONS

Lorsqu'une précieuse existence est menacée de mort, ses proches, ses amis, tous les cœurs d'une cité, d'un pays, se mettent en prières pour la conservation de cette précieuse existence.

Toutes les nations chrétiennes sont malades et en danger : pourquoi le grand peuple catholique qui seul est conservateur et veut conserver les Nations, ne se mettrait-il pas, tout entier, en prières, pour obtenir que les Nations ne meurent pas, mais se convertissent, continuent à vivre et achèvent leur belle mission ?

On a déjà sans doute beaucoup prié ; mais chaque pays priait plutôt pour lui-même ; et c'est la prière entrelacée des Catholiques pour les Nations, que j'ose faire entrevoir ! Ne serait-ce pas le commencement d'une entente ?

Quelle puissante et saisissante association que celle de tous les Catholiques priant ensemble, non plus seulement pour la guérison de leur patrie respective, mais de toutes les patries : les Catholiques d'Espagne demandant la guérison de la France, les Catholiques de France demandant la guérison de l'Autriche, les Catholiques d'Italie demandant la guérison de l'Angleterre, et tous ensemble demandant à Dieu que par les coups de sa providence et les voies de sa miséricorde, les Nations et leurs chefs se rattachent à l'Église leur mère, qui seule peut les sauver! Combien une telle prière fraternelle et universelle, ferait tressaillir d'espérance et armerait de courage! Quelle armée soudaine, rangée en bataille, et inexpugnable! Comme ce serait, tout de suite, rompre avec l'égoïsme qui s'est établi partout, conséquence, hélas! de tant de malheurs! Quel élargissement dans la charité et en même temps quel rempart contre le socialisme qui veut la mort des Nations! Car il importe qu'on ne se fasse pas illusion dans le camp des bons, c'est la continuation de l'existence même des Nations qui est en question et en danger; aucune n'a trouvé grâce devant l'arrêt du socialisme révolutionnaire.

Ne faut-il pas reconnaître que c'est logique?

Toutes les nations chrétiennes sont *concorporelles*, selon l'admirable expression employée par saint Paul, *gentes concorporales :*

Elles ont eu la même mère, l'Église;

Elles sont les membres d'un même corps, le Christ;

Elles ont commis les mêmes écarts, le même crime, l'apostasie ;

Elles sont très malades, maintenant, du même mal, le socialisme ;

Elles ont le même ennemi, la Révolution.

Elles guériront ensemble ou mourront ensemble !

L'Église seule est *conservatrice*, peut les sauver, veut les sauver. Comme fils et prêtre de cette sainte Église, j'ose donc supplier tous les Catholiques d'unir leurs prières pour la conservation des Nations.

Je le fais aussi comme fils d'Israël.

Lorsque le peuple d'Israël devint coupable, il commit un double crime ; l'un que toute la terre connaît, le *déicide ;* l'autre moins connu, mais qui dans les balances de l'éternelle justice, pesa lourdement, bien lourdement aussi pour le châtiment de ce peuple : ce fut *son crime contre les Nations.* De quelle manière Israël devint-il criminel contre les Nations ? Voici.

Il avait été choisi comme peuple de Dieu, et à ce titre comblé de faveurs : choisi toutefois, non pour se replier éternellement sur lui-même et savourer avec avarice ses privilèges, mais pour s'épanouir comme la plante, et présenter son fruit, le Messie, aux autres Nations qui l'attendaient. Le rôle d'Israël devait donc consister à passer un jour *du particulier à l'universel.* Peuple de Dieu, il devait, à l'époque de la venue du Messie, se transformer, s'agrandir en accueillant toutes les Nations, et former avec elles dans une sublime synthèse, *le royaume de Dieu.*

Or quand vint le moment de passer ainsi du parti-

ticulier à l'universel et de s'unir aux Nations, le peuple juif sentit une jalousie immense monter dans son âme. Cette idée de l'égalité spirituelle — n'être plus tout seul à l'avenir le peuple de Dieu, mais former avec les autres nations le royaume de Dieu; n'avoir plus de privilèges, ne posséder plus en propre la Loi, le Temple, mais former désormais une seule Église avec les Gentils, avec le reste du monde — en un mot, l'égalité spirituelle : cette idée lui fut insupportable! Le crime du Calvaire fut décidé, et de plus le peuple juif fit l'impossible, comme le rapporte le livre des *Actes*, l'impossible, pour empêcher l'Évangile d'être prêché aux Gentils. Il employa tout pour entraver la religion universelle. Même les Juifs qui croyaient fermement en Jésus-Christ s'opposèrent un instant, par amour pour la Synagogue, à cet appel fait aux Nations. Ce fut l'hérésie des *judaïsants*, la première et la plus délicate de toutes les hérésies. En un mot, le judaïsme aveugle, égoïste et jaloux, se mit en travers de la porte du royaume de Dieu, pour empêcher les Nations de passer et d'y entrer. On sait le châtiment. Le peuple juif fut balayé dans l'*universel*, où il se trouve encore.

Tel fut son crime.

Eh bien, aujourd'hui, c'est une infime créature, mais un fils d'Israël, qui vient demander, supplier qu'on prie pour la conservation des Nations..... Autrefois le peuple juif aveugle et jaloux, se mettait en travers contre la porte du royaume de Dieu pour empêcher les Nations de passer et d'entrer. Aujourd'hui ce fils d'Israël, avec

beaucoup d'autres, se mettrait en travers contre la porte du royaume de Dieu ou de l'Église, pour empêcher les Nations d'en sortir !

Voilà pourquoi il a publié ces pages, et pourquoi il souhaite ardemment des prières pour les chères Nations !

I

PRIÈRE DU PAPE POUR LES NATIONS

Pie IX, répondant en 1869 à l'adresse d'un pèlerinage, lue en français par le comte Léo de Thun, ancien ministre en Autriche, entretint la nombreuse assistance d'une pensée qui le préoccupait fréquemment. « Dans mes prières, disait-il, je fais souvent un voyage autour du monde entier et spécialement autour de l'Europe. A ma gauche, je vois d'abord le Portugal et l'Espagne, et je prie les saints protecteurs de ces pays, saint Isidore, sainte Thérèse, de leur donner les grâces dont ils ont besoin.

« Puis je remonte à la France et j'adresse à saint Denis, à sainte Geneviève et à saint Louis une semblable prière pour leur chère patrie.

« Je lève mes yeux vers l'Angleterre, et je demande à saint Patrice, à saint Edouard et à saint Thomas de Cantorbéry qu'elle redevienne l'*île des saints*.

« Je continue ensuite mon voyage et passe en Allemagne, et je prie saint Étienne, saint Boniface et sainte Élisabeth de rendre à la Germanie l'unité de la foi.

« Dans la Russie et la Pologne, j'invoque saint Vladimir et saint Josaphat.

« Passant au Midi, je supplie saint Cyprien et saint Augustin pour l'Afrique; au Levant, saint Chrysostome pour l'Orient et pour son retour intégral à l'unité.

« Enfin ma pensée s'envole jusque vers la lointaine Amérique, et je demande à sainte Rose de Lima et aux autres saints de ce vaste continent d'y conserver et d'y répandre la vraie religion.

« Puis, après avoir fait cette rapide excursion autour du monde, je rentre en moi-même et je me demande ce que j'ai vu. Partout le trouble des peuples et l'inclinaison des royaumes, *Turbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna* [1]. »

Quelle belle et éloquente prière! A coup sûr, la prière de Pie IX est devenue celle de Léon XIII.

Or, quelle facile et efficace manière de prier pour les Nations, en union avec le Pape, surtout au saint sacrifice de la Messe ou devant le très Saint-Sacrement exposé! Lorsque Jésus est descendu sur l'autel, et que, à ce moment, s'est réalisée cette annonce prophétique du Vieux-Testament : *depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, on me sacrifie en tout lieu et on offre à mon nom une oblation toute pure* [2]; quelle action pleine

[1] Ps. XLV.
[2] Malach., I.

de grandeur et d'espérance on ferait, en ramenant par la pensée les Nations de l'univers aux pieds de Jésus-Christ ! Qui empèche alors de prier ainsi, comme faisait Pie IX ?

Sainte Thérèse et saint Isidore, intercédez pour l'Espagne.

Saint Denis, sainte Geneviève et saint Louis, intercédez pour la France.

Saint Patrice et saint Édouard, intercédez pour l'Angleterre.

Saint Étienne et sainte Élisabeth de Hongrie, intercédez pour l'Autriche-Hongrie.

Saint Boniface, intercédez pour l'Allemagne.

Saint Vladimir et saint Josaphat, intercédez pour la Russie et la Pologne.

Saint Léon le Grand, sainte Catherine de Sienne et saint Pie V, intercédez pour l'Italie.

Saint Cyprien et saint Augustin, intercédez pour l'Afrique.

Saint Chrysostome, intercédez pour l'Orient.

Sainte Rose de Lima, intercédez pour l'Amérique.

Pie IX, intercédez pour *la Ville et le monde.*

II

SOUVENEZ-VOUS, A LA REINE DES NATIONS

Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, *Reine des Nations*, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance et réclamé votre secours, ait été abandonné de vous. Animé d'une pareille confiance, je cours à vous, Vierge des vierges et notre Mère ; je viens à vos pieds, me voici en votre présence, gémissant

sous le poids de mes péchés. O Mère de Dieu! ne rejetez pas mes prières *pour les Nations et pour leurs chefs*, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

III

PRIÈRE POUR LA CONVERSION DES RESTES D'ISRAËL

Adorable Sauveur, c'est Vous qui avez dit aux douze Apôtres : *Allez de préférence aux brebis qui périssent de la maison d'Israël.* Mais, ô Jésus, votre Cœur est lui-même la vraie maison d'Israël, le fer de la lance en a pratiqué la porte d'entrée. Ah! que les pauvres Juifs trouvent à leur tour cette porte! Infortunées brebis, il y a dix-neuf siècles qu'elles sont errantes! Daigne l'Esprit d'amour les rassembler dans votre Cœur, ô Jésus, et les réunir à nous. C'est dans l'attente de cette miséricorde, que nous répétons à votre Père vos propres paroles sur la Croix, en lui offrant votre Cœur : « Mon Père, pardonnez-leur, *Pater, dimitte illis.* »

IV

INVOCATIONS TIRÉES DE CET OUVRAGE

O Jésus, si longtemps *le Désiré des Nations*, restez leur bien-aimé.

O Jésus, *précepteur des Nations*, vous êtes inamovible!

O Jésus, divine *pierre fondamentale et angulaire,* retenez les Nations et empêchez leur ruine.

O Jésus, qui êtes venu pour *faire tomber tous les murs de division*, faites tomber les inimitiés qui nous divisent et nous font mourir,

O Église, qui avez rassemblé toutes les Nations *comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes*, gardez vos Nations, gardez-les sous vos ailes !

O Église catholique et romaine, *nouvelle Jérusalem*, que ma main droite se sèche et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je t'oublie, ô Église ma mère!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avertissements, sous forme de discours, adressés et dédiés à ce qui reste de Catholiques chez les Nations. v

PREMIER DISCOURS

Le Désiré des Nations devenu le méprisé des Nations. 1

DEUXIÈME DISCOURS

Le Précepteur des Nations renvoyé par les Nations. 25

TROISIÈME DISCOURS

La pierre fondamentale et angulaire, une première fois rejetée par les Juifs, est une deuxième fois rejetée par les Nations. . . . 51

QUATRIÈME DISCOURS

Le mur de séparation toujours debout, après dix-neuf siècles de christianisme, entre l'Orient et l'Occident. 77

CINQUIÈME DISCOURS

Apostasie et décomposition des Nations. 103

SIXIÈME DISCOURS

L'unique gardien de l'alliance avec Dieu qui soit demeuré fidèle. . 127

SEPTIÈME DISCOURS

La Libératrice des Nations. 153

HUITIÈME DISCOURS

Ruine et résurrection du peuple d'Israël. 179

CONCLUSION

Appel à des prières pour les Nations. 205

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.